ALMANACH

DES

MUSES,

1778.

ALMANACH
DES
MUSES.



1778.

A PARIS.

Chez DELALAIN Libraire rue de la Comedie Françoise.

ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poëſies fugitives de 1777.

LA VALEUR DES TERMES,

CONTE.

Que nous avons de mœurs! que nous ſommes décens !
que ſous des mots adroits, nous voilons bien les choſes!
Oh! pour moi, quand je ſonge à ces mots innocens,
j'admire l'art heureux de leurs métamorphoſes.
La gaze eſt tranſparente aux yeux les moins perçans,
& le mot le plus pur a le plus mauvais ſens.

Chez nos groſſiers ayeux, par un autre contraſte,
l'idiôme étoit libre, & le cœur étoit chaſte :
on corrige aujourd'hui cet excès de candeur,
& du moins, dans les mots, on veut de la pudeur.

Mais vraiment, dira-t-on, voilà de la morale !
un Conteur a bon air à prêcher ! Pourquoi non ?
Ne ſauroit-on parler raiſon
ſans la gravité magiſtrale,
ou ſans l'hermine doctorale ?
Conter n'eſt pas toujours une œuvre du démon ?
la vérité par fois s'égarant ſans ſcandale,
de nos récits menteurs parcourt l'heureux dédale ;
& ſouvent Lafontaine eſt meilleur qu'un ſermon.
Ainſi je viens au fait. Eglé, dans ſon bel âge,
avoit gâté ſon cœur par l'eſprit des romans :
ſa *précioſité* cherchoit le beau langage,
& ſoignoit ſes diſcours, plus que ſes ſentimens.
Son oreille eut été choquée
du moindre mot ſuſpect, au hazard égaré ;
& dans ſes beaux propos, toujours alembiquée,
jamais, certes, jamais, elle n'eut enduré
Qu'un juge l'eût *interloquée*.
Une femme comme elle, *interloquée* ! ô ciel!
quelle horreur ! ... Vous jugez qu'en ſon vocabulaire,
n'entroit le mot d'amour ; il l'eut miſe en colere ;
plus que ſes vapeurs même, il eut été mortel.
Une autre vous eut dit : « j'aime Monſieur un tel,
» ou Monſieur un tel ſait me plaire » :
Eglé ſe contentoit d'eſtimer ſimplement.

Tenez, dit-elle un jour à sa nièce Fatime !
hier, j'eus pour Eraste une profonde estime,
qu'il eut pour moi pareillement.
« Ah ! ma tante, j'en suis charmée »,
répond la nièce étourdiment !
« dites : combien de fois vous a-t-il estimée ? »

Cette naïveté, comme on croit, déplut fort
à notre précieuse. Avoit-elle donc tort ?
Si la langue en ce point eut été réformée,
c'étoit, par un seul mot, bien des abus sauvés.
Depuis ce tems, on a les femmes :
mais les estime-t-on ? Messieurs, vous le savez.
Et vous, à votre tour, estimez-vous, Mesdames,
tous les hommes que vous avez ?

Par M. FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU.

EPITAPHE

DE DEUX ÉPOUX.

LA mort seule les sépara ;
leur amitié tendre & fidèle,
un jour aux mortels servira
ou de reproche, ou de modèle.

LA QUESTION INDISCRETTE ;

IDYLLE.

JE dis un jour à mon amie :
avant que Doris fut à moi,
avant le bonheur de ma vie,
quelqu'autre avoit-il eu sa foi ?

Je vois ma Bergere qui compte
gravement avec ses dix doigts :
le rouge au visage me monte ;
je frissonnois à chaque fois.

Ton calcul a de quoi confondre ;
as-tu formé tant de liens ?
Paix ! dit-elle, avant de répondre,
je m'amuse à compter les tiens.

Par M. LÉONARD.

AU RUISSEAU
DE DAME MARIE-LES-LYS.

RUISSEAU paiſible & pur, frais & charmant ruiſſeau;
honneur ſoit à la Nymphe antique,
qui, ſous ſa voûte humble & ruſtique,
épanche mollement les tréſors de ton eau !
Va, de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
arroſer l'agreſte bocage
où vient le roſſignol te chanter ſes amours ;
coule, à ſon doux ramage, en murmurant toujours,
le long du modeſte hermitage
où, conſtant dans ſes mœurs, comme toi dans ton cours,
mon ſolitaire ami, content de vivre en ſage,
ſur tes bords peu connus, aime à cacher ſes jours.
Jadis, dans leur marche pompeuſe,
il entendit gronder le Danube & le Rhin ;
il vit tomber, bondir au pied de l'Appennin,
l'Eridan deſcendu de ſa roche écumeuſe.
Oh! qu'il aime bien mieux, ſur cette rive heureuſe,
voir le ſoir, à pas lents, revenir un troupeau ;
le jour, y voir jouer les enfans du hameau ;
y rendre le ſalut à l'habitant champêtre ;
y cauſer doucement avec ce bon Curé :

qui très-chrétien, très-peu lettré,
n'aſpirant point du tout à l'être,
ſaintement occupé de ſes devoirs touchans,
pour prix de ſes vertus, n'a jamais ſu peut-être
qu'on fît de méchans vers, & qu'il fût des méchans ?
Au hameau, cher de Leyre, heureux qui, loin du monde,
entre ſa femme & ſes enfans,
dans le ſein de la paix voit s'écouler ſes ans,
comme ce ruiſſeau pur y voit couler ſon onde !
Du pied de la cabane, elle va ſans fierté,
traverſant un ſéjour du ſilence habité,
de ces chaſtes déſerts humble & fidèle amante,
y conſacrer ſes flots, & baigner dans ſa pente
le lys de la virginité.
Avec moi, cher ami, ſuis ſa route tranquille,
quand libre, & ſerpentant ſous la feuille mobile
de ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
elle va s'égarer dans des prés toujours verds ;
appellant ſur ſes pas la douce rêverie,
les romans de la bergerie,
& le plaiſir plus doux d'y ſoupirer des vers.
Mais ceſſe de la voir, quand ſur la triſte arêne,
elle va pour jamais ſe perdre dans la Seine,
arrivant à ſa fin, comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,
ſans ceſſe, avec tes mœurs, ce monde incompatible
n'a que trop affligé ton cœur noble & ſenſible.
Occupe tes regards d'un plus riant tableau :
parcours, Virgile en main, ce charmant payſage ;
entends ſur les cailloux gazouiller ton ruiſſeau ;

vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage ;
regarde tes enfans, & souris à leurs jeux :
vois leur mère empressée à prévenir tes vœux ;
par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage :
jusques dans la vertu, l'excès est dangereux.
Nous aimons les Bergers ; ami, vivons comme eux :
le bonheur ne veut point de sentiment extrême ;
goûte enfin sa douceur ; pour la goûter moi - même,
j'ai besoin de te voir heureux.

Par M. DUCIS.

A MONSIEUR LE COMTE DE **,

Au sujet de L'IMPÉRATRICE REINE.

MARC-AURELE, autrefois des Princes le modèle,
sur les devoirs des Rois instruisoit nos ayeux,
& Thérèse fait à nos yeux
tout ce qu'écrivoit Marc - Aurèle.

Par M. DE VOLTAIRE.

EPIGRAMME.

UN Charlatan débitoit au marché
certain onguent qu'il furfaifoit du double.
Par-la fambleu, dit un rufte fâché!
à nos dépens, c'eft pêcher en eau trouble;
l'hiver dernier, vous l'avez moins vendu.
—— D'accord! moi-même en ai l'ame peinée!
mais cet onguent eft d'huile de pendu,
& les Normands ont manqué cette année.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

RÉPONSE

A CETTE QUESTION:

Pourquoi l'amour a-t-il un bandeau fur les yeux?

L'AMOUR eft un enfant qui veut être conduit;
l'efpérance eft fon guide, en aveugle il la fuit:
il veut qu'on le féduife, & non pas qu'on l'éclaire:
voilà de fon bandeau la caufe & le myftère.

Par M. MARMONTEL.

LES DEUX MOI.

ÉPITRE

*A Madame la Comtesse de ***.*

J'AVOIS reçu de la nature
un assez beau présent, un *moi*,
qui, sans fiel & sans imposture,
à ses amis gardoit sa foi,
& qui voguoit à l'aventure,
avec le seul plaisir pour loi,
sous le pavillon d'Epicure.
Ce *moi*, dans la fleur de ses ans,
à l'humeur libre & cavalière,
au cœur vif, aux goûts inconstans,
entre les Muses & Glycère,
qui le grondoient de tems en tems,
côtoyoit des écueils charmans,
sur la route cherchoit à plaire,
&, dans ses doux égaremens,
du but ne s'embarrassoit guère.
Sans aucun projet, sans tourment,
& sans richesse, & sans envie,
il commençoit assez gaîment
ce joli rève de la vie
que tant d'autres font tristement.
D'une ame errante & fortunée

il ſuivoit les rians travers,
& demandoit par fois des vers
à ſa Muſe, aux jeux deſtinée,
dont l'Amour répétoit les airs
qui fâchoient un peu l'Hymenée :
quand tout-à-coup un autre *moi*,
franc étourdi ſoi-diſant ſage,
en public, ſans ſavoir pourquoi,
s'en vint riſquer ſon étalage.
De jour en jour il ſe perdoit,
en n'écoutant que ſes caprices,
en inventant quelques malices,
ou quelques tours qu'on lui rendoit.
Il expioit chaque ſaillie,
& vit bientôt, dans ſes gaîtés,
ſa frêle exiſtence aſſaillie
de cent Braves très-irrités.
Voilà-t-il pas ce *moi* cauſtique,
enfant très-mal morigéné,
qui pour la guerre ſe croit né,
& qui prend la choſe au tragique?
Sur le Parnaſſe, il va courant,
armé du ſtilet ſatyrique ;
& je ris en conſidérant
ce que, dans ſon accès critique,
ce chien de *moi* belligérant
fit ſouffrir au *moi* pacifique.
Mais à la fin, ce roi des foux
eſt revenu de ſon délire :
Zelmis, il vous a vu ſourire,

& j'ai vu ceſſer ſon courroux.
Déjà viennent s'offrir à vous,
ſoumis tous deux au même empire,
les deux *moi*, le vif & le doux :
ils n'ont d'autre loi que la vôtre ;
enchaînez l'un à vos genoux,
& faites le bonheur de l'autre.

Par M. DORAT.

A L'EMPEREUR,

Lors de ſon ſéjour à Paris.

DE vos propres ſujets n'avez-vous pas aſſez ?
voulez-vous donc régner ſur tout ce qui reſpire ?
Gagner ainſi les cœurs par-tout où vous paſſez,
des Princes vos voiſins c'eſt uſurper l'Empire.
Mille vertus vous font chérir ;
des bienfaits ſont les loix que votre cœur impoſe ;
& c'eſt pour vous la même choſe
que voyager & conquérir.

Par M. LE GRAND.

MADRIGAL.

OUI, jeune Eglé, puisqu'il faut vous le dire,
on aime en vous cette vive fraîcheur,
ces yeux brillans, ce gracieux sourire,
& cet esprit naïf en sa douceur,
dont la gaîté nous charme & nous attire.
Dirai-je tout? on sent encor pour vous
cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
& ce respect qu'on a pour l'innocence;
sans rien prétendre, on tombe à vos genoux;
& vous aimer est un plaisir si doux,
que l'on consent d'aimer sans espérance.

Par M. le Chevalier DE **.

EPIGRAMME.

LA fortune envain m'est cruelle,
disoit, avec orgueil, un sage prétendu:
je sais, pour m'affermir contre elle,
m'envelopper de ma vertu.
Voilà, dit un plaisant, voilà ce qui s'appelle
être légèrement vêtu!

*

LE CRI DE MON CŒUR.

SEIZE moiſſons à peine ont ſuivi ma naiſſance (1) :
que de fois cependant m'aſſiégea la douleur !
Réveillé, pour ſouffrir, du ſommeil de l'enfance,
je perds juſqu'à l'eſpoir à l'âge du bonheur.
Mes pleurs coulent encor ſur la tombe d'un frère,
au milieu de ſes ans moiſſonné dans mes bras,
quand, redoublant ſes coups, la mort frappa mon père.
Ciel ! daigne auſſi, par grace, ordonner mon trépas !
Ma vie eſt un fardeau : de mon ame accablée,
le malheur, je le ſens, a briſé le reſſort ;
changeant avec mon cœur, la terre s'eſt voilée
du crèpe ſombre de la mort.
Je n'y vois qu'un déſert. La nature en colère
ſemble m'abandonner dans une iſle étrangère,
où je me traîne ſans ſupport,
tel qu'un fils gémiſſant repouſſé par ſa mère.
Vous, que des deſtins ennemis
ont jettés avec moi ſur ce triſte rivage,
hommes, témoins des maux où le ſort m'a ſoumis,
daignez, dans votre ſein, m'accueillir au paſſage,
&, s'il ſe peut, hélas ! rendez-moi deux amis.

Inſenſé ! quelle erreur abuſe mon jeune âge !
triſte & foible orphelin dans la foule perdu,

1) L'Auteur avoit ſeize ans quand il fit cette Pièce.

où trouverai-je un homme? où chercher la vertu !
Un monſtre, à l'œil glacé, l'égoïſme barbare,
fils du lâche intérêt, ce tyran ſouverain,
entre chaque mortel qu'il iſole & ſépare,
élève une borne d'airain.
Celui qu'écraſe la fortune
dans la pouſſière eſt oublié;
les Grands ferment l'oreille à ſa plainte importune:
le tigre en tous les tems méconnut la pitié.

Toi qui, ſans mon aveu, me donnas l'exiſtence,
grand Dieu, parle... à ſouffrir m'aurois-tu deſtiné?
Inſtrument qu'à ſon choix fait mouvoir ta puiſſance,
pouvois-je être coupable, avant que d'être né?
De ta main qui peut tout, mon argile eſt l'ouvrage;
& je pleure à ſeize ans!... Devant toi proſterné,
de l'animal libre & ſauvage,
au ſeul inſtinct toujours borné,
je te demande le partage:
le ver eſt moins infortuné
que l'être fait à ton image.
Monarque univerſel, que peut-être j'outrage,
pardonne à mes ſoupirs, je connois mon erreur:
pour un jeune arbriſſeau que tourmente l'orage,
dois-tu ſuſpendre ſa fureur?
D'un pas toujours égal, la nature inſenſible
marche, & ſuit ſes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant, contr'elle révolté,
je me débats envain ſous le bras inflexible
de la néceſſité.

Oui : mais loin d'un désert, sans verdure & sans onde,
le pasteur consterné, détournant son regard,
porte en un lieu plus doux sa tente vagabonde. . . .
Voyageur malheureux, je presse mon départ;
mes yeux se ferment sur le monde :
puis-je me plaindre encor ? il me reste un poignard.
Terre, où va s'engloutir ma poussiere fragile,
terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
ô ma mère ! à ton fils, daigne ouvrir un asyle !
heureux, si dans ton sein doucement je m'endors !
sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.
Ombres de mes amis, tout mon sang va couler
sur cette pierre qui vous couvre !
Que vois-je? la terre s'entr'ouvre ;
j'entends de longs soupirs de ses flancs s'exhaler.
Ciel ! mon père, à mes yeux de sa tombe s'élance !
il approche. . . « O mon fils, arrête : que fais-tu ?
» Les assauts du malheur accablent ta constance ;
» lâche ! tu fuis déjà sans avoir combattu !
» Tiens toujours sur ton cœur l'égide du courage.
» Tes ayeux aux revers ont tous su résister :
» formé du même sang, montre-moi mon ouvrage !
» si j'ai vaincu le sort, ne peux-tu le dompter ?
» Songe, songe qu'un maître aussi juste que sage,
» au moment du trépas, redemande l'usage
» des jours qu'à ses enfans il lui plut de compter.
» Quels travaux sur la terre ont marqué ton passage ?
» Avant de la servir, oses-tu la quitter ?
» Rappelle ta raison que tes maux ont bannie :
» n'accuse point le Ciel : il te laisse une sœur

» dont la grace touchante aux vertus eſt unie :
» que ton ame, à ſa voix, doucement rajeunie,
» du plaiſir d'exiſter ſente encor la douceur.
» Réveille-toi, mon fils, de ta morne indolence :
» dans le ſentier des arts, par la gloire engagé,
» tous les jours en ſecret redis-toi par avance :
» de la poſtérité l'ombre auguſte s'avance,
» & par elle bientôt je dois être jugé.
» Alors, d'un ſaint reſpect ton ame pénétrée,
» ne profanera point l'art ſublime des vers.
» Dans tes mâles écrits, la vertu révérée,
» y marquera toujours ſon empreinte ſacrée ;
» &, ſa lyre à la main, de la voûte des airs,
» ton frère, avec tranſport, ſoutiendra tes concerts.
» Aux pieds de ſon cercueil, où d'un crèpe voilées,
» ſe traînent, en pleurant, les Muſes déſolées,
» de ton génie éteint rallume le flambeau !
» couvre de fleurs nos mauſolées,
» & que nos ombres conſolées,
» treſſaillent d'allégreſſe au fond de leur tombeau »!

Oui, je t'obéirai, je le jure ; ô mon père !
Par ton eſprit divin, je me ſens inſpiré ;
l'eſpoir mêle du moins un rayon ſalutaire
aux ombres du malheur dont je ſuis entouré.
Ta voix a dans mon ame étouffé la colère ;
ſerein comme un beau jour, mon front s'épanouit.
A l'aſpect des humains, s'il devient plus auſtère,
je regarde ma ſœur : elle embraſſe ſon frère,
& ma fureur s'évanouit.

Cher auteur de mes jours, dont la flamme m'éclaire
juſqu'à l'heure où la mort doit m'unir avec toi,
errant à mes côtés, comme un Dieu tutélaire,
veille ſans ceſſe autour de moi.

Par M. DE FONTANES.

EPIGRAMME.

MILLE écus à mon Cuiſinier;
un peu plus à mes Secrétaires;
cent louis à mon ſommelier;
ce ſont là les moindres ſalaires
des officiers de ma maiſon,
diſoit Leſcun, Seigneur Gaſcon:
joignez-y la fauconnerie,
& l'anti-chambre, & l'écurie....
Mais comment, objecta quelqu'un,
avec des revenus modiques,
payez-vous tant de domeſtiques!

Vous vous moquez, répond Leſcun!
eh! parbleu! je n'en paye aucun.

Par M. DE MARVIELLES.

A ÉLÉONORE.

O LA plus belle des maîtresses !
fuyons dans nos plaisirs la lumière & le bruit ;
ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
aux regards inquiets dérobons nos caresses.
L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;
je crains ce vieil argus, au cœur de diamant,
dont la vertu brusque & rétive
ne s'adoucit qu'à prix d'argent.
Durant le jour, tu n'es plus mon amante :
si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir ;
défends à ton amour le plus léger soupir ;
affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
évite de frapper mon oreille & mon cœur ;
ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.
Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance :
ma chère Eléonore, au nom de nos amours,
n'imite pas trop bien cet air d'indifférence ;
je dirois, c'est un jeu : mais je craindrois toujours.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

LETTRE EN VERS

*A Madame la Comtesse de***, en remerciement de ses prières pour le repos de l'ame de l'Auteur.*

IL est donc vrai, sage Silvie,
que vos pieux *de profundis*
me regrettèrent tout en vie,
& consacrèrent votre envie
de me revoir en Paradis;
lorsque des Gazetiers maudits,
d'un trait de plume me noyèrent,
&, pour s'égayer, m'envoyèrent
où sont les gens du tems jadis!
Que si de l'infernale rive
les noirs habitans vous font peur
frissonnez vîte; j'en arrive.
Ce n'est point un spectre trompeur,
une vaine ombre, une vapeur:
c'est moi-même. Apprenez, Madame,
qu'on peut ressusciter exprès,
pour être sensible à ces traits
de noblesse & de bonté d'ame,
qui parent encor vos attraits.
Victime d'un mauvais Génie,
qui me tourmente sans pitié,

déchiré par la calomnie,
blessé même par l'amitié,
je doutois presque de mon être.
Pour être un mort bien avéré,
s'il ne falloit que le paroître,
j'étois pis qu'un homme enterré:
mais puisque vous m'avez pleuré,
je sens qu'il est doux de renaître.

Par M. FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU.

ÉPIGRAMME.

AH! trève, Amour, trève quelques momens!
& souffre au moins que ma Muse respire?
trop j'ai vanté les plaisirs des amans:
chantons Damis, le soutien de l'Empire.
Qu'il est prudent, même alors qu'il se bat!
Pour ses chevaux, quels soins! comme il les traite!..
L'un est boiteux, & le mène au combat:
l'autre est rapide, & sert pour la retraite.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

VERS

*Adressés au nom de Mad.*** à M. le Duc de N ***, en lui envoyant de ses cheveux.*

Les voilà, ces cheveux, depuis long-tems blanchis!
d'une longue union qu'ils soient pour nous le gage:
je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge :
il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presqu'autant, j'ose aimer davantage;
l'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
fruit précieux du goût, de l'estime & du tems.
On ne s'y méprend plus; on cède à son empire;
& l'on joint sous les cheveux blancs,
au charme de s'aimer, le droit de se le dire.

RÉPONSE.

Quoi! vous parlez des cheveux blancs!
laissons, laissons courir le tems :
que nous importe son ravage?
Les Amours sont toujours enfans,
& les Grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens;
je suis toujours dans mon printems,

quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
je pourrois aimer plus long-tems,
mais non pas aimer davantage.

Par M. le Duc DE N**.

A UN JEUNE POETE,

Qui ne fait que des Pièces fugitives.

CE n'eſt point aux accords d'un ſimple flageolet
qu'Amphion bâtiſſoit les remparts d'une Ville :
dans un riant jardin, ſouvent Flore me plaît ;
mais elle n'eſt qu'aimable, & Pomone eſt utile.
Les Grecs ont conſacré des Temples à Cérès :
Flore, je crois, chez eux n'avoit qu'une chapelle.
Quand Chaulieu, d'une voix plus légère que belle,
frédonne ſur l'amour quelques airs indiſcrets,
j'écoute, & je ſouris : mais Racine, Corneille
inſtruiſent mon eſprit, en flattant mon oreille.
Dans ce Temple brillant où les Fils d'Apollon
briguent tous une place, il faut ſuivre Voltaire.
Pourquoi ſous le portique affiche-tu ton nom,
quand tu peux te placer au fond du ſanctuaire?

Par M. MAISONNEUVE.

HERCULE

HERCULE VAINCU.

« Ainsi, disoit Junon, ainsi le Fils d'Alcmène
» se rit des vains dangers où l'expose ma haine !
» Jadis, comme un jouet, il brisa mes serpens ;
» il terrasse à ses pieds les monstres rugissans :
» il force Pluton même à rendre ses victimes :
» il parcourt l'univers pour châtier les crimes :
» sa gloire & sa vertu sont l'entretien des Dieux.
» Cédons.... rien ne vaincra ce mortel odieux ».
Cupidon, par hasard, entendant la Déesse,
admire son erreur, ainsi que sa foiblesse,
& du doigt, sur la terre, il lui montre un palais,
séjour de la molesse, asyle de la paix.
Que font là ces amours ?... Quelle scène imprévue ?
l'un entoure de fleurs une énorme massue ;
l'autre s'est affublé de la peau d'un lion :
celui-ci, dans un coin, brode d'un air frippon :
celui-là, l'œil baissé, tel qu'une jeune fille,
pour coudre, tient en main la délicate aiguille.
Plus loin (qui l'eut pu croire ?) aux pieds d'une beauté,
Hercule enfin paroît la quenouille au côté.
A la bizarre Omphale, il s'efforce de plaire ;
il file..... il la regarde, & l'amante sévère,
quand il brouille la laine, ou qu'il rompt les fuseaux,
par de légers soufflets, corrige le Héros.

« Ah! s'écria Junon, pourquoi suis-je affligée?
« Puissant Dieu des Plaisirs, Amour, tu m'as vengée ».

Par M. SÉLIS.

VERS

Présentés à MONSIEUR, *à son entree en Provence.*

LE voilà ce beau Ciel que l'on peint sans nuage,
ces plaines, ces côteaux, couronnés d'orangers,
cet éternel printems, ce peuple de Bergers,
au son du tambourin, folâtrant sous l'ombrage!
D'un regard bienfaisant, parcourez ce rivage;
ces lieux, jeune Héros, qu'on dit si fortunés,
ne ressemblent à cette image
qu'au moment que vous y venez.
Mais la peinture fabuleuse
de ces bois parfumés, de ce séjour charmant,
où tout tient du délire & de l'enchantement,
vous a peint la Provence encor moins heureuse
qu'elle ne l'est en vous voyant.

Par M. D'HERMITE-MAILLANE.

LE PINÇON,

ROMANCE.

DANS le cryſtal d'une eau claire,
un jour Pinçon ſe mira :
que d'attraits ! comme il va plaire !
quelle beauté ſera fière ,
quand Pinçon ſe montrera ?

Pour qui ſera ſon hommage ?
Pour qui , dit-il ?... quelle erreur !
croit-on que Pinçon s'engage ?
c'eſt aux Belles du Boccage
à ſe diſputer ſon cœur.

Il prend l'eſſor . . . il s'élance ,
va de buiſſon en buiſſon
étaler ſon élégance :
mais voyez l'impertinence !
Linotte ſiffle Pinçon.

Envain il crie à Fauvette :
regarde , remarque bien
ce plumage , cette tête !
ah ! ſa ſurpriſe eſt complette ;
Fauvette n'admira rien.

Auſſi quelle fantaiſie !
Fauvette avoit-elle des yeux ?
Les moineaux ſont ſa folie.
Les moineaux ! ah ! je parie,
Philomèle en juge mieux.

Le voilà donc auprès d'elle.
Vîte, au phénix des oiſeaux,
rends hommage, Philomèle....
Gloire, chanta cette Belle,
honneur au phénix des ſots !

Quelqu'un me dira peut-être :
ſans doute il ſe corrigea.
— Non, non, c'eſt mal le connoître ;
Pinçon étoit petit-maître :
Pinçon jamais ne changea.

Par Madame DE BOURDIC, *ci-devant Madame la Marquiſe* D'ANTREMONT.

A MADAME DE BOURDIC.

QUAND on vous lit, on vous adore ;
on croit vous lire en vous voyant :
heureux qui peut jouir de ce double agrément !
mais plus heureux qui vous ignore !

Par M. le Marquis DE SAINT-MAURICE.

AUX MANES DE GRESSET.

TOI, qui sans peine obtins tous les suffrages,
dont les écrits faciles & charmans,
toujours nouveaux, sont dans les mains des sages,
& dans les mains des fortunés amans ;
qui, sur le Pinde, où par tant de disgraces,
nous achetons de légères faveurs,
d'un air si doux, caressois les neuf Sœurs,
en leur prêtant la parure des Grâces :
divin Gresset ! mes vœux sont superflus ;
non, je ne puis ressusciter ta lyre :
je puis, du moins, te chérir, te relire,
& te chanter, puisque hélas ! tu n'es plus.
Que de tes jours l'aurore fut brillante !
que ton essor fut rapide & nouveau !
Pour les mortels, la gloire toujours lente,
de ses rayons entoura ton berceau.
J'aime à te voir dans ta cellule austère,
sous ton chapeau, cachant un myrte verd,
fidèle aux Dieux du Pinde & de Cythère,
orner de fleurs la cage de Vertvert ;
de Loyola, disciple un peu rébelle,
laisser couler ces vers pleins de douceur,
premier essai de ta Muse immortelle,
de la gaîté, badinage enchanteur.

Je vois d'Amours, une troupe joyeuse,
au fin langage, au sourire malin,
volant pour toi dans le pays latin,
venir en foule embellir ta Chartreuse,
te prodiguer cette facilité,
ces tours heureux, cette riche abondance
& cette aimable & molle négligence
que l'art jaloux n'a jamais imité.
Tu sus nous plaire, & tu parus coupable;
on proscrivit tes innocens loisirs;
& l'on nommoit un crime irréparable,
ces vers charmans, ta gloire & nos plaisirs.
Aussi, pourquoi, dans un manoir sauvage,
ensevelir l'esprit & les talens?
Est-on jamais fidèle à ses sermens,
quand on promet à vingt ans d'être sage?

Quand tu parus, on pleuroit ce goutteux
dont le talent fut une douce ivresse,
qui, toujours gai, jeune & voluptueux,
trouva la gloire au sein de la paresse:
mais des beaux arts disciple plus fervent,
son successeur, sans suivre son exemple,
tu fus bientôt le Pontife du Temple
dont il étoit le simple Desservant.
Que tu joins bien la grace à l'énergie,
quand tu peins l'homme échappé du tombeau,
recommençant la course de la vie,
croyant alors sortir de son berceau,
& lorsqu'épris d'un sentiment plus tendre,
d'un plaisir pur, savourant la douceur,

ton cœur nouveau, qui cherche à se répandre,
vient s'épancher dans le sein de ta sœur !
Mais devant toi s'ouvre une autre carrière :
ambitieux de plus nobles succès,
après cent ans, au Théâtre Français,
fais remonter le talent de Molière.
Molière, hélas ! l'honneur de nos ayeux,
a d'un mortel subi le sort funeste ;
le peintre meurt : mais le modèle reste ;
l'homme qu'il peint est toujours sous nos yeux.
Arme tes mains d'un crayon redoutable ;
montre Cléon, &, pour le châtier,
fais, malgré lui, tomber son masque aimable :
que le méchant paroisse tout entier !
Thalie alors rentre dans son empire ;
des envieux les cris sont superflus ;
sourde à ta voix, la critique t'admire,
& nous comptons un chef d'œuvre de plus.
Est-ce un malheur de charmer sa patrie ?
Déjà ta Muse interrompt ses accords.
Pour la vertu, s'il n'est point de remords,
en est-il donc, Gresset, pour le génie ?
Le Dieu brillant dispensateur des jours,
ce bienfaiteur de la nature entière,
se repent-il, au milieu de son cours,
d'avoir versé la vie & la lumière ?
C'en est donc fait ! s'envolant pour jamais,
les Arts en deuil ont fui dans la retraite ;
la barbarie a juré leur défaite,
& leurs lauriers se changent en cyprès.

Dans nos remparts, une horde farouche
de novateurs hardis & criminels,
sans frein, sans loix, le blasphême à la bouche,
des Dieux du Pinde assiégent les autels;
du mauvais goût le prodige s'achève:
des hurlemens & des convulsions,
des échaffauts, des poignards, des poisons,
tous les hauts faits consignés à la grève,
& quelquefois de jolis madrigaux,
des traits piquans, de frèles mignatures,
vont remplacer les savantes peintures
qui, sans effort, sortoient de tes pinceaux;
& , de l'Anglois singe mélancolique,
le François, doux, aimable, séducteur,
expie enfin sa gaîté, son bonheur,
& veut pleurer à l'Opéra-Comique.
L'homme divin, du grand siécle échappé,
digne héritier de Corneille & Racine,
pourroit, lui seul, de gloire enveloppé,
rendre aux beaux arts leur céleste origine:
mais les frimats de quatre-vingts hivers
ont sur son front imprimé leurs ravages:
nous adorons ses bienfaits & ses vers:
que ne vit-il autant que ses ouvrages!
Toi qui, couché sous de riants berceaux,
près de Chaulieu, de Tibulle & d'Horace,
qui, les voyant te sourire avec grace,
simple & modeste, embrasses tes rivaux,
du Dieu du goût tu reçois des guirlandes;
il veut sans cesse entendre les écrits

du plus aimé de tous ses favoris ;
ce sont pour lui les plus dignes offrandes.
Du Dieu, pour nous, implore les faveurs ;
que le Lutrin, Vertvert & la Chartreuse
puissent répandre une influence heureuse
sur les essais de tes admirateurs !
Rappelle-lui que la France ennoblie,
sous un beau Ciel, cultivant ses présens,
fut autrefois la mère des talens,
& de son sein vit sortir Athalie.
Si digne encor de ses premiers succès,
au Dieu du goût ma patrie étoit chère,
lorsque ta mort cause tant de regrets,
qu'il nous console, en nous laissant Voltaire !

Par M. Doigni.

EPIGRAMME

Contre un Homme du monde qui n'écrit que pour son plaisir.

Damis ne sera pas des nôtres ;
il n'écrit que pour son plaisir ;
&, lorsque l'on veut réussir,
il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.

Par M. Landry de Rubel.

A DÉLIE, SUR UN SOUPÇON.

L'AMOUR te nomme la plus belle ;
l'Amour t'a remis ſon carquois.
Ah ! parmi les traits qu'il recèle ,
apprends , du moins , à faire un choix.
Les uns éveillent les careſſes ,
les tendres faveurs , les deſirs ,
ces regards , qui ſont des promeſſes ,
le trouble ſecret , les ſoupirs :
il en eſt d'autres qui font naître
les démêlés voluptueux ,
& ces reproches amoureux
que les amans doivent connoître ,
puiſqu'ils les rendent plus heureux.
Il en eſt qui ſavent atteindre
les cœurs libres & languiſſans :
il en eſt pour les inconſtans ;
de ceux-là , je n'ai rien à craindre.
Arme-toi des plus dangereux ;
frappe , & bleſſe au haſard , cruelle !
je ſens que je t'aimerai mieux ,
à chaque bleſſure nouvelle :
vuide le carquois , ſi tu veux :
mais , laiſſe au fond le doute affreux
qui déſeſpère un cœur fidèle.

Par M. DORAT.

EPITRE

A UNE JOLIE HÉRITIERE.

VOTRE nom, ſignal des conquêtes,
Victoire, eſt bien digne de vous!
mais, pour peindre ce que vous êtes,
c'eſt peu d'un nom, il les faut tous.
Oui, l'on doit vous nommer Aurore,
Vénus, Hébé, Minerve, Flore;
&, s'il eſt quelques noms plus doux,
on doit vous les donner encore.
Aucun de ces noms, j'en convien,
quoique poëtique & ſonore,
n'eſt orthodoxe, ni chrétien:
mais qui vous connoît vous adore,
& près de vous, tout eſt payen.
Dans vos goûts, dans votre entretien,
on retrouve le tems d'Homère:
vous êtes ce qu'on ne voit guère,
fille d'eſprit, fille de bien,
philoſophe & bonne ouvrière,
&, qui plus eſt, riche héritière;
& moi, pauvret! je ne ſuis rien;
je n'ai rien qu'un cœur débonnaire,
des Madrigaux, quelque Chanſon
pour l'Amour ou pour ma Bergère,

effets décriés, me dit-on,
dans l'empire des père & mère.

Avec ce petit avoir-là,
je suis fou de vouloir vous plaire;
jamais mon amour ne sera
présentable devant Notaire;
c'est ce que me dit la raison;
mais elle a beau dire & beau faire,
mon cœur, en dépit du sermon,
fait toujours son unique étude
de cet amour si dénigré :
ah ! c'est un péché d'habitude,
jamais je ne le détruirai.

Et puis, d'ailleurs, moi, je suis juste;
j'entends raison sur mes destins :
de l'Hymen, si le sceptre auguste
exige de plus nobles mains,
je lui laisse, humble subalterne,
son sceptre, ses flambeaux bénis :
trop heureux d'avoir la lanterne
qu'Amour prête à ses favoris.
Je n'ai point cette humeur jalouse,
ce goût mercantille & bourgeois,
qui croit tout perdu, s'il n'épouse :
oh ! c'étoit bon pour autrefois.
Autrefois j'étois assez bête,
pour vouloir qu'on ne fût qu'à moi;
ces mots de constance & de foi,
ces grands mots me tournoient la tête.
Ma Nymphe eut-elle, comme vous,

tous les dons du Ciel en partage,
j'aurois voulu, dans mon ménage,
à moi seul les posséder tous.
Mais à présent je suis plus sage :
je permets qu'on prenne un époux,
&, si ce n'est pas assez même,
je permets qu'on prenne un amant ;
cela n'empêche pas qu'on n'aime
encor quelqu'autre survenant.
Victoire, entre nous, je me doute
que l'amant est déjà choisi :
un jour vous aurez le mari.
Quant à moi, sans croiser leur route,
je prétends vivre sous vos loix,
en attendant, ma belle amie,
qu'il vous prenne enfin fantaisie
de m'honorer de votre choix.

Jeune & scrupuleuse Victoire,
gardez-vous bien sur-tout de croire
qu'on ne puisse avoir à la fois
deux amours .... rien n'est si facile :
moi, qui vous parle, j'en ai trois,
qui courent encor par la Ville.

Avec deux yeux, deux mains, cinq sens,
est-ce un crime que deux penchants ?
est-ce un péché que deux caresses ?
Puisque Salomon, dans son tems,
fut sage avec sept cens maîtresses,
on peut l'être avec deux amans.

Par l'Auteur des enfans du pauvre Diable.

VERS

D'un Epicurien, une heure avant de mourir.

TOUT meurt, je m'en apperçois bien :
Tronchin, tant fêté dans le monde,
ne sauroit prolonger nos jours d'une seconde,
ni Dumonr (1) en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière :
venez, Bergères & Bergers,
venez me fermer la paupière :
qu'au murmure de vos baisers,
tout doucement mon ame soit éteinte.
Finir ainsi dans les bras de l'Amour,
c'est du trépas ne point sentir l'atteinte,
c'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

Par feu M. le Comte DE MAUGIRON.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS,

Qui avoit accueilli une Comédie de l'Auteur.

NIVERNOIS, tu daignas sourire à mon ouvrage :
d'un espoir aussi doux que mon cœur étoit loin !
mais l'indulgence est le partage
de ceux qui n'en ont pas besoin.

Par M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

(1) Autre Médecin.

EPITRE A GLYCERE

Sur les inconvéniens d'être l'ami d'une honnête femme.

DE tous les foux, le plus sensé,
c'est un amant, belle Glycère :
il est libre, s'il est chassé ;
il est heureux, s'il persévere ;
& son bonheur est un salaire
dont l'ami simple & débonnaire,
près de vous s'est toujours passé.
Non, je n'irai point, pour vous plaire,
de vos amis grossir la cour ;
le platonisme est leur chimère ;
je les admire & les révère :
mais, à vous parler sans détour,
pour que j'aime, il faut que j'espère
arriver au cœur à mon tour.
Souvent un vieux célibataire,
las d'offrir aux Beautés du jour
un encens qui ne séduit guère,
en amitié change l'amour,
& croit servir en volontaire :
il se trompe ; tout est soldat
sous les étendards de Cythère.
Amans, guerriers, cohorte fière,
double colonne de l'Etat,

vous servez un Dieu téméraire ;
mettez la cocarde guerrière,
courez les risques du combat.
Le bonheur est dans la victoire ;
le service est toujours ingrat,
sans le plaisir & sans la gloire.

Entre l'Amour & l'Amitié,
la balance est trop inégale :
la pauvre enfant me fait pitié,
quand de l'Amour elle est rivale :
de l'Amour, sur-tout avec vous ;
car votre amant, s'il est jaloux,
va la forcer à la retraite.
Qu'il est différent, qu'il est doux
d'être l'ami d'une coquette !
C'est à lui que tout doit céder :
l'amant lui-même se résigne,
& le titre d'ami désigne
le plus habile à succéder.

Moi ! m'entêter d'une chimère !
aimer pour aimer seulement,
quand je sens que je peux mieux faire,
tandis qu'on vous aime autrement !

L'Amour lui seul marque les places.
Amans, quand vous cueillez des fleurs,
l'amitié glane sur vos traces :
vous avez les souris flatteurs,
les regards, les ris enchanteurs,
& la ceinture où sont les graces.
Votre cœur est-il dégagé ;

le plaiſir de tromper vous reſte,
ou, ſi l'ennui ſe manifeſte,
vîte on demande ſon congé.
Mais, ſous d'éternelles entraves,
l'amitié rampe au ſecond rang;
l'honnête femme eſt un tyran
dont les amis ſont les eſclaves.

Par M. DE SAUVIGNY.

RÉFLEXION

Sur les fautes qui échappent aux gens qui ont le plus d'eſprit, ſoit en parlant, ſoit en écrivant.

PAR la difficulté notre eſprit ſe réveille:
dans une route aiſée un voyageur ſommeille.
Cet oubli du danger en tout genre eſt fatal;
l'attention alors nous paroît inutile.
Souvent ce qu'on dit le plus mal,
à dire étoit le plus facile.

Par M. l'Abbé PORQUET.

A M. L'EVEQUE DE **.

O De ma Muse asile tutélaire,
sage Prélat, qu'on aime & qu'on révère,
voulez-vous être indulgent auditeur,
non d'un écrit sur quelque saint mystère,
mais d'un Drame-Opéra ? ... calmez-vous, Monseigneur ;
mon Drame est chaste, ami de la pudeur,
& tel que de Quinaut l'Aristarque sévère,
en critiquant l'Ouvrage, eût fait grace à l'Auteur.
Tout rend hommage à la triple science
dont la Fortune vous fit don :
dans leurs faveurs, trois Cours d'intelligence
vous ont doté, la Cour de France,
la Cour de Rome & la Cour d'Apollon.
Or, vous pouvez, comme Grand du Permesse
favoriser ma Muse, éclairer ma jeunesse,
& du goût lui dicter la loi.
Ce n'est pas sans raison que ma Muse s'y fie ;
car votre Grandeur, que je croi
très-orthodoxe en article de foi,
ne l'est pas moins en Poésie.

Par M. Imbert.

LE MAL D'AMOUR,

PASTORALE.

J'ÉTOIS le plus joyeux n'aguères
de mes folâtres compagnons ;
j'amufois les jeunes Bergères
avec des jeux & des chanfons.

Depuis le jour que je t'ai vue,
pour moi, les jeux n'ont plus d'attraits;
brûlé d'une ardeur inconnue,
j'aime le calme des forêts.

Veux-je effayer fur ma mufette
un air léger, vif & joyeux :
fous mes doigts, elle ne répète
qu'un chant plaintif & langoureux.

Mon cœur foupire dès l'aurore ;
le jour, un rien me fait rougir ;
le foir, mon cœur foupire encore :
je fens du mal & du plaifir.

A ton nom feul, belle Egérie,
un trouble fecret me faifit ;
aux bois, aux champs, dans la prairie,
par-tout ton image me fuit.

Qu'au matin le roſſignol chante,
C'eſt ta voix qui parle à mon cœur;
trouvai-je une roſe naiſſante,
de ta bouche c'eſt la fraîcheur.

Quelquefois je crois, ſous un chêne,
te voir mollement ſommeiller :
je reſpire ta douce haleine ;
je veux & n'oſe t'éveiller.

J'envie aux volages zéphires
les baiſers cueillis ſur ton ſein :
tout, juſqu'à l'air que tu reſpires,
à mon bonheur ſemble un larcin.

Tu t'éveilles ; mon ame émue
ſent un trouble délicieux :
ſur toi, j'aime à fixer ma vue,
& crains de rencontrer tes yeux.

Dans ce voluptueux ſilence,
un ſoupir échappe à ton ſein :
plus hardi, vers toi je m'élance,
& j'embraſſe un phantôme vain.

Quelle que ſoit la maladie
qui nuit & jour me fait languir,
j'en mourrai peut-être, Egérie :
mais je ne veux pas en guérir.

Par M. DE SAINT - PÉRAVI.

A M. RODOLPHE W,

Qui avoit envoyé à l'auteur des Papillons dessinés de sa main.

IL est mille petits Abbés,
qui, sémillans & pleins d'eux-même,
se sont fait le joli systême
de vivre à l'entour des Hébés,
& de s'offrir pour Sigisbés
à toute femme qui les aime.
Ces petits-maîtres en rabats,
voltigeant comme leur ceinture,
voudroient que toute la nature
rendît hommage à leurs appas :
des liens les plus délicats
l'étreinte pour eux est trop dure ;
errans, courans à l'aventure,
ils veulent plaire & n'aimer pas.
Si jamais votre bonhomie
rencontre un de ces Céladons,
faisant vœu de coquetterie,
tandis qu'il parlera pompons,
qu'il sifflera des ariettes,
&, qu'en un cercle de Ninons,
il promenera ses fleurettes,
vîte, déroulez vos tablettes,

ſaiſiſſez l'un de vos crayons,
& chamarrez ſes habits longs
des jolis deſſins que vous faites :
les reſſemblances ſont parfaites.
Obſervez les goûts vagabonds
de ces Abbés, nouveaux Phaons,
qui vont gaiment ſur les toilettes,
ſouffler le feu des amourettes,
&, dont le cœur ſans paſſions,
s'évapore en mille bluettes :
vous croirez voir des papillons.
Mais moi, qui vis en Cénobite,
malgré les droits de mon rabat,
moi, que jamais l'Amour n'invite
à ſuivre ces enfans d'élite
qui trouvent dans le célibat
un aiguillon qui les excite,
je ſuis étonné de vos dons :
tous ces volatiles fripons
ne ſauroient être mon image.
J'en conviens, ma Muſe eſt volage ;
elle porte ſes vœux légers
de payſage en payſage,
& ne voit que de longs dangers
dans les efforts d'un long ouvrage.
Mais mon cœur, malgré le bel âge,
n'eut jamais des goûts paſſagers.
Ainſi donc, ſatyrique Appelle,
imitez ſous votre pinceau
le plumage de quelque oiſeau

qu'on puiſſe dire mon modèle.
Le chat-huant eſt trop hideux ,
(quoique de mes jours ennuyeux ,
il ſoit un portrait bien fidéle.)
L'aiglon... eſt trop audacieux ;
le moineau... trop voluptueux ;
le tourtereau me ſiéroit bien mieux :
mais je n'ai point de tourterelle.

Par M. ROMAN.

A M. DE LAUNAY,

Conſeiller Intime , & Régiſſeur général des Droits Royaux à Berlin.

D'UN Salomon , né ſans foibleſſes ,
vous méritez donc les regards !
Elève & protecteur des arts ,
ce Monarque, par ſes largeſſes,
les attire de toutes parts :
ainſi, ce rival de la France ,
ſoit dans la guerre , ou dans la paix ,
ſait toujours vaincre ; & le Français ,
qui ſe dérobe à ſa vaillance ,
n'échappe pas à ſes bienfaits.

Par M.[r] MAYET.

A MADAME

LA MARQUISE DE C**,

En lui envoyant le Temple du Goût.

JE vous envoyai, l'autre jour,
le récit d'un pélerinage,
que je fis devers un séjour
où souvent vous faites voyage,
ainsi qu'au Temple de l'Amour.
Pour celui-là, n'y veux paroître,
j'y suis, hélas! trop oublié:
mais pour celui de l'Amitié,
c'est avec vous que j'y veux être.

Par M. DE VOLTAIRE.

AU GENERAL S**,

Conseiller d'Etat actuel, & Chambellan de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, en lui envoyant un Souvenir.

LE souvenir est doux à l'homme heureux & sage,
qui sut jouir de tout, & n'abuser de rien,
& qui de la faveur fit un si bon usage,
que même ses rivaux n'en ont dit que du bien.

Par Madame la Maréchale DE ***.

ODE

ODE ANACRÉONTIQUE.

Oui, c'en eſt fait ! je vais rompre mes chaînes :
adieu, Zélis, Amour, Grâces, Beauté !
tous vos plaiſirs, qui ſont auſſi des peines,
ne valent pas ma douce liberté.

Viens, dit Bacchus, mon remède eſt ſuprême ;
bois & guéris, c'eſt l'affaire d'un jour.
— Mais plus je bois, plus je ſens que je l'aime ;
Bacchus, hélas ! s'entend avec l'Amour.

Lors Apollon : tiens, dit-il, prens ma lyre :
Vénus, Hébé vont ſourire à tes vers.
— Zélis, ſuffit ! fais qu'elle aime à les lire :
ſeule à mes yeux Zélis eſt l'univers.

Et moi, dit Mars, couvre-toi de mes armes ;
je te rendrai le plus grand des guerriers.
— La ſimple fleur dont elle orne ſes charmes,
a plus d'attraits pour moi que tes lauriers.

Puiſqu'aucun d'eux n'a pu rompre tes chaînes,
me dit l'Amour, reprens ta liberté.
— Arrête, hélas ! je préfère mes peines ;
mon tourment même eſt une volupté.

Par M. Masson de Morvilliers.

Année 1778.

VERS

De Sotadès, ancien Poëte Grec, à un Roi orgueilleux.

TU règnes, je le veux, mais les Rois sont des
hommes,
foibles, paîtris de boue, ainsi que nous le sommes.
Qu'as-tu de plus que moi ? tes superbes habits ?
l'art, pour t'en revêtir, dépouilla des brebis.
Ton luxe est un emprunt, ta richesse une dette ;
la pourpre qui t'entoure, un ennui d'étiquette.
Es-tu vain ? j'ai pitié d'un délire odieux.
Es-tu modeste ? alors c'est un présent des Dieux.
Descends du piédestal où t'a mis la fortune,
& tu n'es qu'au niveau de la foule commune.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

IN-PROMPTU,

A un Auteur, qui, piqué d'un mauvais succès, vouloit se venger par un ouvrage qui, disoit-il, resteroit.

Air : *De la Baronne.*

CHEZ son libraire,
un auteur mécontent juroit
de composer, dans sa colère,
un ouvrage qui resteroit....
chez son libraire.

A UNE DÉBUTANTE,

Qui ne débutera pas.

Ainsi donc, charmante Emilie,
tu veux avoir tous les ſuccès,
&, ſur ta tête ſi jolie,
unir au myrte le cyprès,
de Melpomène enorgueillie !
Mais, que feront de vains attraits,
ſans la flamme qui les anime,
ſans tous ces mouvemens ſecrets
qu'il faut qu'on ſente & qu'on exprime !
Allons, commence tes eſſais :
épriſe d'un art qu'on eſtime,
tes ſacrifices ſont ils prêts ?
Des riens, des pompons, des plumets,
il faut un oubli magnanime ;
plus d'artifices, plus d'apprêts :
c'eſt par le cœur qu'on eſt ſublime.

Grace au preſtige officieux,
envain de brillantes ſurfaces,
pour un moment, trompent les yeux.
Ton miroir t'offrira des grâces :
ſont-ce des grâces que je veux,
quand, devant toi-même être émue.
par la tendreſſe ou par l'horreur,
tu tiens mon ame ſuſpendue

entre l'espoir & la terreur?
quand je dois sentir ta fureur,
frémir ou pleurer à ta vue? . . . .
C'est alors qu'un rapide élan,
aux charmes même ajoute encore:
vit-on jamais des fleurs éclore
près de l'abîme d'un volcan?
Et quand, sous le sombre atmosphère,
un long & formidable écho
répond aux éclats du tonnerre,
verra-t-on la froide Bergère
s'aller mirer dans un ruisseau?

Courage! . . . . immole la coquette!
brise tes glaces, fais ton choix,
& préfère une bonne fois,
ou le théâtre, ou la toilette.
Les cheveux épars, l'œil troublé,
viens au hasard, parcours la scène;
bannis-en, de par Melpomène,
la routine d'un jeu réglé,
l'ennui pompeusement filé,
ce chant monotone qu'on traîne,
tandis qu'on croit avoir parlé;
ces mots notés que l'on ramène,
l'effort d'un soupir calculé,
& le méchanisme, & la gêne
d'un bel automate étalé:
enfin tous ces faux airs de Reine;
& ce désespoir modulé
dont la Duclos étoit si vaine.

Quand j'eſpère une émotion,
loin de moi l'Actrice infidelle
que glace la prétention,
qui, du feu de la paſſion,
n'offre qu'à peine une étincelle,
chaſſe la douce illuſion
du cœur trompé qui la rappelle!
de pleurer, ſe fait un travail,
geſticule par habitude,
&, dans ſon auguſte attirail,
ne meurt jamais qu'en attitude!

Suis bien plutôt cette Sainval,
qui, cédant au Dieu qui l'inſpire,
d'un jeu brûlant, quoique inégal,
nous fait partager le délire;
poſſède plus que la beauté,
plaît à l'ame par l'énergie,
l'entraîne par la vérité,
porte, dans le cœur agité,
les poignards de la Tragédie;
produit l'effet précipité
qu'on manque, alors qu'on l'étudie,
n'a rien prévu, rien concerté,
&, ſe moquant de l'harmonie
dans ſon irrégularité,
a, du moins, l'eſſor du génie.

Que dis-je? pour plaire à ton tour,
tu n'as point de modèle à prendre;
ſuis la nature, crois l'amour:
l'art n'aura plus rien à t'apprendre.

A MADEMOISELLE **.

ON dit qu'un jour, en souriant,
l'enfant ailé montroit aux Graces
le portrait d'un objet charmant,
dont il aime à suivre les traces.
Euphrosine s'écrie : ah ! je m'y reconnois !
Aglaé : ce sont-là mes traits !
Non, non, c'est moi, reprit Thalie.
L'Amour, pour les mettre d'accord,
leur dit : mes sœurs, vous avez tort,
c'est le portrait de ma Julie.

Par M. PONS.

IN-PROMPTU

Fait à Versailles au Magasin de Porcelaines.

FRAGILES monumens de l'industrie humaine,
hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour ;
l'amitié, la faveur, la fortune & l'amour
sont des vases de porcelaine.

Par M. le Chevalier DE ***.

ÉPITRE

A un ami que l'Auteur avoit laiſſé à Niſmes, en partant de cette Ville.

C'EST ton ami, qui veut, par une Epître,
quoiqu'un peu tard, répondre à tes adieux.
C'eſt ton ami; tu m'as donné ce titre,
que je reçois, comme un bienfait des Dieux.
Mon Apollon n'a pas l'air ſoucieux,
quand un ami de ſes ſons eſt l'arbitre;
libre, avec toi, d'un ſoin laborieux,
déjà, coulant à flots harmonieux,
mon vers facile inonde mon pupitre.

De la Cité qui reçut mon berceau,
je revoyois à peine le rivage,
que l'Amitié, volant ſur mon paſſage,
vint, pour nous deux, allumer ſon flambeau;
chacun de nous ſembloit, à ſon langage,
plutôt rejoindre, après un long voyage,
un vieil ami, qu'en choiſir un nouveau.
La main d'un Dieu, par le Deſtin conduite,
avoit, au Ciel, marqué ce doux moment:
car mon défaut n'eſt pas d'aimer trop vîte,
& ma vertu, c'eſt d'aimer longuement.
Une autre fois, je m'étois vu ſurprendre
d'une amitié rapide en ſon eſſor:
je n'eus aux Dieux que des graces à rendre;

aux mêmes Dieux, je rends graces encor.
Ces tendres vers, que me laiſſa pour gage
ton amitié, comme ils flattoient mon cœur!
tes yeux m'ont vu ſi touché de l'ouvrage,
que j'oubliai d'applaudir à l'Auteur.
Il me ſembloit, & j'oſai te le dire,
que ton eſprit n'étoit entré pour rien
aux vers heureux que tu me faiſois lire;
que de ton cœur, ils couloient dans le mien.
Mais je voudrois te retracer l'image
de mon départ, & je vais l'eſſayer;
peut-être, ami, pourrai-je t'égayer.
par le récit de mon triſte voyage.

Ce Dieu, qu'on fuit, & qu'on trouve en tout lieu,
ami des Grands, leur convive ordinaire,
qui, chaque jour, quand ſon œil ſomnifere
voit deux époux, vient s'aſſeoir au milieu;
ce Dieu qu'on chaſſe, & qui par-tout ſe loge,
&, qu'à prix d'or, toujours avec éloge,
en maroquin, un libraire nous vend;
ce Dieu ſi blême, & qu'on voit ſi ſouvent
à l'Opéra, bâillant de loge en loge,
par-fois au bal, & ſans ceſſe au couvent;
qui, ſouvent las de travaux peu ſublimes,
quitte un Berger pour aller prendre un Roi,
& qu'à la fin, je pourrois, malgré moi,
laiſſer entrer dans mes nombreuſes rimes;
l'Ennui jaloux, vint, en lâche eſpion,
m'attendre, hélas! près des portes de Nîmes;
pour me conduire aux portes de Lyon.

Chargé d'adieux, & vuide d'allégreſſe,
chez Troupenas (1), triſtement amené,
au triſte char, qui m'étoit deſtiné,
j'y montai ſeul, mais avec la promeſſe,
qu'un compagnon m'alloit être donné,
& que le char, ſi lentement traîné,
me ſembleroit rouler avec viteſſe.
Un lourd Cocher me ſalue, en peſtant;
d'un noir flambeau, les tremblotantes flammes,
me laiſſent voir l'attelage éclatant
de deux mulets, à panache flotant,
preſque auſſi haut que celui de nos Dames:
de leurs grelots la voûte a retenti;
d'une cour vaſte on parcourt l'étendue;
& le mulet, par le fouet averti,
d'un pied péſant, frappe, ébranle la rue.
Du premier choc, aſſailli bruſquement,
tout à la fois, de ma tête flottante,
j'allai baiſer, mais fort innocemment,
les quatre coins de ma triſte roulante (2).
Remis un peu de mon rapide effroi,
je me diſois, conſolant ma diſgrace,
que du pavé l'inégale ſurface,
de l'équilibre interrompoit la loi;
mais que bientôt, hors des murs de la Ville,
ſur le dos plat d'un chemin plus facile,

(1) Entrepreneur qui fait partir pluſieurs voitures par ſemaine de Niſmes à Lyon.
(2) Nom qu'on donne à ces ſortes de voitures : *roulantes*, & par plaiſanterie *rouantes*.

& de poussière alors matelassé,
je roulerois, dans un char immobile,
comme un Prélat, sur la plume bercé :
trop vain espoir! toujours même torture,
même à peu près; & je vis, mais trop tard,
qu'on m'avoit fait, en quittant le rempart,
changer de route, & non pas de voiture.
Il faut souffrir ce qu'on ne peut changer :
l'avis est sage, & j'en fis mon étude :
au moins, disois-je, au moins, que l'étranger
vienne bientôt charmer ma solitude!
il arriva. Non, jamais le hasard
ne m'eut choisi si triste personnage;
un Dieu vengeur s'étoit armé, je gage,
pour me punir d'un trop brusque départ.
Sous un front sec, de sinistre présage,
je vis rouler un œil louche & hagard,
illuminant un étique visage;
homme tortu d'esprit & de corsage,
qui, de Méduse eût pour moi le regard,
langue d'aspic, & cœur d'antropophage.
entra seul. Seul? que dis-je? l'ennui,
l'impolitesse, & l'épaisse ignorance,
le bâillement, le stupide silence,
& le dégoût entrèrent avec lui.
Ainsi, toujours me trompoit l'espérance;
malheur plus grand suivoit un grand malheur:
sotte voiture, & plus sot voyageur!
son seul aspect fit mourir ma constance.
Je me croyois, quand il fallut partir,

ſon compagnon, & je fus ſon martyr.
Pour vis-à-vis, je l'eus encore à table :
ſans faim, ſans ſoif, dégoûté par l'ennui,
il me fallut, ce n'eſt point une fable,
le voir dîner, & jeûner devant lui.
Toi-même, ami, ſi j'eſſayois de rendre
ſa négligence & ſa ruſticité,
même dégoût, à table, iroit te prendre ;
&, chaque jour, à flot précipité,
dans ſon goſier, mon œil voyoit deſcendre
le vin qu'à peine, hélas ! j'avois goûté.
De mes plaiſirs je t'eſquiſſe l'image ;
tu ſais, ami, qu'en ce libre entretien,
je ne viens pas te conter mon voyage
en Orateur, mais en Hiſtorien.
Que faire, hélas ! avec tel perſonnage ?
Si j'invoquois, d'un cœur dévotieux,
le Dieu Morphée, un fracas rocailleux,
du char flottant l'éternel cahotage,
peut-être auſſi ce ſiniſtre viſage,
lui défendoient d'approcher de mes yeux.
Auſſi, luttant contre ma deſtinée,
hors du caroſſe, ami, je m'en allois
joindre mes pas au pas de nos mulets,
& cheminer deux tiers de la journée.
J'aimois bien mieux conſidérer à pié,
du voiturier la face hétéroclite :
ainſi, le ſoir, en arrivant au gîte,
plus j'étois las, moins j'étois ennuyé.

A chaque inſtant, j'appellois mon courage :

mais, à la fin, (car on alloit toujours,
quoique d'un pas à dépiter un ſage,)
après avoir, dans ce triſte voyage,
vu s'écouler un ſiécle de ſix jours,
Lyon parut : ô cher, ô doux rivage !
comme, à l'inſtant, ces bords délicieux
en voluptés ont changé ma torture,
& mon maraſme, en des tranſports joyeux !
Lyon, ſans doute, en cette conjoncture,
fut-il affreux, eut enchanté mes yeux.
Ah ! dis-je, ici mon tyran m'abandonne !
il m'affranchit ! il me quitte en ce lieu !
qu'avec tranſport j'en rendis grace à Dieu !
j'oubliai tout... je crois, Dieu me pardonne,
que je l'aimois, en lui diſant adieu.

Cette nuit-là vit mon bonheur éclore :
comme en mon lit je m'enfonçai gaîment !
mais, qui l'eût cru ? juſques après l'aurore,
je ne ceſſai de le voir en dormant ;
on auroit dit qu'il vouloit conſtamment,
m'ayant quitté, me tourmenter encore.
Tels, on nous peint d'implacables jaloux,
qui, déjà prêts à venger leur offenſe,
ont, par la mort, vu ſuſpendre leurs coups,
& dont, la nuit, les ombres en courroux
s'arment encor du cri de la vengeance.
Mais revenons à des penſers plus doux.
Tu crois déjà que, ſoldat volontaire,
j'aurai couru, quand le jour m'aura lui,
voir, à Ferney, le général Voltaire ;

&, qu'en causant un moment avec lui,
j'ai su, du moins, créancier usuraire,
me rembourser de mes six jours d'ennui.
Hélas! plains-moi : la tête nébuleuse
du sombre hiver, menaçant nos climats,
& ma santé, foible alors & douteuse,
ont, vers Paris, précipité mes pas.
J'appris, d'ailleurs, que ce triste sauvage,
à mon projet accommodant le sien,
s'acheminoit vers le même rivage :
soudain, la peur d'y revoir son visage,
malgré moi-même, a fait pâlir le mien.
Qu'une barrière entre nous deux s'élève!
seule, elle peut rassurer mes esprits;
je dois enfin, quand il est à Genève,
pour ne rien craindre, être, au moins, à Paris.
Mais je finis : aussi-bien mon Epître,
de rime en rime, allonge son essor;
trop long discours, fut-il fait par chapitre,
doit ennuyer; plus d'un rimeur en titre,
sans être long, fait ennuyer encor.
Adieu. Puissai-je, au bord de la fontaine,
où, fière encore de ses antiques bains,
Diane voit de modernes bassins
emprisonner son onde, toujours vaine
d'avoir coulé sous la loi des Romains,
puissai-je, ami, te parler & t'entendre,
entremêler Drame, Opéra, Sermon,
Pline & Pascal, Descartes & Scarron,
Locke & Chaulieu, l'Arioste & Ménandre.

Bayle & Quinaut, Molière & Maſſillon !
Ces doux momens, que mon œil vit éclore,
trop prompts, hélas ! j'eus peine à les ſaiſir.
Le Ciel, ſans doute, accueillant mon déſir,
des mêmes jours fera naître l'aurore :
mon cœur l'eſpère ; & l'eſpoir d'un plaiſir,
pour les humains, eſt un plaiſir encore.

Par M. IMBERT.

LA HUITAINE,

IMITATION

D'une petite Piece inſérée dans l'Almanach des Muſes de l'année derniere.

DIMANCHE, Amour vint me ſurprendre ;
Lundi, j'en demandai le prix :
Mardi, l'on ſembloit me comprendre ;
Mercredi, j'obtins un ſouris ;
Jeudi, l'on fut beaucoup moins tendre ;
Vendredi, l'on eut du mépris ;
Samedi, je voulus me pendre ;
Dimanche, je changeai d'avis.

Par M. MAYET.

ÉLÉGIE DE TIBULE,

SUR SA SÉPARATION D'AVEC NEÆRA.

Essai de Traduction libre.

OUI tu fus un barbare, oui, ton cœur fut d'acier;
toi, qui, dans ta fureur, arrachas, le premier,
la maîtresse à l'amant, l'amant à la maîtresse.
Mais celui qui, perdant l'objet de sa tendresse,
peut se résoudre à vivre, à vivre loin de lui,
qu'il aime foiblement, il est cruel aussi!
Moi, nuit & jour, hélas! j'appellois mon amante;
dans mes bras abusés, je la pressois absente:
je la cherchois partout! la douleur, dans mes yeux,
par des pleurs supplians, a lassé tous les Dieux;
&, je n'en rougis point; j'en conviens, je confesse
l'excès de mon amour, l'excès de ma foiblesse.
Pourquoi donc en rougir? tous les jours, la douleur,
d'un trait moins irrité, fait saigner un grand cœur.
Ainsi, quand ton amant ne sera plus qu'une ombre,
errante avec les morts perdus dans la nuit sombre;
qu'autour de mon bûcher, la flamme éclatera;
ah! du moins, viens alors, ma chère Néæra,
viens! qu'on puisse te voir, pâle, morne, abattue,
ta longue chevelure au hasard épandue,
tremblante, avec ta mère, à pas lents, t'avancer,
elle, versant des pleurs, toi, n'en pouvant verser;

&, tandis qu'à tes pieds la mère la plus tendre,
religieusement, recueillera ma cendre,
toi, plongeant ton œil morne au fond du monument,
à grand cris, mon amante, appelle ton amant :
& puis, en t'en allant, dis à la terre : « ô terre !
» prens soin de le couvrir ! qu'il te trouve légère ! »
Enfin, sur mon tombeau, si, venoient tes douleurs
répandre quelquefois des parfums & des fleurs ;
si, couloit de tes yeux quelque larme fidelle,
oui, tu pourrois alors, dans la nuit éternelle,
consoler, Néæra, mes mânes désolés.
Mais, ô ma Néæra ! mes vœux seront comblés,
si le sensible amant, sur mon tombeau, peut lire
ces vers, que ces regrets y prendront soin d'écrire,
ces vers, que sans pleurer, ses yeux ne liront pas :
« Ici, de Néæra, l'amant repose : hélas !
» il n'a pu, séparé d'une Beauté cherie,
» endurer son absence, & supporter la vie » !

Cette pièce & celles des pages 03 & 231, font tirées d'une traduction complette de Tibulle & de Properce, fruit des loisirs d'un Magistrat célèbre, qui a su charmer l'ennui d'un long exil dans le commerce des Anciens.
(*Note de l'Editeur.*)

EPITRE A ÉGLÉ.

ON vous a dit, charmante Eglé,
que j'étois léger & frivole :
c'en eſt fait ! l'oracle a parlé,
vous l'en croyez ſur ſa parole !
Pour moi, qui me connois un peu,
ſouffrez que je me juſtifie ;
permettez-moi de prendre feu,
de repouſſer la calomnie ;
& daignez donner votre aveu
à ce tableau de ma folie.

Lorſque j'entrai dans ce chaos,
que ſociété l'on appelle,
repoſant mes regards ſur elle,
j'y vis une foule de ſots,
poſés par-tout en ſentinelle,
gens doués de l'eſprit des mots,
&, ſous cette écorce infidelle,
maſquant, avec art, leurs défauts,
& leur bêtiſe naturelle ;
j'y vis de très-vieux réprouvés,
agoniſans à leur toilette ;
de petits pédans, en jacquette,
prêchant les dogmes approuvés
dans tous les cercles d'étiquette :
j'y vis des tyrans clandeſtins,

frappant nos loix & nos ufages,
avec des difcours très-humains ;
un troupeau d'Abbés libertins ;
des fripons, rompant tous les freins,
qu'on érigeoit en perfonnages,
& des pépinières de fages
dans les boudoirs de nos catins.
Pouvois-je, foyons raifonnables,
imaginer d'après cela,
qu'on choquoit ces bonnes-gens-là,
en les croyant peu refpectables ?

D'abord, un léger mouvement
contre eux dans mon cœur voulut naître ;
ce fut le tranfport du moment,
que le plaifir fit difparoître.
Encor dans la jeune faifon,
moi-même, j'ofe ici le dire,
fecondant mon illufion,
je m'épargnai, par le délire,
tous les chagrins de la raifon.
Dès-lors, je mis peu d'importance
aux erreurs de la vanité,
à la pitoyable arrogance
de cet amour-propre hébêté,
régentant avec affurance
l'incorrigible humanité :
le monde a pris fon pli, je penfe ;
je me l'étois bien répété.
Ainfi, très-indulgent d'avance,
mon œil diftrait, hors la beauté,

vit tout avec indifférence ;
& ce qu'on crut inconſéquence,
étoit un ſyſtême arrêté,
né de la douce indépendance,
de cet inſtinct de vérité
qui me ſaiſit, après l'enfance,
& ne m'a pas encor quitté.

Dans les hommes de tous les âges,
vains, entêtés, impertinens,
on s'obſtine à chercher des ſages :
j'ai cru n'y voir que des enfans,
ſouvent chagrins, toujours volages,
dupes de leurs vœux inconſtans,
faiſant, malgré tous nos adages,
des châteaux de carte à cent ans :
j'ai vû des foux, preſque ſauvages,
qu'un triſte & malheureux attrait
jette au-devant de leurs naufrages ;
ſe battant, avec leur jouet,
parmi le trouble & les orages ;
éteignant l'unique flambeau
qui puiſſe éclairer leur carrière,
&, n'échappant à leur liſière,
que pour entrer dans leur tombeau.

Tel eſt, de ma philoſophie,
& le motif, & le ſoutien ;
uſant de tout, je ne hais rien,
pas même le don de la vie,
qui n'eſt pas le ſouverain bien.
Je chéris un tendre lien,

l'amour vrai, l'amitié discrette,
& j'aime mieux, dans ma retraite,
badiner comme Lucien,
que de gémir comme Epictete.
Observez bien nos gens profonds,
ces gens, qu'on révère & qu'on cite!
examinez si leur conduite
vaut mieux que mes goûts vagabonds!
à présent, pour agir sans suite,
vous savez que j'eus mes raisons;
pesez les leurs, prononcez vîte.
S'il faut, pour être essentiel,
plier, comme eux, devant l'idole,
me préserve à jamais le Ciel
de n'être pas toujours frivole!
Oui, je le suis: dans mon ardeur,
emporté, gouverné sans cesse
par le plaisir ou par l'honneur,
je n'ai sû, trop exempt d'adresse,
être complaisant ni flatteur.
Jusqu'ici, pour seules richesses,
j'ai de bons & d'anciens amis;
des Muses, briguant les caresses,
les aimant, sans être soumis,
dans mes vers, je leur ai transmis
l'aveu naïf de mes foiblesses.
Parmi ces jeux qu'on blâmera,
ici-bas j'erre à l'aventure,
prêt d'en partir, quand on voudra:
j'attends, pour cet accident-là,

le bon plaisir de la nature.
Mais, malgré ma frivolité,
si constante & si condamnable,
laisse-moi fléchir ta fierté ;
sois un peu moins inexorable :
mon juge alors, plein d'équité,
verra, par ma fidélité,
à quel point je suis raisonnable !

Par M. DORAT.

EPIGRAMME.

DANS les sallons & les riches portiques
d'un riche hôtel, tout fraîchement construit ;
& qui, de l'art épuisa les rubriques,
fort empressé, Dorimon nous conduit ;
il va devant, avant nous s'ébahit,
ouvre grands yeux, épanouit sa face ;
tout l'éblouit, l'étonne, le surpasse :
pour moi, ne fais plus que penser du fait.
« Un mot, bon homme ! éclaircis moi, de grace ;
» es-tu, céans, le maître ou le valet ? »

Par M. PIDOU.

A MON AMI TURK...

Sur sa constance pour une Comédienne qui l'avoit sacrifié.

TENDRE amant de la jeune Elmire,
dont la grâce & la fausseté,
si souvent d'accord pour séduire,
ont trompé ton cœur enchanté,
rien au moment de ton délire,
n'égaloit ta félicité.

La jeune Elmire est infidelle ;
tes plaisirs ne sont plus les siens,
&, sans pouvoir changer comme elle,
tu t'agites dans tes liens.

Nymphes de la Cour de Thalie,
que sur la scène on applaudit,
la raison, enfin, nous a dit,
que vous aimer étoit folie.
L'homme sensible & délicat,
en vous admirant, doit vous craindre :
vous, qui professez l'art de feindre,
votre cœur tient de votre état.

Mon tendre ami, ton humeur sombre
me peint l'excès de ta douleur ;
ce n'étoit point là le bonheur :
tu n'en avois saisi que l'ombre.

Par M. DUCHATEAU. DE ROCHEBARON.

LE SINGE-AUTEUR,

FABLE.

UN singe, demi bel-esprit,
alloit lisant par-tout les bagatelles,
qu'avec prétention, il fit
pour quelques guenons très-mortelles,
quoique dans l'Olympe il les mît.
A chaque mot, à chaque phrase,
ces guenons étoient en extase,
& s'écrioient : a-t-on jamais si bien écrit !
tout ce qu'il fait appartient au génie !
Bertrand, lors affectant un air de modestie,
rapetissant son petit corps mouvant,
balbutioit un *je vous remercie*,
en baissant sa tête applatie,
qu'ensuite il rehaussoit, portant le nez au vent.
Et vos écrits, lui disoit-on sans cesse,
quand verront ils le jour? —— Jamais : pour eux, la presse
n'est point faite : d'ailleurs, il ne me reste rien,
& l'obscurité me va bien.
Ne l'en croyez, dit tout bas son confrère ;
propos d'auteur qu'il vous tient-là !
son porte-feuille est plein, il verra la lumière ;
& tout le monde applaudira.

Bref, en effet, on l'imprima :
mais, par malheur pour lui, pour le libraire,
le recueil si vanté, tellement ennuya,
qu'il fut bientot le lot de la Beurrière.
Puis, ennyvrez-vous de l'encens
que donnent, à huis clos, les cercles complaisans !

Par M. le Marquis DE B**.

IN-PROMPTU

*Sur le Portrait de Mademoiselle H*** fait par M. de Saint-Aubin.*

Air : *Du haut en bas.*

DANS ce portrait
ne vois-je point la jeune Aurore ?
Dans ce portrait,
amis, qui ne s'y méprendrait ?
C'est donc Hébé, Vénus ou Flore ?
Non, c'est Eglé, plus belle encore,
que son portrait.

Par M. BOUTELLIER.

IMITATION

IMITATION
DE TIBULLE ET DE PROPERCE.

Délie a relevé l'éclat de ses appas,
pour voler à ton temple, & célébrer ta fête :
Mars, invincible Dieu, pars, que rien ne t'arrête;
laisse Vénus, l'Olympe, & descends ici bas ;
viens recevoir l'hommage & l'encens d'une Belle :
mais ne crois pas garder ton superbe maintien ;
tremble que ton autel ne devienne le sien,
& que le Dieu troublé n'adore la mortelle.
L'Amour, quand son dessein est d'enflâmer les Dieux,
n'allume son flambeau qu'aux rayons de ses yeux ;
& c'est par le souris de sa bouche charmante,
qu'il leur fait oublier de remonter aux Cieux.
Dans un vase de lait, une rose flottante
retrace de son sein la fraîcheur éclatante.
Que j'aime de ses bras l'aisance & le contour !
je ne puis les quitter que pour changer d'ivresse,
& couvrir de baisers sa main enchanteresse ;
tant de charmes sont faits pour enlacer l'Amour.
Qu'elle a bien le secret & l'art de la parure,
pour faire, avec éclat, ressortir ses appas !
ou plutôt, son secret est de n'en avoir pas :
Délie embellit tout ; son charme est sa figure.
Laisse-t-elle, au hasard, flotter ses blonds cheveux ?

c'eſt en cheveux flottans qu'on la croît plus jolie.
Couronnent-ils, en treſſe, un front majeſtueux ?
c'eſt en cheveux treſſés qu'elle ſemble embellie.
Que de légereté dans tous ſes mouvemens !
ils ſont tous animés d'une grace nouvelle :
Philomèle n'a pas de plus tendres accens,
& les Nymphes des bois ne danſent pas mieux qu'elle.
Qu'elle étale d'appas ! combien elle en recèle !
qui pourroit réſiſter à tant d'enchantemens ?
elle enflâme mon cœur, elle enivre mes ſens,
charme mes jours, mes nuits, mes heures, mes momens.
Ambitieux rivaux de Zeuxis & d'Apelle,
voulez-vous mériter une gloire immortelle,
vous ceindre des lauriers dont leurs fronts ſont
couverts ?
ne peignez que Délie, &, fiers de votre ouvrage,
aux yeux des nations, étalez ſon image,
& vous embrâſerez le ſein de l'univers.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

SUR UN CERTAIN POËME.

J'AI paſſé ma triſte journée
à lire vos triſtes Saiſons :
vos douze mois ſont un peu longs,
& je ſuis plus vieux d'une année.

Par M. le Comte DE BUSSY.

LE MORT PARLANT,

CONTE,

Tiré des Facéties du Pogge.

JADIS à Rome étoit un bon garçon,
nommé Simplice, animal ſi crédule,
qu'on le voyoit donner, ſans nul ſoupçon,
dans un panneau, tant fut-il ridicule.
Pour s'amuſer, certains drôles un jour
firent complot de lui jouer un tour
d'eſpèce neuve, & trop cruel ſans doute.
L'un de ces gars, apoſté ſur ſa route,
vint l'aborder, d'un air tout ſtupéfait:
« Eh! mon ami, comment te voilà fait!
» s'écria-t-il: par quelle maladie,
» ta face eſt-elle à ce point enlaidie? »
« Malade, moi! parbleu je ne ſens rien:
» vous plaiſantez; je me porte fort bien. »
Un autre arrive, & redoublant la doſe,
lui fait, du moins, croire à demi la choſe.
Mais un troiſiéme enfin complettement
le perſuade. « Etes-vous homme ſage,
» de vous montrer avec un tel viſage,
» hors du logis, lui dit-il gravement?
» Ah! ſi j'étois en même circonſtance,
» des médecins attendant l'aſſiſtance,
» entre mes draps, je me tiendrois bien coi. »

« Oui, dit Simplice... ah ! meſſieurs, je vous croi ;
» vous m'éclairez ſur le mal qui m'oppreſſe:
» je ſuis au vrai d'une extrême foibleſſe ;
» veuillez m'aider à retourner chez moi. »

Très-volontiers, on lui rend cet office ;
on déshabille, on couche le jocriſſe ;
un faux docteur vient en robe, en rabat,
ſe préſenter auprès de ſon grabat ;
tâte ſon pouls, en ſecouant l'oreille ;
dit que jamais fièvre ne fut pareille,
que le malade, à ce qu'il peut juger,
n'échappera d'un ſi preſſant danger.
Les aſſiſtans confirment ce préſage ;
à les ouïr, le mal croît par dégrés :
déjà ſes yeux ſont couverts d'un nuage ;
déjà ſes traits ſont tous défigurés.
Remarquez-vous cette horrible grimace ?
Ses pieds ſont froids ; ſa langue s'embarraſſe ;
il n'en peut plus. Ah ! le voilà paſſé.
Requieſcat à jamais *in pace*.

Déclaré mort, il ne dit le contraire :
ſeul contre tous prétendre avoir raiſon,
même en tel cas, lui ſembloit téméraire.
A ſon deſtin, on vit ce franc oiſon
ſe réſigner : on le vit, ſans murmure,
prendre d'un mort & l'air & la poſture ;
& ſe garder ſi bien d'ouvrir les yeux,
qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.
Incontinent, dans le creux d'une bière,
on étendit le corps du pauvre humain ;

& tôt après, on ſe mit en chemin,
pour le conduire au prochain cimetière.
Mais obſervez que dans Rome, pour lors,
c'étoit déjà, comme aujourd'hui, l'uſage
qu'à découvert on tranſportât les morts,
& qu'en entier ſe montrât leur viſage.
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,
s'enquiert tout haut quel homme on va nicher
ſi leſtement dans ſa maiſon dernière.
C'eſt, lui dit-on, Simplice. Ah! reprend-il,
il eſt donc vrai que cet eſprit ſubtil
eſt pour toujours privé de la lumière!
Dieu ſoit loué, de délivrer ces lieux
du plus grand ſot qu'on ait vu ſous les cieux!
A ce propos choquant & malhonnête,
le trépaſſé lève ſoudain la tête.
« O l'inſolent, qui vient me quereller
» après ma mort, dit-il tout en furie!
» va, ſi Simplice étoit encore en vie,
» tu trouverois, coquin, à qui parler. »

Par M. HARDUIN.

IN-PROMPTU,

*A MADAME ***.*

CET invincible amour que je porte en mon ſein,
dont je ne parle plus, & que tout vous atteſte,
eſt un ſentiment pur, une flamme céleſte;
je la nourris ſans ceſſe, hélas! & c'eſt envain.
De la ſéduction je ne ſuis point l'apôtre:
je vivrai fortuné, poſſédant vos appas;
je ſerai malheureux, ſi vous ne m'aimez pas;
je mourrai de douleur, ſi vous aimez un autre.

Par M. le Comte DE SCHUWALOW.

LE MARIAGE A LA MODE,

ÉPIGRAMME.

MARIEZ-VOUS. — J'aime à vivre garçon.
— J'aurois pourtant un parti. — Dieu m'en garde!
—Tout doux : peut-être il vous plaira. —Chanſon!
—Quinze ans.—Tant pis. - Fille d'eſprit. — Bavarde.
— Sage. —Grimace. — Et belle. — Autre danger.
— Grand nom. — Orgueil. —Le cœur tendre,
— Jalouſe.
— Des talens. — Trop pour me faire enrager.
— Et par-delà, cent mille écus. — J'épouſe.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

STANCES

Sur l'Alliance renouvellée entre la France & les Cantons Helvétiques, jurée dans l'Eglise de Soleure, le 25 Août 1777.

QUELLE est, dans ces lieux saints, cette solemnité
des fiers enfans de la victoire ?
Ils marchent aux autels de la fidélité,
de la valeur & de la gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Ivri,
contre la ligue, Rome, & l'enfer & sa rage,
vengeoient les droits du Grand-Henri,
& l'égaloient dans son courage.

C'est un dieu bienfaisant, c'est un ange de paix,
qui vient renouveller cette auguste alliance.
Je vois des jours nouveaux, marqués par des bienfaits,
par des plus douces mœurs & la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
sous les auspices de Vergenne :
ô Monts Helvétiens ! vous êtes les remparts
des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens font les meilleurs guerriers ;
ainſi Philadelphie étonne l'Angleterre ;
elle unit l'olive aux lauriers,
& défend ſon pays, en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'eſt pour la liberté.
Dieu forma l'homme libre, alors qu'il le fit naître ;
l'homme émané des cieux pour l'immortalité,
n'eut que Dieu pour père & pour maître.

On eſt libre en effet ſous d'équitables loix ;
& la félicité (s'il en eſt dans ce monde)
eſt d'être en sûreté dans une paix profonde,
avec de tels amis & le meilleur des Rois.

Par M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME

Sur un certain Poëte.

SI vous voulez faire bientôt
une fortune immenſe, & pourtant légitime,
il vous faut acheter Cythare ce qu'il vaut,
& le vendre ce qu'il s'eſtime.

Par M. le Préſident DE R**.

LA RÉCOMPENSE,

IDYLLE.

MA Doris un jour s'égara ;
je dis : qu'on courre en diligence ;
à celui qui la trouvera,
je promets une récompense.

Dans les boccages d'alentour,
vous pourrez découvrir ses traces :
elle est brune comme l'Amour ;
elle est faite comme les Grâces.

A peine j'achevois ces mots,
qu'elle-même s'est approchée ;
dans le plus épais des berceaux,
par malice, elle étoit cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris,
que je remets en ta puissance :
puis elle fit un doux souris,
& demanda sa récompense.

Par M. LÉONARD.

VERS

Sur l'heureux accouchement de Madame la Duchesse DE CHARTRES.

RESTEZ aux cieux, brillans Gémeaux (*),
reſtez au ſéjour du tonnerre ;
cédez ici la place à deux êtres nouveaux,
nés pour le bonheur de la terre.
Les crimes vont ceſſer, tous les maux vont finir ;
les vertus peupleront le monde ;
Aſtrée (**) eſt doublement féconde,
& l'âge d'or va revenir.

Par M. POINSINET DE SIVRI.

(*) Les Gémeaux (Caſtor & Pollux) ſigne du Zodiaque.
(**) Aſtrée, perſonnage autrefois fabuleux, mais aujourd'hui réaliſé, ſymbole de la bonté, de l'affabilité & du bonheur de tout ce qui l'approche (Notes de l'Auteur.)

APOLOGUE.

DEUX peintres, à la fois, arrivèrent en France.
L'un ne peignoit qu'en beau : l'on courut ſur ſes pas ;
l'autre attrapoit la reſſemblance ;
il n'étrenna ſeulement pas.

EPITRE

A M. L'ABBÉ SABBATIER, DE CASTRES,

Sur ce qu'il avoit dit de l'Auteur, dans la premiere édition de son Dictionnaire des trois Siècles, *&c.*

EH, quoi ! je lis mon éloge,
d'un trait malin corrigé,
dans ce beau martyrologe,
où chaque siècle est jugé !
D'où me vient tant d'avantage ?
Je sais qu'à tort, à travers,
je faisois, dans mon jeune âge,
aisément de méchans vers.
Mais, de ces vers insipides,
ai-je tissu longuement
quelque recueil d'Héroïdes
gravé magnifiquement ?
M'avez-vous vu, sur la scène,
porter un pied chancelant ?
Armé du poignard sanglant
qui distingue Melpomène,
ai-je fait, en vers moraux,
crier, à perte d'haleine,
les tyrans & les héros ?
Ai-je fait hurler sans crainte,
dans mes drames ostrogoths,

ou les veuves de Corinthe,
ou les demi-dieux d'Argos ?
Pourquoi donc me faire un crime
d'un repos ſilencieux ?
Plus ſage qu'ambitieux,
je ne veux plus qu'on m'imprime,
Dans cette frivole eſcrime,
j'uſai ma jeune ſaiſon :
en courant après la rime,
ſouvent on perd la raiſon.

Quand les Zéphirs, ſur leurs aîles;
ont ramené le printems,
les arbriſſeaux imprudens
ouvrent de leurs fleurs nouvelles,
les calices odorans :
mais les frimats infidèles
glacent leurs boutons naiſſans.
A peine oſent-ils paroître :
le jour qui les a vu naître
touche au jour qui les flétrit.
Tel ſouvent un foible écrit,
d'une fleur prématurée
a l'éclat & la durée,
& ſur ſa tige, périt :
l'impatience d'éclore
eſt, comme aux préſens de Flore
funeſte aux dons de l'eſprit.

Nos rimeurs impitoyables
peuvent bien, dans leurs gaités,

de leurs vers inſociables,
charmer leurs ſociétés;
on fête, on loue, on accueille,
de leur obſcur porte-feuille
les dépôts myſtérieux;
autour d'eux, avec yvreſſe,
un grouppe amateur s'empreſſe :
mais dès que, maudits des dieux,
ils ont fait gémir la preſſe
ſous leurs vers faſtidieux,
la Renommée indiſcrette,
pour eux, au lieu de trompette,
prend des ſifflets dans ſa main;
& la haine qu'elle éveille,
fait, du héros de la veille,
le bouffon du lendemain.

Nos Muſes ſont des bergères
dont les parures légères
craignent l'éclat du grand jour.
De ces Nymphes bocagères,
une grotte eſt le ſéjour.
Il leur faut le frais & l'ombre
des peupliers d'alentour :
une clarté pâle & ſombre
leur ſuffit, comme à l'Amour.

Eh! quoique rival d'Ovide,
quoique maître dans ſon art,
n'avons-nous pas vu Bernard (*),

(*) L'Auteur du Poëme de l'*art d'aimer* vivoit encore à l'époque de cette Epître. Son Poëme n'avoit pas été imprimé,

au fond des bosquets de Gnide,
d'une musette timide,
tirer des sons à l'écart ?
Témoin de tant de naufrages,
n'a-t-il pas craint les orages
du Permesse déréglé ?
Pour ses veilles fortunées,
il fut, pendant vingt années,
content d'un souris d'Eglé.
Il cachoit, dans les ténèbres,
l'éclat dont sa muse a lui ;
il voudroit, même aujourd'hui,
retenir ses vers célèbres,
qu'on sait par cœur, malgrè lui.

Considérez nos grands hommes :
la gloire envain leur sourit.
Même dans l'âge où nous sommes,
la sottise les proscrit ;
& pour comble d'avanie,
il survient un plat génie
qui compile leur esprit.

Eh! d'ailleurs, que sert d'écrire ?
Afin de vous faire dire
que l'on dégénère en tout ;
que notre France est au bout
de son littéraire empire ;
que, dans Paris, tout conspire
la décadence du goût ;
qu'en ce siècle des estampes,

des journaux, des culs-de-lampes;
on ſait tout, ſans rien ſavoir;
que l'eſprit, jadis ſi rare,
par-tout veut ſe faire voir,
& qu'au lieu d'en être avare,
on redeviendra barbare
par la fureur d'en avoir.

Seul, avec économie,
vous ſavez le diſpenſer;
ſeul, à notre Académie,
vous apprendrez à penſer.
Oui : ſans vous (la choſe eſt claire),
ſans votre Dictionnaire,
notre ſiècle étoit flambé;
ſous les lauriers de Voltaire,
le Parnaſſe étoit courbé
d'une riſible manière :
mais vous parlez à la terre:
ſoudain Voltaire eſt tombé
de ce trône littéraire,
qu'il vous avoit dérobé;
de cet aſtre octogénaire
tout l'éclat s'eſt abſorbé
devant votre luminaire...
ah ! parlez, monſieur l'Abbé,
& la raiſon va ſe taire.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

A MADEMOISELLE DUCREUX,

Peignant un Amour.

CONNOISSEZ-VOUS, jeune Zulime,
ce tendre enfant qui naît ſous vos beaux yeux?
Senſible au pinceau qui l'anime,
il vous montre un air gracieux :
ſa bouche vermeille & riante
ſemble déjà vous offrir un baiſer ;
il vous ſéduit, il vous enchante,
& vous l'aimez, ſans y penſer.
Ah ! cet enfant qui vous careſſe,
qu'en badinant vous enchaînez de fleurs,
fait à ſon tour, avec adreſſe,
donner ſa chaîne à tous les cœurs.
Gardez-vous de ce petit traître :
cet enfant, Zulime, eſt l'Amour ;
il n'eſt pas encor votre maître :
mais ſes regards font aiſément connoître,
qu'il doit le devenir un jour.

Par M. DAREAU.

A MADAME DE CHALUT,

Le jour de Sainte Eliſabeth, ſa Fête.

HOMMAGE

De la petite Lucile (*), ſur le point d'aller au couvent.

AH, maman! la douce habitude,
que de vivre pour vous aimer!
Vous plaire faiſoit mon étude;
vos regards ſembloient m'animer.
Loin de vous, quelle ſolitude!
& m'y pourrai-je accoutumer?
Tout occupé de votre image,
mon cœur, du moins, vous parlera;
vers vous, ſans ceſſe, il volera,
pour vous rendre un nouvel hommage.
On va cultiver au couvent
les talens de votre Lucile,
&, pour vous revoir plus ſouvent,
elle ſera ſage & docile.
Oui, dans l'eſpoir de m'acquitter,
& de ne jamais vous quitter,
l'amour me rendra tout facile.
En m'inſtruiſant, je penſerai
à cette bonté que j'adore:

(*) Jeune orpheline à qui Madame de Chalut ſert de mère.

pour m'en rendre plus digne encore,
que de ſoins je me donnerai !
Tous les jours je vous bénirai ;
je vous bénirai dès l'aurore.
Le jour, en rêvant, je dirai :
Eliſabeth fait les délices
d'une aimable ſociété ;
ſa candeur, ſa douce gaîté,
y fait regner, ſous ſes auſpices,
la joie & la félicité.
Bonne & tendre comme vous êtes,
ſoyez heureuſe à votre tour :
qu'on vous rende amour pour amour,
& que tous vos jours ſoient des fêtes.

Par M. MARMONTEL.

ÉPIGRAMME.

HARPAX, Intendant de Toulouſe,
prioit le corps des Tréſoriers
d'honorer ſa défunte épouſe
d'un beau ſervice aux Cordeliers.
Pardon, dirent ces officiers !
l'uſage, chez nous loi ſuprême,
refuſe aux femmes cet honneur :
mais, s'il s'agiſſoit de vous-même,
avec grand plaiſir, Monſeigneur.

Par feu M. DE MARVIELLES,

A UN MAGISTRAT;

LE JOUR DE SA FÊTE.

NESTOR des Magiſtrats, dans la pourpre blanchi,
qui, pour ſervir l'Etat, courageuſe victime,
de tout autre intérêt noblement affranchi,
n'aimez que la vertu, n'abhorrez que le crime;
lorſqu'en ces lieux, autour de vous,
où le bonheur ſe peint, où l'allégreſſe brille,
vos amis, vos vaſſaux, votre aimable famille
font ſortir de leur cœur des ſentimens ſi doux;
ce tribut, ſi vrai, ſi fidèle,
cet hommage vous eſt bien dû:
c'eſt la fête de la vertu
que l'amitié veut rendre ſolemnelle.
Si vous aviez vendu le ſang des malheureux
pour des honneurs & des richeſſes;
ſi les intrigues, les baſſeſſes,
avoient ſouillé vos jours & longs & ſcandaleux;
ſi dans les mouvemens de la douleur publique,
quand Thémis déſerta ſon temple profané,
lorſque de ſon front conſterné,
on arracha la couronne civique,
on vous eût vu déshonorer la fin
de votre glorieuſe vie,

& ſigner ſans rougir, d'une coupable main,
le déſaſtre de ma patrie,
ſentiroit-on à votre aſpect
cette tendre reconnoiſſance,
qui nous fait aujourd'hui bénir votre préſence,
cet amour mêlé de reſpect?...
Le croyez-vous?... Mais votre hiſtoire
eſt celle des bienfaits & de l'intégrité :
dans l'exil, comme dans la gloire,
vous avez eu des droits à la ſécurité.
Un charme ſecret qui nous flatte,
nous fait adorer vos vertus,
& vous joignez la douceur de Socrate
à la fermeté de Brutus.
Sorti des tribunaux, vous retrouvez les grâces;
de ſon auſtère gravité
votre front a perdu les traces,
& nous rapporte la gaîté.
Il faut vous voir, convive aimable,
agacer une belle & perſiffler les ſots;
par des traits fins, par de bons mots,
faire les honneurs d'une table;
nous conter l'hiſtoire du jour,
les charmantes ſcélérateſſes,
tous les tours des amans, rendus par leurs maîtreſſes,
l'intrigue de la ville, & celle de la cour;
parler de vers, de politique,
de Gluck & des nouveaux projets,
& de romans & de phyſique,

de monſieur Nèkre & des Jokets ;
& nous prouver enfin, par le talent de plaire,
qu'un digne Magiſtrat peut être encor charmant ;
& que l'heureux doyen qui ſiège au parlement,
pourroit encor très-bien ſièger ſur la fougère.

Par M. DOIGNI.

IN-PROMPTU,

A l'aſpect d'une belle Statue du célèbre Pigal.

FUIS, téméraire ! il palpire, il reſpire !
Non, ce n'eſt plus un marbre que je ſens :
dans ces contours, la volupté ſoupire.
Dieux ! que d'attraits ! que ces yeux ſont perçants !
quel feu déjà circule en tous mes ſens !
quelle fureur me pénètre & m'enflamme !
Rends-toi, cruelle, à mes deſirs preſſans ;
oublîrois-tu que l'on t'a fait une ame ?

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LES POINT NE FAUT,

CHANT MAROTIQUE.

Pour chanter les appas de la belle Clarice,
point ne faut être né ſous l'étoile propice,
qui toujours du Poëte éclaire le berceau;
point ne faut avoir bu de l'onde du ruiſſeau
qui coule entre deux monts ſous le nom d'Hippo-
crène;
point ne faut implorer la faveur ſouveraine
du dieu qui transforma ſa maitreſſe en laurier;
point ne faut avoir fait galopper ſon courſier;
point ne faut tout cela, pour tracer la peinture
de celle dont je ſuis mortellement atteint;
ſi les préſents divers que lui fit la nature,
ſi le feu de ſes yeux, ſi l'éclat de ſon teint,
ſi le port de Junon, de Venus la ceinture,
dont à ces déïtés elle a fait un larcin,
ſi la roſe jumelle hôteſſe de ſon ſein,
ſi les Jeux, ſi les Ris qui volent ſur ſes traces,
ſi tout cela ne peut m'échauffer, m'embrâſer,
le divin Apollon, les Muſes, ni les Grâces,
ne me feront jamais, jamais poëtiſer.

Par M. le Chevalier DE CUBIÈRES.

ÉPITRE,

A MA PATRIE.

O CIEL qui m'as vu naître, ô cité maternelle (*)
où j'ai reçu la vie, où j'ai goûté cent fois
ces plaisirs que mon ame en pleurant se rappelle,
ô ma chere patrie, enfin je te revois!
Je viens dans ton enceinte auguste & tutélaire,
presser, contre mon sein, le sein qui m'a porté,
& verser à tes yeux des pleurs de volupté
sur les cheveux blancs de mon père.
Je ne vois point le peuple, avec avidité,
de roses & d'encens parfumer mon passage;
comme Enée autrefois, entouré d'un nuage,
entra, sans être vu, dans les murs de Carthage,
je reviens sous ton ombre, ô douce obscurité!
mais j'aurai, dans ces murs, le tranquille avantage
d'y trouver des mortels dont je chéris la foi,
à qui j'ouvre mon cœur, & qui m'aiment pour moi.

Les vents impétueux qui soufflent les tempêtes,
qui des grands de la terre assiégent les palais,
roulant leurs tourbillons au-dessus de nos têtes,
laissent regner chez nous le bonheur & la paix.
Sous les humbles toîts où nous sommes,

(*) Rouen.

protégés par la pauvreté,
la Discorde n'a point jetté
ces tristes pommes d'or qui divisent les hommes.
Sans nous disputer rien, sans nous rien déguiser,
vivant dans le repos d'une retraite obscure,
l'intérêt n'a pu diviser
ce qu'avoit uni la Nature.

Renoncerois-je à toi, paisible obscurité,
pour enivrer mes sens d'une vaine fumée,
pour que mon nom fût répété
par la bruyante Renommée?
Oserois-je envier un talent séducteur
qui n'a pu garantir du fiel de la douleur
les Corneilles & les Malherbes?
Et serois-je puni de mes desirs superbes
par ce talent fatal qui feroit mon malheur?

Ah! faut-il, renonçant à la paix que je goûte,
monter dans les palais brillans
de ces grands, si petits sans doute,
quand ils ne sont rien que des grands?
Faut-il, entassant les bassesses,
pour parvenir enfin à ces grands dédaigneux,
courtiser lâchement leurs valets, leurs maitresses,
& toutes ces viles espèces
qui sont encore au-dessous d'eux?
Faut-il par des affronts, consacrant ma mémoire,
briguant des lauriers flétrissans,
par des détours avilissans,

me

me traîner sans honneur au temple de la Gloire ?
Dois-je enfin, pour gagner un nom,
risquer d'empoisonner ma vie ?
La Renommée est un vain son ;
sa voix, en me prônant, éveilleroit l'envie ;
& ces ames de fiel, que tout succès aigrit,
déchireroient mon cœur en louant mon esprit.
L'encens noircit l'idole en brûlant pour sa gloire.
Je veux vivre en ce monde, & non pas dans l'histoire.
Vain laurier d'Hélicon, je sais ce que tu vaux ;
pour un éclat trop chimérique,
je perdrois le bonheur, objet de mes travaux ;
& j'aurois, pour salaire unique,
la haine de quelques rivaux,
au lieu de l'estime publique.

Peut-être enfin mon nom, parmi les noms élus,
brilleroit, cité d'âge en âge :
mais alors je ne serois plus ;
& que seroit pour moi ce frivole avantage ?
Pour faire de mes vers l'éloge le plus beau,
la Renommée envain voudroit se faire entendre,
ses cent voix, au fond du tombeau,
pourroient-elles toucher ma cendre ?

Né pour vivre inconnu dans quelqu'heureux hameau,
je dus glisser sans bruit, dans une paix profonde :

ainſi l'humble roſeau vit ſur le bord de l'onde ;
ainſi l'onde s'enfuit ſous l'ombre du roſeau.

Mais, ô dieux ! quand je vois mes freres déplorables,
ſoumis à tant d'abus, bercés de tant de fables,
aveuglés & captifs dans ce triſte univers,
ne puis-je pas tenter, pour ſervir mes ſemblables ;
d'écarter leur bandeau, de ſoulever leurs fers ?
Que dis-je ? & ces mortels, dont je plains la misère,
ne puniroient-ils pas le ſecours tutélaire,
par qui leurs yeux ſeroient ouverts ?
O race des humains, race puſillanime,
t'écraſer eſt un droit, t'éclairer eſt un crime !

Ah ! puiſſai-je, au ſein de l'oubli,
tranquille & toujours ſeul au milieu du grand nombre,
vivre loin des abus de ce ſiècle poli,
loin des grands endurcis, loin du peuple avili,
comme un ſage à l'écart, qui ſe promène à l'ombre !
Connoiſſant les cruels humains,
dois-je fixer leurs yeux ſur ma frèle exiſtence,
pour voir punir mon arrogance,
& me faire, en naiſſant, étouffer par leurs mains ?

O ville opulente où la Seine
voit tour-à-tour deſcendre & remonter ſes eaux ;
par les loix de ſon cours, te quittant avec peine,
par ſon heureux reflux, t'apportant des vaiſſeaux !

quels tendres souvenirs ton aspect me rappelle !
là sourit à mes yeux la première beauté
qui ravit mon cœur enchanté ;
là, mon premier soupir fut exhalé pour elle ;
là, je la serrai dans mes bras,
& je me séparai de ses tendres appas,
en lui jurant cent fois une ardeur éternelle.
Tu vis l'aurore de mes jours,
précieuse cité, pour moi toujours nouvelle :
puisses-tu voir l'instant qui finira leur cours !
Par un charme secret, par un nœud sympathique,
je tiens à ton sein maternel.
La fière ambition, la sombre politique
n'ont point mis dans mon cœur cet instinct naturel ;
je n'ai point obtenu de la faveur du ciel,
qu'il plaçât mon berceau dans une république :
habitant de tes murs, & non pas citoyen,
sujet d'un Roi, je ne suis rien.

Je ne veux que vivre en silence,
être libre, être heureux en sachant me cacher,
tomber comme un fruit mûr qui, de son gré, devance
la main qu'on tend pour l'arracher...

Si, dans l'ombre des morts, un dieu me fait descendre,
surprenant ma jeunesse encor dans son printems,
qu'une larme d'Eglé puisse humecter ma cendre !...
je n'en fis point verser dans le cours de mes ans.

Puiſſai-je enfin ſans bruit, & vivre & diſparoître ;
obſcur tant que des cieux j'ai pu voir la clarté,
oublié ſur le champ, quand j'aurai ceſſé d'être,
dans le calme des champs, dans la ſérénité,
deſcendant vers les morts par une pente aiſée,
& voguant doucement ſur l'onde du Léthé,
pour arriver à l'Eliſée.

Par M. LE SUIRRE.

CONSEIL

A UN JEUNE MÉTROMANE.

SUBLIME Triſſotin ! fais un coup de génie ;
enfante un Madrigal, une Epigramme, un rien ;
compoſe un In-promptu, médite une ſaillie ;
pour l'honneur de ton art, & ſur-tout pour le tien ;
ſois le héros charmant de la galanterie,
l'eſclave humble & conſtant de la coquetterie,
l'amant d'une poupée, & le rival d'un chien.

Par M. DROBECQ.

ÉLÉGIE.

Vous qui vous balancez ſous ces ormes touffus,
oiſeaux, éloignez-vous de ce funeſte aſyle :
pour goûter vos chanſons, il faut un cœur tranquille,
& mon cœur, hélas ! ne l'eſt plus.
Un berger trop cher me délaiſſe ;
mes pleurs & ſes ſermens n'ont pu le retenir :
l'ingrat ! il porte ailleurs ſes vœux & ſa tendreſſe,
& de ma trop longue foibleſſe,
il a perdu le ſouvenir.
Ici, ſous ce même feuillage,
pour la première fois, il me parla d'amour ;
ici, je m'attendris à ſon preſſant langage,
& ne ſoupçonnant point qu'il pût être volage,
je couronnai ſes feux d'un crédule retour.
Oh ! comme alors j'étois aimée !
je le croyois du moins : nul ſoupçon n'altéroit
ce calme de l'amour dont ſa voix m'enivroit ;
&, pour mon inconſtant, toujours plus enflammée,
innocemment mon ame ſe livroit
au doux penchant qui vers lui m'attiroit.
Aujourd'hui quelle différence !
mes beaux jours ſont finis, mon bonheur eſt paſſé ;
ou dans mon ſouvenir, s'il vit encor tracé,
ſa fugitive jouiſſance

eſt un tourment de plus pour mon cœur délaiſſé.
Eh bien ! je l'oublîrai, l'ingrat qui me mépriſe ;
je l'oublîrai. Cruel Amour,
je hais ta chaîne, je la briſe,
& je la briſe ſans retour.

Par Madame la Comteſſe DE BUSSI.

ÉPIGRAMME.

LE mariage eſt une dette
qu'il faut payer à la ſociété ;
& Liſimon, par probité,
va, dit-on, s'unir à Liſette.
Sans doute on ne doit pas compter
ſur les efforts d'un débiteur ſemblable ;
il eſt bien vrai qu'il voudroit s'acquitter :
mais l'on ſait qu'il eſt inſolvable.

Par M. PANIS.

LES NOIX,

CONTE.

Gentil Colin, paſtoureau tout jeunet,
& gente Alix, paſtourelle jeunette,
enſemble aſſis au coin d'un jardinet,
deſſous gazon, plantèrent noix ſeulette.
Par chaque aurore, icel couple venoit
audit endroit, pour voir noix grandelette :
mais, las ! noyer là poignoit ſur l'herbette,
qu'Amour chez eux pas encor ne poignoit.
(Tels rendez-vous, à part-moi, leur regrette.)
Advint pourtant que par deſtin heureux,
pour un long tems, Colin quitta village,
& que revint du noyer deſireux,
mais bien d'Alix deſireux davantage.
Or donc, à point, la trouva qui rêvoit,
auprès noyer dont étoit grand feuillage :
Alix ſourit, voyant léger duvet
qui de Colin couvroit alors viſage.
En deviſant, s'aſſirent tour-à-tour ;
noyer touffu les garantit peut-être
des feux lancés ès mains du dieu du jour,
mais non des feux que lançoit dieu plus traître :
car, ſans mentir, mouroient tous deux d'amour,
deſſous noyer, qu'avoient tous deux fait naitre.
Alix lui fit : « voudrois nid d'oiſelet. »

Jà ſur noyer, Colin, entre deux branches;
ſaiſit corbeaux pouſſant cris aigrelets,
& de longs becs lui tirant courtes manches.
Quand fut en bas, Colin deſira noix,
à celle fin qu'Alix moult complaiſante,
pour empêcher que ne montât deux fois,
ſur l'arbre auſſi courut riſques d'amante.
Beau lui fit voir ſvelte Alix y monter :
mais, le ſavez, ce n'eſt tout de noix prendre;
& comme après noix faut en bas porter,
beau lui fit voir ſvelte Alix en deſcendre.
Pied lui faillit, ſi que tomba : pourquoi
& noix & nid prirent échec extrême.
Alix de rire, en diſant : « toi que j'aime,
» tout eſt au diable, & ſuis ſeulette à toi ».
Colin reprit : « te chéris tant, bergère,
» que, ſans témoin, veux ici te donner
» tant de baiſers, que noix ſont là par terre;
» ta chûte ainſi pourras me pardonner ».
Alix rougit de rougeur qui décore,
puis au noyer ſus grimpe en tapinois,
peur que Colin ne comptât trop de noix :
je faux, c'étoit pour en abattre encore.

Par M. AUGUSTE.

A M. DE VOLTAIRE,

Qui avoit envoyé à l'auteur une montre d'or à répétition & à quantième, ornée de son portrait, de sa manufacture de Ferney.

JE la reçois cette machine,
où dans trois orbes différents,
une triple aiguille chemine,
&, dans sa course, détermine
les jours, les heures, les instans
qui s'échappent à la sourdine.

Jadis, chez nos premiers parens,
cette œuvre eût passé pour divine.
Le luxe a créé les talens,
& le plus beau des instruments
qui soit de Paris à la Chine,
me coûte moins de six cents francs.

Mais, hélas! lorsque j'examine
le numéro de ces cadrans,
j'en reçois la leçon chagrine
de la perte de mon printems;
& je prévois les soins cuisans
que la vieillesse nous destine.

Vains jouets des amusements,
quand le néant nous avoisine,
les jeux, les plaisirs séduisans,
d'une main légère & badine,
viennent nous bercer en tout sens,
& nous tiennent sous leur courtine
endormis sur l'aîle du Tems,
tandis que la faulx assassine
cueille la fleur de nos beaux ans,
& ne nous laisse que l'épine.

Mais dans l'ovale du revers,
qu'avec plaisir je vois un Sage,
après trois fois vingt-sept hivers,
reprenant son premier courage,
cueillir des lauriers toujours verds;
& dont on verra d'âge en âge,
le nom, la prose & les beaux vers,
par une gloire sans nuage,
durer autant que l'univers!

Ah! que l'aspect de cette image,
à qui tous les cœurs sont ouverts,
m'apprend, en sublime langage,
le prix du tems & son usage,
notre folie & nos travers!

Tandis que ce rayon agile,
autour de son axe emporté,
présente une image mobile

de l'immobile éternité :
loin du tourbillon enchanté
que nous offre un monde frivole,
le grand homme vit écarté ;
par ses écrits, il nous console
des malheurs de l'humanité.

Jadis, quittant le Capitole,
Marc-Aurèle l'eût visité :
apôtre de la vérité,
chaque minute qui s'envole,
l'élève à l'immortalité.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.

RÉPONSE.

MON dieu ! que vos rimes en ine
m'ont fait passer de doux momens !
je reconnois les agrémens
& la légéreté badine
de tous ces contes amusans,
qui faisoient les doux passe-tems
de ma niéce & de ma voisine.

Je suis sorcier, car je devine
ce que feront les jeunes gens.
Je m'apperçus bien dès ce tems,
que votre muse libertine

seroit philosophe à trente ans :
Alcibiade, en son printems,
étoit Socrate à la sourdine.

Plus je relis & j'examine
vos vers sensés & très plaisans,
plus j'y vois un fonds de doctrine
tout propre à messieurs les savans,
non pas à messieurs les pédans,
de qui la science chagrine
est l'éteignoir des sentimens.

Adieu : réunissez long-tems
la gaîté, la grâce si fine
de vos folâtres enjoûmens,
avec ces grands traits de bon sens
dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
vous fasse oublier les absens :
c'est pourquoi je me détermine
à vous ennuyer de mes *ens*,
entrelacés avec des *ine*.

Par M. DE VOLTAIRE.

LES VOYAGES DE JUPITER;

ALLÉGORIE

A L'EMPEREUR.

AUTREFOIS le Maître des dieux,
quittant ſon aigle & ſon tonnerre,
& l'appareil brillant des cieux,
ſous de ſimples dehors, deſcendit ſur la terre.
Il étoit las des ſuprêmes honneurs,
des rayons importuns dont ſon olympe éclate,
&, dépouillant les titres que l'on flatte,
il vouloit reſpirer le pur encens des cœurs.
Projet digne d'un dieu! Celui-ci, pour exemple,
ſe propoſoit aux autres immortels;
il vient, par des bienfaits, conquérir des autels:
le ciel fut ſa priſon, & la terre eſt ſon temple.
Sous de ruſtiques toits entrant avec bonté,
s'il y ſurprend la timide indigence,
il appelle l'Humanité,
pour que ſa main prodigue y verſe l'abondance;
& chaque fois que le pauvre enchanté
pleure de joie en ſa préſence,
c'eſt alors, qu'en ſecret, il bénit ſa puiſſance,
c'eſt alors qu'il jouit de ſa divinité.
Dans ſes courſes trop paſſagères,

il s'aggrandit encor par l'oubli de ses droits,
aimant, faisant le bien, l'inspirant à la fois,
protégeant les pasteurs, & dotant les bergères.

J'entends quelque censeur & des rois & des dieux,
se récrier : « ce n'est que dans les fables
» que les tristes mortels sont fortunés par eux ;
» plus les rèves sont beaux, & moins ils sont croyables. »
Le cœur me dit pourtant, que cet emblême heureux
doit nous charmer un jour sous des traits véritables ;
& je compte (en dépit de ces censeurs fâcheux),
sur des dieux très-humains & des rois très-aimables.

Par M. DORAT.

A UNE DAME,

Qui tenoit un chien sur ses genoux.

GRACE à toi, volage beauté !
malgré leur peu de ressemblance,
nous voyons la fidélité
sur les genoux de l'inconstance.

Par M. VIGÉE.

EPITRE
A MADAME DE PONS,
Intendante de Moulins.

JE vous écris de la Falaiſe,
ſéjour que bien vous connoiſſez,
que par fois vous embelliſſez,
où l'on penſe & parle à ſon aiſe.
Loin d'un tourbillon peu ſenſé,
j'aime ce paiſible rivage,
où par l'art rien n'eſt compaſſé,
où, comme il veut, croît le feuillage.
Je vous y vis au tems paſſé;
au tems paſſé! Dieux! quel dommage,
que ce tems-là ſoit effacé,
& qu'en tout le tems ſoit volage!
Dès-lors, ſoit dit ſans complimens,
vous aviez bien près de ſeize ans.
Vous voyez que je ſais mon compte,
& depuis ces heureux momens,
ſe ſont enfuis quatre printems:
chez les roſes cela ſe compte.
Voulez-vous, charmante Fani,
ſavoir comment on vit ici?
On chaſſe, on chante, on rit, on cauſe...

quand le ciel eſt pur & ſerein,
à courir chacun ſe diſpoſe;
l'on va, l'on vient, c'eſt une clauſe
preſcrite par le Médecin.
Quiconque veut, fait du chemin,
& quiconque eſt las ſe repoſe.
A ſouper, l'on boit de bon vin;
après, ſelon qu'il eſt en train,
chacun à ſon choix dort ou veille,
& l'on ſe trouve au lendemain,
ſans s'être apperçu de la veille.

A l'ombre des berceaux rians
qui décorent cette prairie,
vous verriez votre aimable amie,
comme vous, prouver qu'à vingt ans
on peut être encor très-jolie.
Elle a pris du goût pour les champs;
la campagne la rend plus belle:
mais, de bonne foi je convien
qu'à la campagne elle rend bien
ce qu'en attraits elle tient d'elle.
Vous vous plaignez un peu, dit-on,
de nos Gazetiers infidèles:
voilà cependant la ſaiſon
d'aimer à dire des nouvelles.
Tout eſt réformé dans Paris,
les mœurs, les ames, les eſprits.
Auſſi de plus en plus ſurpris,
j'ai tout noté ſur mes regiſtres.
D'honneur! on n'y connoît plus rien.

Imaginez que les Miniſtres
s'aviſent de vouloir le bien!
Chez nous, comme aiſément tout change!
Le goût des innovations
eſt une choſe bien étrange!
On ſe défait des eſpions,
on va payer les penſions,
& l'on veut que le pauvre mange.
Les droits & du tien & du mien,
ſont enfin remis en balance.
On parle vertu, tolérance,
& nous comptons un Roi de France,
qui veut bien être citoyen.

VERS

A MADEMOISELLE DOLIGNY;

Jouant dans le Tuteur dupé.

QUAND je vois un tuteur, amant ſexagénaire,
pour obtenir ta main, contraindre tes deſirs,
je ne ſuis pas ſurpris que, ſourde à ſes ſoupirs,
tu veuilles le tromper pour épouſer Valère.
Dans ce vieillard pourtant, on ne ſauroit blâmer
les tranſports d'un amour, ſans doute involontaire;
on ne peut à tout âge eſpérer de te plaire:
mais à tout âge on doit t'aimer.

Par M. IMBERT DE CHAMP-RÉAL.

ROMANCE.

Musique de M. J. J. Rousseau, notée n°. 1.

JE l'ai planté, je l'ai vu naître,
ce beau rosier où les oiseaux,
tous les matins sous ma fenêtre,
viennent chanter sur ces rameaux.

Petits oiseaux, troupe amoureuse,
ah! par pitié, ne chantez pas:
l'amant qui me rendoit heureuse
est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde,
il fuit l'Amour, brave la mort;
hélas! pourquoi chercher sur l'onde,
le bonheur qu'il trouvoit au port?

Vous, passagères hirondelles,
qui revenez chaque printems,
oiseaux voyageurs, mais fidelles,
ramenez-le-moi tous les ans.

Par M. DE LEYRE.

LES FLEURS,

IDYLLE.

Enfin, je vous retrouve, aimable ſolitude,
boſquets myſtérieux, grottes, réduits charmans!
je fuis, j'échappe au monde, à ſon inquiétude;
je viens vous conſacrer de rapides momens.
Soyez mes ſeuls abris & mes ſeuls confidens;
embelliſſez pour moi les heures de l'étude.
A qui voudrois-je offrir mes vœux & mon encens?
Seroit-ce à l'amitié? mais hélas! on publie
que l'amitié n'eſt qu'un vain nom.
Seroit-ce à cet enfant, qui, d'une main hardie,
menace la ſageſſe & bannit la raiſon?
Non, dût-il ſe venger, dût-il troubler ma vie,
l'amour n'aura de moi, ni ſoupir, ni chanſon.
Hâtons-nous, il eſt temps de gagner la prairie.

La diligente aurore, au teint frais & vermeil,
a verſé dans nos champs ſes larmes amoureuſes,
& ſur un char de feu, j'apperçois le ſoleil
qui dore des rochers les cîmes orgueilleuſes.
La nature s'éveille & reprend ſes couleurs.
Sur ſon ſein rafraîchi, vous naiſſez, tendres fleurs;
dans les plis d'un bouton, vos graces reſſerrées,

croissent avec le jour .... quels parfums ! quel éclat !
D'un verd, ami des yeux, vos tiges sont parées ;
de l'écharpe d'Iris, vos feuilles diaprées
ont le fragile émail, le tissu délicat ;
comme elle, au dieu du jour, vous devez la naissance ;
comme elle, vous brillez d'un rayon emprunté ;
comme elle, vous n'avez qu'un moment d'existence....
& tel est, parmi nous, le sort de la beauté.

Jaloux de se montrer à mon œil enchanté,
le muguet, le pavot, la superbe amaranthe,
la renoncule éblouissante,
me charment tour-à-tour par leur variété.
Cessez de vous cacher, timides violettes,
sous cet humble gazon, qui vous dérobe aux yeux !
ah ! malgré vous, un parfum précieux,
à l'odorat charmé, décèle vos retraites.
Pourquoi, modestes fleurs, voiler vos agrémens ?
Avez-vous craint pour vos charmes naissans,
& le souffle impur de l'envie,
& le venin de ses serpens ?
L'homme seul ressent leur furie.
Violette, sortez de votre obscurité ;
ah ! venez effacer la tulipe brillante ;
qu'importe son éclat ? vous êtes plus touchante ;
elle peint la richesse, & vous la volupté.
Que j'aime de ces lieux le calme, le silence !
Que mon cœur a besoin d'un asyle écarté !
Des humains, je fuis la présence.....
Ils n'ont pas, belles fleurs, votre simplicité,

N'ayant point leurs défauts, vous ignorez leur
peine :
le crime & la douleur n'approchent point de vous ;
vous ne ressentez point les douleurs de la haine....
ah ! combien votre sort est doux !
A vivre deux matins, par le sort condamnées,
n'accusez point le ciel, roses trop fortunées ;
n'enviez rien aux mortels insensés ;
las ! bien souvent de nos longues années,
nous calculons les jours, & vous en jouissez.
Vous, myrtes dangereux, l'honneur de ce parterre,
qu'ombragent à l'envi vos festons immortels,
vous, qu'amour de sa main cultive dans Cythère,
vous, dont la tige meurtrière,
a fourni son carquois des traits les plus cruels ;
vous enfin, de tous temps consacrés à sa mère,
qui décorez son dais, parfumez ses autels,
& couronnez, dans les bras du mystère,
le front efféminé des aveugles mortels ;
coupables arbrisseaux, craignez seuls ma colère....
disparoissez !... mille autres, en ce jour,
partageront mes soins & mon amour.
Leur innocence doit me plaire ;
le frais jasmin, dont la blancheur
par le lys, à peine effacée,
est l'image de la candeur,
reviendra peindre à ma pensée
une vertu chere à mon cœur.
Mais quoi ! je le sens qui soupire ;
vœu téméraire ! vains sermens !...

Non, non, beaux myrtes que j'admire,
vous êtes l'arbre des amans :
ma main ne sauroit vous détruire.
Pourquoi, de votre aspect craindrois-je les douceurs?
dans ces solitaires asyles,
j'ai le cœur & l'esprit également tranquilles ;
je dors paisiblement, à l'ombre de vos fleurs.
Demeurez, & croissez à l'abri des orages,
toujours fleuris & toujours verds ;
unis à ces jasmins, soutenez leurs feuillages ;
& moi, fuyant l'amour, craignant ses faux hommages,
je viendrai, sous vos doux ombrages,
cacher ma rêverie, & soupirer mes vers.

Par Mademoiselle M***.

ÉPITAPHE.

CI gît le poëte Grégoire,
en prose ainsi qu'en vers insupportable auteur.
Le pauvre homme ! en deux mots, apprenez son histoire :
toute sa vie, il pourchassa la gloire,
& ne connut pas le bonheur.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

LA CRUCHE CASSÉE (*).

ALIX disoit à son mari Lucas :
la complaisance a perdu ma Colette,
elle étoit libre, elle a fait un faux pas;
dieu soit béni ! mais pour notre cadette,
c'est mon affaire, & je ne prétends pas
que, sans sa mère, on la trouve seulette;
qu'aucun garçon lui parle jamais bas,
& que jamais elle passe le pas
de la maison. En effet, Colinette
avoit quinze ans, & pourtant la pauvrette,
quenouille en main, seule dans sa chambrette,
ne connoissoit encor d'autre plaisir
que de chanter l'antique chansonnette.
Bien est-il vrai que sous sa colerette,
on voit déjà la Nature indiscrette
légérement faire aller & venir
deux jolis monts qu'ignore la jeunette :
mais ce n'est pas encore du desir.
Advint pourtant qu'à la fontaine
prochaine,
madame Alix l'envoye un beau matin
remplir sa cruche; elle y court : mais advint

(*) Ce Conte a été fait à l'occasion d'un tableau charmant de M. Greuze, connu sous le nom de la *Cruche cassée*. On l'a vu cette année chez lui avec l'admirable tableau de la *Malédiction paternelle*.

que par hasard se trouva là Colin ;
il a seize ans, il est beau, mais malin ;
il prend, avec douceur, la cruche à Colinette ;
puise de l'eau, la rend à la fillette ;
pour son salaire, il a pris un baiser ;
le premier pris défend de refuser
celui qui fait que bientôt on trébuche ;
de baisers en baisers, Colin cassa la cruche.

Madame Alix, écoutez mes leçons :
il faut fuir, mais il faut connoître les garçons ;
si trop de liberté perdit sa sœur Colette,
trop d'ignorance a perdu Colinette.

A MONSIEUR D. T.

Auteur d'une petite pièce intitulée: la Milice d'Amour, *dont il faisoit Madame la Comtesse A***, Capitaine.*

SI je levois un régiment,
où tout soldat dût être amant,
je voudrois faire, Eglé la colonelle ;
pour porter l'étendard, je choisirois l'Amour ;
le Mystère pour sentinelle,
& toi, Damis, pour le tambour.

Par M. D. S. C.

VERS POUR UNE FÊTE,

A MADAME ***.

L'AMOUR m'ayant conduit dans les bosquets de Flore,
ma main se préparoit à vous faire un bouquet;
& les fleurs à l'envi, secondant mon projet,
m'étaloient leurs appas, rafraîchis par l'Aurore.
La rose ouvroit son sein, m'exposoit sa fraîcheur,
& me disoit, avec coquetterie :
voilà le sein de ton amie !
& son haleine encor, ressemble à mon odeur.
Narcisse, au tems jadis, de lui-même idolâtre,
de votre peau me retraçoit l'albâtre,
& m'ajoûtoit en soupirant:
tu sais ma disgrace éternelle,
les dieux sont appaisés, & je deviens amant,
si tu me cueilles pour Lucelle.
J'allois... quand, tout à coup, un vent impétueux
s'élève, les renverse, & détruit le parterre;
tout y ressent l'effet de sa colère,
& le jardin de Flore est un désert affreux.
Voilà le destin de nos Belles,
dont les attraits sont l'unique ornement;
c'est un champ parsemé de mille fleurs nouvelles,
& que détruit un coup de vent.

Mais vous ne craignez pas ce funeſte ravage,
vous que la raiſon guide au printems de votre âge.
Par vos ſoins vigilans, à l'abri des dangers,
votre richeſſe eſt celle des vergers;
leur parure eſt modeſte, & n'eſt point paſſagère:
l'arbre y montre ſes fruits, quand la fleur tombe à terre.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

GASCONADE.

Un Gaſcon, chez un Cardinal,
exaltoit ſa Garonne avec perſévérance;
c'étoit non-ſeulement un fleuve d'importance;
c'étoit un fleuve ſans égal.
A ce compte, monſieur, lui dit ſon Eminence,
le Tibre près de lui, ne ſeroit qu'un ruiſſeau?
Le Tibre, monſeigneur! ſandis, belle merveille!
s'il oſoit ſe montrer au pied de mon château,
je le ferois mettre en bouteille.

Par M. GUILLEMARD.

LE CIRQUE.

JADIS on ouvrit à Cythère,
un cirque, en l'honneur de Vénus;
& dans ces combats ingénus,
l'amant & sa jeune bergère
briguoient, athlètes demi-nus,
le prix charmant de l'art de plaire.
A ces tournois voluptueux,
l'Amour & l'Hymen présidèrent;
freres, rivaux, & demi-dieux,
vous jugez bien qu'ils les troublèrent.
L'Hymen s'arrogea, sans façon,
le droit d'initier les Belles :
l'Amour, avec plus de raison,
voulut, paré de fleurs nouvelles,
donner la première leçon
d'un jeu qu'il inventa pour elles.
Le différend fut terminé
dans un parlement d'Idalie;
par Vénus, il fut ordonné
à fille nubile & jolie,
qu'au dieu d'Hymen, comme à l'aîné,
le premier jour seroit donné :
car telle étoit sa fantaisie;
mais que, pour prix de sa beauté,

l'Amour, comme l'enfant gâté,
eût tout le reste de sa vie.

Les Grâces, d'un malin souris,
applaudirent à la déesse ;
& cet édit, plein de sagesse,
qu'adopta l'univers surpris,
bientôt, des murs de Sybaris,
passa dans Rome, & dans la Grèce,
& gouverne aujourd'hui Paris.

Mais lorsqu'une vierge nouvelle,
ô Vénus, doit grossir ta cour,
suit-on bien une loi si belle ?
n'est-il point de secret détour ?
L'Hymen, comme on sait, n'a point d'aile ;
on en connoît deux à l'Amour.

Le fripon gagne de vitesse,
arrive avant l'aube du jour,
souffle à l'Hymen son droit d'ainesse,
s'envole, & revient à son tour,
lorsqu'à peine le soleil baisse.

L'Hymen paroît : ô douce erreur !
aimable & fortuné prestige !
L'Hymen, de force & de valeur,
se croit fermement un prodige,
& pense avoir cueilli la fleur,
qui ne tenoit plus sur sa tige.

Par M. BERTIN.

*

LA NOUVELLE ANNÉE.

ENCOR un nouvel an ! fier d'annoncer sa loi,
le temps marche à grands pas ; il me poursuit, me
presse,
& ma fugitive jeunesse,
s'envolant avec lui, n'est bientôt plus à moi.
Comme l'horison de la vie,
quand on n'a plus vingt ans & ces rêves si doux,
dont l'ame encor jeune est nourrie,
se rétrécit autour de nous !
Alors une triste lumière,
enveloppant tout l'avenir,
nous fait avec effroi, mesurer la carrière
qu'en un instant si court l'homme doit parcourir.
Lorsqu'autrefois, des tyrans mercénaires,
sous leur sceptre, courboient ma naissante raison ;
lorsque de mes larmes amères
jour & nuit j'arrosois les murs de ma prison,
je maudissois mon existence ;
à l'aspect de ces fers pesans,
dont on enchaînoit mon enfance,
j'accusois la lenteur du tems ;
j'appellois ces beaux jours, où retrouvant mon être,
retrouvant tous les droits de l'esprit & du cœur,
je pourrois & penser & sentir sans un maître,
& chercher, à mon gré, le sentier du bonheur.

Il eſt paſſé le tems où le jeune-homme eſpère,
où ſans ſoins, ſans retour fâcheux,
il croit que, pour le rendre heureux,
le ciel l'a placé ſur la terre !
O moment où j'aimai pour la première fois !
à quel enchantement elle me vit livrée,
celle ſur qui tomba mon choix !
que de mon cœur brûlant elle fut enivrée !
Au ſein de ſi chères erreurs,
chaque inſtant m'apportoit des voluptés nouvelles,
& le tems déſarmé, dormant parmi des fleurs,
ſembloit alors, pour moi, dépouillé de ſes aîles.
Que ſon vol, à mes yeux, parut précipité,
quand la main de l'expérience
eut détruit le monde enchanté
qu'avoit créé mon ignorance !
L'Amour qui me laiſſa le poiſon des regrets
s'enfuit ſur les pas du parjure.
Infortuné ! j'aimois encor ſes traits,
quand j'eſſayois envain de guérir leur bleſſure.
Que dis-je ? ce ſecours par la raiſon offert,
la ſenſible amitié, le ſeul bien que le Sage
veuille, dans le malheur, ſauver de ſon naufrage,
m'abandonne, & me laiſſe au milieu d'un déſert...
Pourquoi le retour de l'année
n'eſt-il plus, pour mon cœur, le retour des plaiſirs ?
Pourquoi ce beau printems, ce père des deſirs,
n'eſt-il plus de mes jours l'image fortunée ?
Le bonheur n'eſt plus attendu ;
il n'eſt pour moi qu'une impoſture ;

& le printems de la nature,
ne peut me rendre, hélas ! celui que j'ai perdu.
Puifqu'un foible rayon qui refte à ma paupière,
m'éclaire encore & me conduit.
Faifant un digne emploi du moment qui s'enfuit,
fans redouter le but, marchons dans la carrière.
Lorfque tant de mortels, vils efclaves du temps,
frivoles ou pervers, oppreffeurs ou victimes,
n'ont que le choix des erreurs ou des crimes,
pour fe débarraffer du fardeau de leurs ans,
à l'attrait des beaux arts, je veux livrer mon ame;
je veux nourrir ma fenfibilité
de cette douce volupté
dont la vertu même s'enflamme.
Ah ! fi l'humanité, déeffe de mon cœur,
par un luxe infolent, fi fouvent outragée,
dans les foibles écrits de fon adorateur,
peut dignement être vengée;
fi ces triftes humains, aux befoins condamnés,
font confolés par ma préfence;
fi fous un toit de chaume, appellant l'efpérance,
j'entends bénir mon nom par des infortunés :
alors j'aurai le droit de chérir mon ouvrage;
cédant aux coups du fort, fans en être vaincu,
à mes derniers momens, content de mon voyage,
je pourrai dire, j'ai vécu.

Par M. DOIGNI.

LE FINANCIER ET LE PEINTRE, *CONTE.*

UN Financier, qui penſoit que l'argent
au-delà payoit le talent,
demande à certain Peintre, un tableau de bataille.
Somme de cent louis eſt le prix convenu.
Tableau fini, livré, revu:
« Je n'en ai pas un qui le vaille,
» dit le fils de Plutus; toutefois cent louis,
» c'eſt beaucoup! quatre-vingt eſt un honnête prix. »
Le Peintre, à ce propos, ſans le moindre reproche,
tire tranquillement un couteau de ſa poche:
« Que chacun ait le ſien, c'eſt juſtice, je croi;
» or pour les vingt louis, monſieur, qui me font faute,
» décidez-vous, & montrez-moi,
» où vous ſouhaitez que j'en ôte. »

Par M. GUICHARD.

BOUQUET

Jetté par la fenêtre.

LE muguet, l'humble violette,
forment ce bouquet mal tiſſu;
l'Amour l'a fait, l'Amour le jette:
eſt-ce l'Amour qui l'a reçu?

Par M. ROMAN.

A MADAME S***,

Pour l'engager à venir à la Campagne.

Venez, Eglé, dans ce champêtre asyle,
du règne pastoral contempler le tableau;
il va, je crois, vous paroître moins beau,
moins riant que dans une Idylle.
On voit bien des Bergers dont la houlette encor
garde de leurs moutons la cohorte rangée
mais, hélas! depuis l'âge d'or
la bergerie est bien changée!
Votre œil ici peut-être ne verra
aucune Pastourelle errer sur la fougère :
moi, je n'en vois pas une à qui je ne préfère
une Bergère d'Opéra;
& si, sans convoiter, j'apperçois ces Bergères
parcourir nos rians vergers,
vous verrez aussi des Bergers
qui, sur ma foi! ne vous tenteront guères.
Ils ont perdu leurs flûtes, leurs hautbois,
dont ils charmoient jadis la Muse Bucolique;
un rhûme universel leur a gâté la voix,
& le Dieu Pan ne vient plus dans nos bois
pour leur apprendre la musique.
J'ai vû souvent, je m'en souvien,
Chien, Berger & Moutons regagner leur étable;
de ces trois animaux, un seul est raisonnable,

& je croirois que c'eſt le chien.
Bref! le goût paſtoral ſans doute eut de quoi plaire:
mais il me plaît moins aujourd'hui;
pour faire ma paix avec lui,
il faudroit que demain Eglé ſe fît Bergère.

Par M. IMBERT.

SUR L'AMITIÉ.

SANS l'amitié, ſans ſa douceur,
la vie, hélas! eſt importune:
que fait le rang & la fortune?
ah! l'on n'eſt rien que par le cœur.

Que je plains l'être qui s'iſole!
Il perd le fruit de ſes malheurs:
lorſque l'amitié me conſole,
je jouis même de mes pleurs.

Par Madame la Comteſſe DE B***.

ÉPIGRAMME.

DAMIS eſt mort, nous dit l'Abbé Leroi,
&, ce diſant, ſa douleur eſt extrême.
— Il eſt vivant, l'Abbé, conſole-toi.
— Non, il eſt mort, je le tiens de lui-même.

AUX INFIDELLES.

A VOUS qui ſavez être belles,
favorites du Dieu d'amour,
à vous, Maitreſſes infidelles,
qu'on cherche & qu'on fuit tour-à-tour,
ſalut, tendre hommage, heureux jour,
& ſur-tout voluptés nouvelles !
Ecoutez : chacun à l'envi
vous craint, vous adore & vous gronde;
pour moi, je vous dis grand-merci.
Vous ſeules de ce triſte monde
avez l'art d'égayer l'ennui;
vous ſeules variez la ſcène
de nos goûts & de nos erreurs;
vous piquez au jeu les Acteurs;
vous agacez les Spectateurs
que la nouveauté vous amène;
le tourbillon qui vous entraîne
vous prête des appas plus doux;
le lendemain d'un rendez-vous,
l'Amant vous reconnoît à peine;
tous les yeux ſont fixés ſur vous,
& n'apperçoivent que vos graces;
vous ne donnez pas aux dégoûts
le tems de naître ſur vos traces;

on eſt heureux par vos rigueurs,
plus heureux par la jouiſſance ;
chacun pourſuit votre inconſtance,
& s'il n'obtient pas vos faveurs,
il en a du moins l'eſpérance.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

LEÇON DE POLITESSE,

CONTE.

UN Juif juroit étendu ſur la roue :
paſſe un ivrogne ; il monte à l'échaffaut.
Oh ! oh ! dit-il, ce pauvre Hébreux-là joue
à ſe damner, ce n'eſt ce qu'il lui faut.
Fils de David, c'eſt un fort grand défaut
qu'ainſi jurer ; mets un frein à ta langue :
ne peux-tu pas mieux choiſir ta harangue ?
— Par Abraham ! ſi je n'étois cloué,
je t'apprendrois... — Tout doux, répond l'homme ivre !
ſoyons polis ; c'eſt peu d'être roué :
il faut encor, mon frere, apprendre à vivre !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LES PLAISIRS
DU RIVAGE,
IDYLLE IMITÉE DE MOSCHUS.

ASSIS au rivage des mers,
quand je ſens l'amoureux zéphire
agiter doucement les airs
& ſouffler ſur l'humide empire ;

Je ſuis des yeux les voyageurs ;
à leur deſtin, je porte envie :
le ſouvenir de ma Patrie
s'éveille, & fait couler mes pleurs.

Je treſſaille au bruit de la rame
qui frappe l'écume des flots ;
j'entens retentir dans mon ame
le chant joyeux des matelots.

Un ſecret deſir me tourmente
de m'arracher à ces beaux lieux,
& d'aller ſous de nouveaux cieux
porter ma fortune inconſtante.

Mais quand le terrible Aquilon
gronde ſur l'onde bondiſſante,
que dans le liquide ſillon,
roule la foudre étincelante,

Alors je reporte mes yeux
ſur les forêts, ſur le rivage,
ſur les vallons délicieux
qui ſont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : heureux le ſage
qui rève au fond de ces berceaux,
& qui n'entend ſous leur feuillage
que le murmure des ruiſſeaux !

Par M. LÉONARD.

ÉPIGRAMME.

N'AGUÈRE un grand parleur tant jaſoit, tant jaſoit,
qu'enfin las de l'entendre, & ne pouvant le ſuivre,
un aveugle attentif eſtimant qu'il liſoit,
lui dit : pour Dieu, monſieur ! brûlez ce mauvais livre.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

LA PARURE,

CONTE.

IL eſt trop vrai, ſexe charmant & doux,
plaire à nos yeux eſt un beſoin pour vous:
heureux beſoin, que la coquetterie,
le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
l'art d'embellir vos charmes ſéduiſans,
font éclater, ſans attendre les ans!
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace,
en eſt la preuve. Ecoutez-moi, de grace;
tout ornement de mon conte eſt proſcrit:
ſimplicité vaut mieux que bel eſprit.

A quatorze ans, Eglé vive & gentille,
ſous le regard de ſes pauvres parens,
croiſſoit en âge, ainſi qu'en agrémens:
à quatorze ans, quel bonheur d'être fille,
fille & jolie! Eglé l'étoit, dit-on.
Son grand œil noir, ſa mine appétiſſante,
le tour heureux de ſon petit menton,
les deux tréſors de ſa gorge naiſſante,
charmoient déjà tous les yeux du canton.

Advint qu'un jour ſur ces globes d'albâtre,
point n'étendit cet envieux tiſſu
qui les dérobe au regard idolâtre:
oh! quel bonheur, ſi Colin l'avoit ſu!

Mais cet oubli par la mère apperçu,
fit bien gronder la pauvre Eglé surprise :
« Que vois-je ?... ô Ciel ! ô fille mal apprise !
» quoi ! sans fichu ! quel coupable dessein
» aux yeux lascifs découvre votre sein ?
» Ah ! gardez-vous de paroître ainsi nue ;
» sous un mouchoir, il faut vous enterrer ».
Las ! j'y consens, dit la fille ingénue :
mais avec quoi pourrai-je me parer ?

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

A MADEMOISELLE ***.

LA Vénus qu'adoroit Cythère
est morte hélas ! de vétusté :
mais en mourant, elle a testé ;
Amélie est son héritière.

Par M. DE SAINT-PÉRAVY.

ÉPITRE

SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

QUAND je compare à ces globes ſans nombre,
à ces ſoleils dans le ciel ſuſpendus,
ce grain de ſable informe, aride & ſombre,
où l'homme & l'ours habitent confondus;
humilié de la foibleſſe humaine,
laiſſant errer mes yeux autour de moi,
je me demande : eſt-ce là le domaine
où la nature a confiné ſon roi?
Et, ſi l'enceinte où ſe borne ma vue,
le cercle étroit que décrivent mes yeux,
& dont j'ai fait la limite des cieux
n'étoit encor qu'un point dans l'étendue;
loin des ſoleils qu'obſerve Caſſini,
ſi l'Eternel a, de ſes mains fécondes,
laiſſé tomber des millions de mondes,
les a ſemés dans l'eſpace infini;
dans cet abîme immenſe, inacceſſible,
où te chercher, atôme imperceptible,
monde terreſtre? Et nous, tes habitans,
que ſommes-nous dans l'eſpace & le tems?
Et cependant voyez l'homme en ſa ſphère;
voyez, ami, cet être ingénieux,

de la nature, émule induſtrieux,
l'étudier au moment qu'elle opère,
ſuivre ſon cours, épier ſon deſſein,
&, de ſes loix dévoilant le myſtère,
chercher les arts renfermés dans ſon ſein.

Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
de ſuppléer à la nature avare;
c'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
ſous ſon empire, eſclave obéiſſant,
vient, dans ſes mains, amollir & diſſoudre
ce fer, bientôt le rival de la foudre,
ce fer terrible, & des préſens des cieux,
le plus funeſte ou le plus précieux.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en butte
aux élémens contre lui déchaînés,
par ſon adreſſe, il évite ſa chûte;
qu'en un palais il transforme ſa hutte,
& qu'il apprend aux marbres étonnés
à ſe ſuſpendre en voûte façonnés.

C'eſt quand il ôſe élever ſur les ondes
un pont flottant qui joindra les deux mondes;
lorſqu'il commande à l'humide élément
ſous ſes vaiſſeaux de fléchir mollement;
qu'il tient les vents enchaînés dans la toile;
franchit les mers ſur la foi d'une étoile;
&, ſi le ciel s'obſcurcit un moment,
au fer mobile, animé par l'aimant,
laiſſe le ſoin de diriger la voile.

Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du haſard,
que l'homme a dû ces prodiges de l'art?

Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
porte avec lui ta ſecrette ennemie;
&, dans tes droits ſouvent mal affermie,
à ta rivale on te voit obéir.

Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
vive & féconde Imagination,
quels ſont tes-jeux & ta ſéduction?
tu captivois les Sages de la Grèce;
tu les trompois ces crédules Amans;
pour la Nature, ils prenoient tes fantômes:
pour ſon hiſtoire, ils donnoient tes romans.
L'un, dans ton ſein puiſoit ſes élémens:
l'autre, à ton gré, combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers;
par une ſecte, une ſecte eſt chaſſée,
par une erreur, une erreur effacée;
chaque ſyſtème eſt un nouveau travers,
& du Portique, en paſſant au Licée,
c'eſt un autre ordre, un nouvel univers.

Eh! toutefois quel reſpect fanatique
pour ces erreurs n'ont pas eu nos ayeux?
Malheur à qui leur déſilloit les yeux!
malheur à qui touchoit l'idole antique!
Si Copernic oſe briſer les cieux,
de Ptolomée, il brave le tonnerre;
ſi Galilée oſe apprendre à la terre
qu'elle ſe meut, c'eſt un ſéditieux,
à qui par-tout on doit livrer la guerre.

C'eſt-là qu'on voit ce qu'il en a coûté,
pour nous tirer de cette longue enfance;
comme un fléau, le vrai fut redouté,
& contre lui, l'homme étoit en défenſe.
Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
ſur la Phyſique il jette un œil ſévère.
C'eſt un abyme où, d'écueil en écueil,
il voit flotter l'ignorance & l'orgueil.
A la lueur trompeuſe & paſſagère
des feux volans répandus dans la nuit,
il voit errer l'opinion légère,
qu'un ſouffle élève & qu'un ſouffle détruit.
« Où ſommes-nous, dit-il ? quelle démence
» nous fait voguer ſur cette mer immenſe
» ſans gouvernail & dans l'obſcurité ?
» Ployons la voile, où finit la clarté.
» C'eſt bien aſſez qu'une vaine imprudence
» ait égaré l'univers deux mille ans;
» ſachons douter. La tardive évidence
» veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance,
» & la raiſon doit marcher à pas lents ».
Mais des mortels peut-être le plus digne
de l'éclairer, l'égara de nouveau :
lui qui, joignant le compas au niveau,
de l'évidence avoit tracé la ligne.
Deſcarte enfin, infracteur de ſes loix,
livré lui-même à l'attrait du génie,
ſe fait un monde & diſpoſe à ſon choix
de la matière à ſon gré définie.

Son plan, ſublime en ſa témérité,
honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes,
de ce grand tout ſaiſir l'extrêmité,
tel eſt ce plan qu'il avoit médité,
digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes.
Newton, plus ſage en ſa timidité,
autour de lui chercha la vérité.
Dans ſa retraite, aſyle du ſilence,
en meſurant les cieux, il les balance.
Tout eſt ſoumis à la commune loi :
tout, dans le monde, attire tout à ſoi.
Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaiſſe,
la même cauſe & l'éleve & l'abbaiſſe.
Qu'une Comète aux cheveux enflammés,
ait fait pâlir nos ayeux allarmés,
tremblans de même, au retour d'une éclipſe :
l'homme aujourd'hui la voit ſans s'effrayer,
hâter ſa courſe, & tracer ſon ellipſe,
dont le ſoleil eſt le brûlant foyer.

Pourſuis, mortel : ſur la nature entiere,
il t'eſt permis d'étendre tes regards;
de calculer ſa marche & ſes écarts;
d'analyſer un rayon de lumiere :
mais garde-toi de ſonder les ſecrets
que Dieu dérobe à tes yeux indiſcrets,
de demander à la cauſe premiere
quel fut ſon plan, ni quels ſont ſes décrets.

Je crains ſur-tout un ſavant dogmatique,
qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,

me fait marcher dans une obſcure nuit,
en m'annonçant la clarté qui me fuit.
Rêveurs fameux, dans l'eſſence des choſes,
avec quel ſens croyez-vous pénétrer?
par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets: mais les cauſes,
qui peut les voir? qui peut les démontrer?
Le mouvement, la durée & l'eſpace
ſont un chaos ténébreux & profond,
où mon eſprit s'abîme & ſe confond.
De la matiere on touche la ſurface:
mais qui jamais en a fondé le fond?
Je vis, je ſens, un Dieu m'a donné l'être;
je ne ſais quoi, que j'appelle des corps,
ébranle en moi je ne ſais quels reſſorts:
voilà, je crois, tout ce qu'on peut connoître
de ſoi, du monde, au-dedans, au-dehors;
des vérités voilà quel eſt le nombre.
Sages altiers, en avez-vous appris
une de plus? vous nous en donnez l'ombre.
L'illuſion règne dans vos écrits:
embelliſſez du moins cette chimere;
ſouvent Platon eſt menteur comme Homere:
mais il en a le vivant coloris.
Sombre Paſcal, tu n'as peint que toi-même,
en nous faiſant la peinture d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, ſans ſyſtême,
nous a peint tous, en nous parlant de lui.

J'aime un cenſeur qui fait un badinage
de ſes leçons: c'eſt l'adreſſe du ſage.

L'homme eſt farouche : il faut l'apprivoiſer;
il eſt enfant : il le faut amuſer.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
qui, ſans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidéle, injurieux critique,
s'il me noircit, je le briſe à l'inſtant.

Cenſeurs amers, votre ſombre ſageſſe
n'eſt point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, ſans doute, avec plus de largeſſe,
m'a pu doter; quelquefois je lui dis:

« Qui t'empêchoit de me donner des aîles,
» comme à l'oiſeau qui plane aux champs de l'air?
» Né pour jouir des clartés immortelles,
» étois-je fait pour ramper comme un ver?
» Mixte biſarre & du ſinge & de l'ange,
» d'un feu divin par ton ſouffle animé,
» les yeux au Ciel & les pieds dans la fange,
» par un corps vil devois-je être opprimé?
» de biens, de maux, à quoi bon ce mêlange?
» ah! plus heureux, t'aurois-je moins aimé?
» Puis tout-à-coup : ſuis-je ſi miſérable,
» dis-je à moi-même, il faut me conſoler?
» un ſort plus doux eût été préférable :
» mais, tel qu'il eſt, me doit-il accabler?
» Ramper, voler, ſont au fond même choſe.
» Qu'importe, hélas! où l'atôme repoſe?
» L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
» ſubtil, épais, clair, obſcur, ſec, humide,
» n'eſt bien ou mal que par le ſentiment
» qu'on en reçoit : où la douleur réſide,

» là, tout est mal : où le plaisir préside,
» là, tout est bien. Le bœuf & la fourmi,
» l'homme & la brute ont le même ennemi :
» c'est la douleur ; elle est un mal sans doute ;
» à la nature, il vient je ne sais d'où :
» mais c'est le seul enfin qu'elle redoute.
» Non, tu n'es point un mal, cruelle goute,
» disoit un sage, & ce sage étoit fou ».

A cela près, tout est bien dans le monde.
Pour nos besoins, la nature est féconde.
Qui n'a qu'un sens ne connoît qu'un plaisir :
mais il suffit à qui n'a qu'un desir.
La taupe, heureuse en fuyant la lumiere,
dans les sentiers qu'a creusé son museau,
se dit tout bas : « que je plains cet oiseau
» dont le soleil éblouit la paupiere !
» il fuit la flèche, il se prend au réseau ».

Je suis, comme elle, aveugle en mon espece,
je le sais bien : mais faut-il pour cela
me désoler, m'injurier sans cesse ?
me suis-je fait ? me suis-je placé-là ?
— L'homme est superbe, il se flatte, il s'oublie!
— Qu'importe encor ?... cette utile folie
l'élève seule au-dessus du néant.
— Il est un nain : il se croit un géant.
— Laissez-le faire : il trouvera bien vîte
de sa grandeur l'affligeante limite ;
c'est un malheur d'être foible & léger :
mais un plus grand, c'est de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de seigle,

étoit entasser Ossa sur Pelion,
pour la punir de la rébellion,
du haut des cieux, verrons-nous fondre l'aigle
de Jupiter ? pour lui, quel ennemi !
il rit de l'homme; il rit de la fourmi.
Non, dans l'excès d'un zèle attrabilaire,
vous avez beau m'annoncer son courroux:
ce grand moteur que vous nommez jaloux,
ainsi que vous, ne sent pas la colere;
& je serai reçu, sans vous déplaire,
entre ses bras, tout aussi-bien que vous.
De mon bonheur, consolez-vous d'avance:
pour son plaisir, un Dieu m'a fait: eh bien!
je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
des foibles jours dont il est le soutien,
ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
que, pour l'honneur de votre prévoyance,
il me damnât : mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
jouir en paix, & cessez d'accuser
les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes?
Contre lui-même, inspirez de l'effroi,
à l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
à ce cœur bas, sans pudeur & sans foi,
à ce brigand qui règne pour détruire,
& dont la force est la suprême loi.

Mais nous, amis de la nature humaine,
nous, dont le cœur n'a que de doux penchans,
contre nous seuls, aurions-nous de la haine ?
ferions-nous pis, si nous étions méchans ?
Pourquoi troubler, par vos plaintes ameres,
de nos plaisirs les lueurs passageres ?
ils sont si courts & si peu dangereux !
On les compare à des ombres légeres :
soit ! mon sommeil est embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos Bergeres,
sont de faux biens : mais ils flattent nos vœux.
Ah ! laissez-nous ces douceurs mensongeres :
avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux ?

IN-PROMPTU

Composé & écrit dans les petits Appartemens du Palais-Bourbon.

AINSI Mars, en sortant du char de la Victoire,
dans le sein de Vénus respiroit à Paphos.
C'est la loi du destin, favorable aux héros,
que pour eux les plaisirs soient le prix de la gloire :
les arts doivent à leur repos
le même soin qu'à leur mémoire.

Par M. MARMONTEL.

COUPLETS

*Pour Madame M***, jeune & jolie femme, âgée de ſeize ans, dont Roſe eſt la patrone.*

Air noté, n°. 2.

Où vont les amours badins?
quel trouble s'en empare?
où vont les amours badins?
quels tours méditent ces libertins!
quel éclat, quelle bagarre!
garre, garre!
Ils vont ſautant,
trottant, courant,
volant, planant,
ſur un jeune roſier s'abattant;
tous ces enfans,
viſs & charmans,
pareils aux zéphirs dans les jours du printems,
ſont amoureux de ces buiſſons,
& font lever leurs boutons.

La Farre eſt ce beau roſier,
qu'ils prennent pour leur gîte.
La Farre eſt ce beau roſier,
que l'eſſain va piller ſans quartier.
Chaque Amour, à l'improviſte,
vîte, vîte,

en étourdi
hardi, saisit,
ravit son nid,
& de son lot, d'abord s'applaudit.
Amours rusés,
bien avisés,
sur ses lèvres sont à demi reposés;
un d'eux, poussé par son voisin,
tombe au milieu de son sein.

J'admire tous ces lutins;
de leur choix je les loue;
j'admire tous ces lutins:
ils me suivent de leurs ris malins.
Lestement un sur ta joue
joue, joue,
& me défend
d'en faire autant;
l'enfant méchant
me nargue encor en t'embellissant.
Je vais plus bas:
même embarras,
les Amours jaloux m'arrêtent pas-à-pas;
& pour redoubler mon courroux,
ils appellent ton époux.

Le vaurien le plus hardi
d'un vol rapide & leste,
le vaurien le plus hardi
s'abbat dans les yeux de ton mari,

Dans les tiens, le plus modeſte
reſte, reſte.
Amours charmans,
doux, careſſans,
tendres, touchans,
à l'époux tendent leurs bras tremblans;
Amours actifs,
laſcifs & vifs
prennent l'épouſe dans leurs bras moins craintifs,
& le myrte, dans ces momens,
couronne les deux amans.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

A MADAME ***,

Qui étudioit les règles de la Poéſie Françoiſe.

ON ſait tout, lorſque l'on ſait plaire :
à l'étude des vers, ceſſez de vous livrer :
contente de les inſpirer,
ne nous enviez pas le talent de les faire.

Par M. IMBERT DE CHAMP-RÉAL.

A UN SOUVERAIN (*).

Je dois vous le redire : oui, Seigneur, la couronne
à votre peuple, au monde, en ſpectacle vous donne ;
un rang plus élevé vous fait voir de plus loin,
& de vos actions l'univers eſt témoin.
Les foibleſſes des Rois ne ſont jamais ſecrettes.
Pour dérober leur honte, ils n'ont point de retraites,
au fond de leurs palais, point d'aſyles obſcurs :
l'œil de la Renommée en pénètre les murs ;
il éclaire leurs jours de ſa vive lumière.
Ah ! du moins ſoyez bon, c'eſt la vertu première.
L'homme que la nature a mis ſi loin des Dieux,
par la clémence encor peut ſe rapprocher d'eux.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

(*) Ces vers ſont une traduction d'un paſſage du Poëme de Claudien à Honorius, ſur ſon quatrième Conſulat.

IN-PROMPTU,

Sur le Portrait d'un grand parleur.

Mons Bavardin & ſon portrait
n'auront jamais de reſſemblance :
à l'un, il faudroit du ſilence,
ou bien à l'autre du caquet.

L'ORAGE,

CONTE.

LUCAS aimoit Lise depuis long-tems.
Lise étoit jeune ; on sait qu'une Bergère
est ravissante à l'âge de quinze ans :
un fin corsage, une taille légère,
gorge naissante & faite pour l'amour,
un pied de Nymphe, une jambe divine,
qu'un court jupon laissoit voir au grand jour
telle étoit Lise .... Aisément on devine
les soins, les vœux du fortuné Lucas :
mais son amour, qu'avec peine il déguise,
ne s'annonçoit que par son embarras.
L'heureux Berger ! Le jeune cœur de Lise
n'avoit encore soupiré que pour lui !
Assis tous deux sous un épais feuillage,
il n'osoit rien ..... bien des gens aujourd'hui,
en aimant moins, oseroient davantage.
Mais tout-à-coup, quel bruit, dans le lointain,
vient alarmer la tranquille nature !
La terre tremble, & la nuée obscure
gronde, mugit, éclate & fuit soudain.
Epouvantés, les troupeaux se rassemblent ;
les chiens ont peur ; les Bergers même tremblent :
Lucas trembloit pour Lise seulement ;
Lise frémit & succombe à la crainte :

elle s'approche, & presse son amant....
Quand de la peur une belle est atteinte,
l'amour actif en triomphe aisément.
Lucas en proie à la plus tendre ivresse,
n'écoutant plus que ses brûlans desirs,
vole, s'élance au sein de sa maitresse,
donne & reçoit mille & mille plaisirs.
Lise éperdue attribue au tonnerre
ces transports vifs, fruit d'une douce ardeur:
« Quel Dieu puissant me rend à la lumière?
» ah! quels soupirs ont suffoqué mon cœur,
s'écrioit-elle! » ah! Lucas!... quel orage!
» de ses effets j'ignorois la douceur;
» trois fois de suite il a fait grand tapage;
» je l'ai senti.... mais je n'en ai plus peur ».

Par M. DU CHASTEAU DE ROCHEBARON.

ÉPIGRAMME.

UN âne que son maître avoit criblé de coups,
créva subitement au milieu d'une rue:
hélas! dit un passant en détournant la vue,
voyez ce que c'est que de nous!

Par M. PONS.

VERS

Présentés à MONSIEUR, *à son passage à Nismes.*

TANDIS que tout vous peint l'image,
que tout vous parle le langage
du respect & du sentiment,
qu'un peuple, dans l'enchantement,
par des cris redoublés, exprime sa tendresse,
le cœur plein de la même yvresse,
j'apporte à vos pieds mon encens.
Peu faite au ton des courtisans,
simple & sans fard, ma Muse ignore
l'art trompeur de flatter les Grands :
c'est la vertu, dans les hauts rangs,
c'est l'homme lui seul que j'honore.
Eh ! qu'importe cette splendeur,
ce vif éclat d'une couronne !
Prince, on n'est roi que par le cœur :
voyez les droits que le vôtre vous donne !
regner par des bienfaits, ah ! voilà la grandeur !
que seriez-vous de plus, en occupant un trône ?
Aux yeux de la postérité,
faut-il un sceptre à Marc-Aurele ?
& ce bon roi, votre modèle,
que Titus même eût imité,

Henri dut-il au diadême
ſon nom & ſa célébrité?
Il fut cher à l'humanité:
dans nos cœurs eſt ſon rang ſuprême;
& tel un jour la vérité
vous offrira dans notre hiſtoire,
gravé par l'Immortalité
dans les annales de la Gloire.

Par Madame DE BOURDIC,
ci-devant Madame la Marquiſe D'ANTREMONT.

A UNE DAME,

Qui ſe plaignoit de ſon âge.

EH quoi! vous avez le courage
de me parler de vos trente-ſix ans!
Ah! vous avez beau dire: une foule d'amans
ſaura prouver contre cet âge.
Pour moi, je n'y crois pas, ou ſoit dit entre nous,
il faut donc que votre viſage
ait dix-huit ans de moins que vous.

Par M. MAYET.

ROMANCE.

Air noté, n°. 3.

LISON guettoit une fauvette
dans un buiſſon ;
tout auprès, l'Amour en cachette
guettoit Liſon.
L'oiſeau s'enfuit ; l'autre ſurpriſe
par un amant,
au trébuchet ſe trouva priſe,
ne ſais comment.

« Laiſſez-moi rejoindre ma mère
» à la moiſſon. »
« — Il me faut deux baiſers, ma chère,
» pour ta rançon. »
La Belle fit, pour ſe défendre,
un mouvement :
mais Lucas eut l'art de les prendre,
ne ſais comment.

« Je ſens la volupté ſecrette
» d'un baiſer pris :
» mais ceux que donne une fillette
» ont plus de prix. »

Lison soupire & s'abandonne
au sentiment,
reprend les baisers, les lui donne;
ne sais comment.

« Que je prenne encor cette rose
» sur ton beau sein! »
« — Non, finissez, non, je m'oppose
» à ce larcin. »
Elle s'opposa la pauvrette,
si tendrement,
qu'on lui prit sa fleur sur l'herbette,
ne sais comment.

Par M. BERTIN.

A FEU M. NATTIER,

Peintre du Roi.

Tous les dieux de Paphos conduisent ton pinceau;
mais ta fille, ô Nattier, les fixant sur ses traces,
est ton chef-d'œuvre le plus beau :
le peintre des Amours est le père des Grâces.

Par M. DE S. PÉRAVI.

LES VERS A SOIE,

FABLE.

JADIS près de Toulon, un Seigneur de village
avoit dans son verger de fort beaux mûriers blancs;
en quinconce allignés, ils formoient un ombrage
doux, agréable & frais; c'est-là que les enfans
du Seigneur Châtelain alloient danser, s'ébattre,
gambader & jouer à cent jeux innocens.
Ils ne sont pas encor tout-à-fait assez grands
pour vexer, insulter & battre
les pauvres paysans:
Ils grandiront. Un point qui chagrine & tourmente
nos infatigables sauteurs,
c'est qu'au beau milieu des chaleurs,
d'insectes à cent bras une horde insolente
grimpe sur les mûriers, & dévore le dais
qui du brûlant Phébus intercepte les traits.
« Que fais-tu dans tes cieux, souverain du tonnerre?
» tu chantes ton triomphe & les Titans soumis;
» tu bois, & tes carreaux près du trône endormis,
» aux forfaits des brigands abandonnent la terre.
» Allons, éveille-toi, que ta juste colere.....
Jupiter avoit bien affaire
d'être troublé par ces clameurs!
aussi ne s'en troubla-t-il guère;

il eſt devenu ſourd depuis la mort d'Homere ;
il laiſſa déclamer & le père & la mère ;
il laiſſa les enfans gémir, verſer des pleurs.
Le bailli du village, homme plein de ſcience,
& plus que Jupiter, ſenſible à leurs douleurs,
fait afficher une ſentence,
portant très-expreſſe défenſe
d'endommager les mûriers blancs
à Monſeigneur appartenans.
Ah ! monſieur le Bailli, rien ne vous ſert d'écrire ;
la groſſe faim ne ſait pas lire :
tenez ! voyez plutôt..... On mande le paſteur,
Il vient ; on veut qu'il exorciſe.
« Volontiers, dit l'homme d'égliſe :
» mais il eſt un parti meilleur. —
» Quel eſt-il, cher curé ? — J'ai lu dans un auteur
» qui vivoit autrefois.... attendez.... on le nomme.....
» il ne m'en ſouvient plus, mais c'étoit un grand
» homme.
» Ce grand homme nous dit : quand ſur les mûriers
» blancs
» tu verras s'attacher inſectes dévorans,
» ſache, ami, que ce ſont bombix ou vers à ſoie.
» C'en eſt-là, monſeigneur, laiſſez donc à cœur joie
» travailler des mains & des dents
» ces petits fabricans.
» Quand ils auront fini, vous prendrez leur ouvrage ».
Ce conſeil étoit ſage ;
on le ſuivit. Qu'arriva-t-il ?
des inſectes on prend le fil,

on dévide, on ourdit, puis la chaîne & la trâme
l'une dans l'autre..... enfin, le monſeigneur, ſa femme,
leurs filles, leurs garçons, de ſoie ont des habits;
tout eſt content, juſqu'aux brebis.
Bientôt dans toute la Provence,
on éleva force mûriers,
pour nourrir des milliers
de petits ouvriers
qui payerent bien leur dépenſe.

Combien les mendians en France
pourroient former d'utiles atteliers!
mais las! dans le ſiècle où nous ſommes,
on éleve des vers, on dédaigne les hommes.

Par M. l'Abbé LE MONNIER.

ÉPIGRAMME.

LES Arabes! les Juifs! ouf! ouf, je n'en puis plus:
oſe-t-on écorcher les gens de cette ſorte?
pour enterrer ma femme, exiger vingt écus!
j'aimerois preſqu'autant qu'elle ne fût pas morte.

Par M. L. PONS.

A DÉLIE.

DE contrastes charmans, quel piquant assemblage!
frivole aujourd'hui, demain sage,
vous occupez le cœur & l'esprit tour à tour.
Chez vous, chaque instant, chaque jour
voit naître une métamorphose ;
vous désolez gaîment ceux qui vous font la cour,
& même vos refus accordent quelque chose.
Vous pensez, vous riez, vous êtes un lutin,
qu'on ne conçoit pas & qu'on aime.
Hélas! pourquoi quand vous changez sans fin,
me plaisez-vous toujours de même ?

Par M. DORAT.

QUATRAIN.

JE traversois Paris, Diogène moderne,
dans l'espoir d'y trouver un homme & des vertus ;
je crus pendant long-temps mes efforts superflus :
mais j'apperçus Rousseau ; j'éteignis ma lanterne.

Par M. DE FRÉVILLE.

INVITATION DE SOUPER.

A vous, l'ami de la gaîté,
digne de sentir son ivresse !
venez souper chez ma maitresse,
de la part de la volupté.
C'est dans l'asyle du mystère,
parmi sept ou huit libertins,
que cette nuit, entre deux vins,
nous allons transporter Cythère.
Je dois d'abord vous prévenir
qu'on n'y sera pas fort à l'aise :
il faut que chacun soit en presse ;
car c'est le temple du plaisir.
Une trentaine de bougies,
dans des trumeaux bien transparens,
doubleront les tableaux charmans
de la plus douce des orgies.
Comme vous soupez chez Cypris,
on n'a point oublié les Graces,
& tous les Amours étourdis ;
du Tokai, des fleurs & des glaces,
de leurs mains vous seront servis.
Nous aurons des gens de finance
qui sont remplis d'humanité,
& font pardonner l'opulence ;
& des hommes de qualité

ſans morgue, ſans impertinence,
& croyant à l'égalité;
un gros chanoine débonnaire...
c'eſt un homme, un homme ſans prix,
qui, grace à ſon ſaint miniſtère,
attend gaîment le paradis,
& fait ſon ſalut ſur la terre,
à matines s'endort ſouvent,
mais qui, par pure complaiſance,
ne prêchant jamais l'abſtinence,
à table eſt toujours très-fervent.
Nous boirons au galant Ovide,
à gentil Bernard ſon rival,
qui marche preſque ſon égal,
aux états généraux de Gnide,
à tous les charmans pareſſeux,
qui, ſur l'art d'aimer & de plaire,
ont dicté d'une voix légère,
tant de préceptes merveilleux.
Mais lorſqu'un amoureux délire
viendra nous preſſer d'être heureux,
ſans vanité, nous pourrons dire,
que nous en ſavons autant qu'eux.

Par M. DOIGNI.

⁂

LE PRINTEMS.

QUELS parfums ! quels accords ! quelle vive lumière
diffipe l'infidèle effain
des fonges trompeurs du matin,
qui voltigeoient fur ma paupière !
Une célefte joie a pénétré mon cœur !
s'exhalant par degrés, une fraîche vapeur,
dans l'air, au loin, vient fe répandre;
j'entends les accents du bonheur !..
Printems, heureux printems, c'eft toi qui vas defcendre.

De myrte & de rofes paré,
de ta jeune cour entouré,
tu vas paroître, & tu vas rendre
aux bois riants leurs doux concerts,
à nos prés leurs couleurs nouvelles,
aux Zéphirs leurs brillantes aîles,
les jours fereins à l'univers.

De rompre le bouton qui la tient prifonnière,
chaque fleur femble fe hâter;
chacune veut fe difputer
l'honneur de fleurir la première,

pour t'envoyer ſon pur encens,
&, la première, offrir ſon hommage au printems.

Les Zéphirs, dans leurs jeux folâtres,
ont devant toi chaſſé les aquilons.
Ces dieux légers ont pour théâtres
les côteaux, les champs, les vallons.
Ils s'égarent ſur nos rivages,
ſe diſperſent dans les forêts,
&, ſous la voûte des feuillages,
deviennent confidens des amoureux ſecrets.

L'un d'eux à plaiſir ſe rappelle
l'aſyle, où, vers le ſoir, ſon regard indiſcret
ſurprit, dans le fond d'un boſquet,
une Beauté tendre & rébelle,
qui, ſous la verdure nouvelle,
&, ſe croyant ſeule, écoutoit
l'air qu'un berger chantoit pour elle.

L'autre, avec un ſouris malin,
contemple ce lit de fougère,
où, dans ſon vol plus libertin,
ſoulevant la gaze légère,
il fit rougir une bergère
par l'audace de ſon larcin.

Et de ton règne & de tes fêtes,
printems, j'attendois le retour;
l'enfant aîlé, le dieu d'Amour
te doit l'honneur de ſes conquêtes.

Il te laisse regner, pour regner à son tour,
, parcourant des yeux les tranquilles bocages,
e presse d'épaissir leurs fortunés ombrages,
ui serviront sa gloire avant la fin du jour.

Par feu M. le Marquis DE PEZAI.

IMITATION

D'une Epigramme de Martial.

BERCÉ d'une vaine espérance,
tu dis que tu vivras demain.
Posthume : eh ! sur quelle assurance
attens-tu ce jour incertain ?
Il est trop tard ! aujourd'hui même,
Posthume, le tems est bien chér.
Ah ! crois-moi, le Sage suprême
est celui qui vécut hier.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

A MON PERE,

Pour sa Fête.

AMANT heureux, j'avois jusqu'à ce jour
exercé ma voix pour Thémire;
pour ses plaisirs, j'avois monté ma lyre,
& consacré ma plume à peindre notre amour:
mais pour un autre objet, ma Muse s'intéresse;
mon cœur lui doit le plus doux sentiment;
s'il ne se mêloit pas à toute ma tendresse
un respectueux mouvement,
je croirois chanter ma maitresse.

Thémire, à ce transport touchant,
loin de porter envie, applaudira, je pense:
c'est caresser un amour différent,
sans pouvoir être accusé d'inconstance.

Par M. le Marquis DE B**.

DISTIQUE

Mis au bas de la Diane de M. Allegrain.

SOUS ce marbre imposteur, toi que Diane attire,
crains le sort d'Actéon; tu vois qu'elle respire.

Par M. GUICHARD.

LA VRAIE PHILOSOPHIE,

A MON AMI.

Pourquoi ta voix enchantereſſe
vient-elle troubler mon loiſir ?
Va ! n'écoute plus la tendreſſe :
laiſſe-moi goûter le plaiſir
d'être inconnu, de vivre en ſage ;
j'ignore, dans mon hermitage,
l'amertume du repentir :
un ſéduiſant & beau langage
ne m'inſpire point le deſir
d'aller languir dans l'eſclavage.

Heureux bois, tranquilles forêts,
ce n'eſt pas ſous vos doux ombrages,
ni dans ces aimables bocages,
que l'ame éprouve des regrets.
Ce n'eſt pas vers ton onde pure,
ô clair ruiſſeau, que l'impoſture
vient méditer ſes noirs forfaits !
Je ſuis content dans cette plaine ;
auſſi pur que cette fontaine,
mon cœur n'y connoît que la paix.
Je lis, j'écris, je me promène,
& ſans compter la liberté,
pour comble de félicité,
j'ai Racine, j'ai la Fontaine,

j'ai tout enfin, j'ai la ſanté.

Dans quels torrens d'iniquité,
la ſoif des richeſſes nous plonge!
Eh quoi! ſéduit par un vain ſonge,
irai-je chercher le bonheur
chez les vils eſclaves du monde,
dans les cours où le vice abonde,
où l'eſprit remplace le cœur,
où l'ame vit dans le délire,
où l'équité n'a plus d'empire,
ni la vertu de protecteur?

Mon ami, qu'ils ſont méptiſables,
ces hommes qui ne ſont que grands,
ces vains, ces riches ignorans
qui craignent de ſe rendre aimables!

Moi qui, dieu-merci, n'ai de bien
que mes amis, & leur tendreſſe,
enfant chéri de la pareſſe,
je dis ſouvent, je dis ſans ceſſe:
ah! qu'il eſt doux de n'être rien!
Puis comparant notre molleſſe
aux mœurs pures de l'âge d'or,
en ſoupirant, je dis encor:
heureux qui d'un champêtre aſyle,
cultivateur ſimple & tranquille,
du port conſidérant l'écueil,
s'éloigne du bruit de la ville,
& des cours foule aux pieds l'orgueil!
Amant de la philoſophie,
de l'ordre & de la liberté,

dans

dans une humble frugalité,
il passe doucement sa vie.
Maître de lui, dans ses jardins,
d'un arbre émondé par ses mains,
son œil préside à la culture.
Prompt à le payer de ses soins,
le sein de la bonne nature
s'ouvre à la voix de ses besoins.
Ne vante donc plus l'opulence,
ni les charmes de l'abondance,
ni l'attrait de la volupté :
satisfait de mon héritage,
dois-je courir après l'image,
quand je tiens la réalité ?

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

EPIGRAMME.

JEAN, l'an passé, fit sa femme d'Hortense;
chez lui depuis on roule sur l'argent;
& chacun dit qu'en la prenant,
il a trouvé la corne d'abondance.

AU GAZON
FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

TRÔNE de fleurs, lit de verdure,
gazon planté par les Amours,
recevez l'onde fraîche & pure
que ma main vous doit tous les jours.
Couronnez-vous d'herbes nouvelles;
croissez, gazon voluptueux:
qu'à midi, Zéphire amoureux
vous porte le frais sur ses aîles;
que ces lilas entrelacés
dont la fleur s'arrondit en voûte,
sur vous mollemenr renversés,
laissent échapper, goutte à goutte,
les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maitresse,
ployez toujours avec souplesse:
mais sur le champ relevez-vous;
de notre amoureux badinage
ne gardez point le témoignage:
vous me feriez trop de jaloux.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

L'OPTIQUE.

Les histrions de bois, la vertu magnétique,
le flûteur automate, & les verres d'optique,
& le grossier enfant natif de Chambéri,
aux cheveux plats, couchés sur les oreilles,
qui va portant, prônant, & montrant ces merveilles,
ne sont plus faits pour étonner ici :
mais que notre imposteur, avec tout son bagage,
pénètre effrontément chez un peuple sauvage,
& vous verrez bientôt tout ce peuple ignorant,
surpris, bouche béante, écoutant ses fornettes,
crier miracle, adorer le manant,
sa table, ses treteaux & ses marionnettes,
& son singe à cheval sur un ours ambulant.
C'est l'aventure très-réelle
de monsieur de Coussi-Coussa,
qui démonta la petite cervelle
des Sauvages du Canada.
Le fat s'étoit rendu leur langue familière,
leur avoit fait d'abord cent tours de gibecière,
pour les accoutumer à le croire un sorcier :
mais il avoit réservé son optique
comme le superfin de l'art & du métier ;
& l'on devine assez de quel ton emphatique
il en avoit vanté l'effet particulier.

C'étoit le grand-œuvre magique,
l'œuvre, au moins, des malins esprits !
la nation, à sa case rustique,
vole & se précipite en jettant les hauts cris.
Notre effronté commence à se débattre,
demande, obtient silence, & braille comme quatre;
promet monts & merveille, &, pendant ses dictons,
allignant nos nigauds le long de son parterre,
l'œil & la tête attachés sur un verre,
il vole à son théatre arranger ses cartons.
La toile enfin se lève, & la troupe étourdie
voit, en vaste horison, la cabane arrondie.
— Voilà Constantinople & son fameux serail,
le Grand-Seigneur, ses Janissaires,
ses femmes, ses muets, enfin tout l'attirail
de ses grandeurs héréditaires!
Voyez ses flottes, ses vaisseaux,
qui sillonnent le sein des eaux,
& vont lever des tributs sur l'Asie!
Observez bien ce monstre, un cordon à la main;
qui, par l'ordre absolu de son fier souverain,
court étrangler le Bacha d'Arménie!
Les Hurons frémissoient à cette tragédie.
« Comment un homme, entr'eux se disoient-ils,
» est-il si despotique, & les autres si vils? »
« C'est par-tout la même magie,
» leur répondoit mon charlatan;
» & nous voici dans l'Indoustan,
» auprès du plus grand Roi qui gouverne l'Asie. »
Cet empereur avoit l'air d'un géant;

nains le fervoient tout fiers de leur néant.
Un rideau coloré, fuivant l'art de l'optique,
produifoit ces divers reflets,
& mon fot, gravement, jouiffoit des effets
de cette fcène fantaftique.
Il paffe du Monarque aux Dervis, aux Lamas,
perfonnages facrés que la bétife encenfe,
prêchant un Dieu qu'ils ne connoiffent pas,
& le déshonorant par leur trifte démence.
Ces fainéans, aux yeux des peuples ébahis,
fe feffoient, en l'honneur des dieux de leur pays.
Ces flagellans amufoient nos Sauvages :
mais des objets plus importans
attachent leurs regards, allongent leurs vifages;
c'eft l'afpect d'une ville & de fes habitans,
petits, moyens, grands perfonnages.
On fait à nos Hurons remarquer hautement
leurs théatres, leurs arts. — Fort bien affurément :
mais où vont tant de gens à la pêche, à la chaffe ?
il faudroit le grand lac (*) pour nourrir cet effaim.
— Auffi dans la campagne une petite race
sème pour nos géants, & meurt pour eux de faim.
Et fur le champ, on voit les dehors de la ville,
une campagne & fes travaux,
un grand chemin tout couvert de traîneaux
portant les biens des champs à l'habitant tranquille.
— Mais pourquoi ces traîneaux s'arrêtent-ils aux murs ?
— Ils ne fauroient paffer dans nos vaftes peuplades,

(*) Les Sauvages appellent ainfi la mer.

ſans être viſités par ces ſoldats obſcurs
que vous voyez rangés le long des barricades,
répond monſieur Couſſi-Couſſa,
& je vous ferai voir un jour, mes camarades,
l'extrême utilité de ces légions-là.
Mais le tems preſſe, & d'une main légère,
pour enſorceler nos Hurons,
il étale à leurs yeux les plus brillants cartons :
le luxe des traitans, comblant notre miſère,
leurs palais, cimentés du ſang de leurs égaux,
pareils dans leur grandeur, qui ſurcharge la terre,
aux temples de nos dieux qui couvrent nos tombeaux.
Or ſus ! ſuivez-moi bien, Sauvages,
recueillez vos eſprits troublés,
& fixez nos aréopages,
où, la balance en main, de graves perſonnages
pèſent les intérêts des mortels raſſemblés.
Et mon charlatan infidèle,
dans une chambre criminelle,
avec grand appareil, raſſemble le ſénat,
& s'époumone envain pour faire entendre
à nos Hurons ſans loix, ni magiſtrat,
des vérités qu'ils ne peuvent comprendre.
— Voyons donc les arrêts de vos fiers ſénateurs !
où ſont les accuſés & les accuſateurs ?
rien ne paroît ! — Tout beau ! la ſéance eſt auguſte;
l'homme qu'ils vont juger n'aguère eſt expiré,
duement atteint d'un forfait ignoré.
C'étoit un innocent : mais le ſénat eſt juſte.

— Eh ! va-t-il le reſſuſciter ?
— Non, mais par un arrêt doux & contradictoire,
ces meſſieurs-là vont réhabiliter
du pauvre défunt la mémoire.
— Et nous allons venger l'humanité,
s'écrie, avec tranſport, le Sauvage irrité,
qui ne craint plus ni diable, ni grimoire.
L'œil ardent de courroux, la maſſue à la main,
nos Hurons fondent ſur la ſcène :
& l'Aſie & ſes rois, toute la race humaine,
plébéiens, ſénateurs, diſparoiſſent ſoudain.
Mais l'impoſteur conſerve encor la gloire,
en voyant fouler ſes cartons,
d'avoir eſcamoté le monde à nos Hurons :
tant la vérité ſeule eſt difficile à croire !

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

VERS POUR UN PORTRAIT.

JE cultivai tous les talens ;
je courtiſai toutes les belles :
avec eux je perdis mon tems ;
je l'employai mieux avec elles.

Par M. IMBERT DE CHAMP-RÉAL.

A MADAME ***.

D'EGLÉ, ſur tous les cœurs, ſi l'empire s'étend,
dit un jour la reine de Gnide,
c'eſt de moi ſeule qu'il dépend ;
qu'on la regarde, & qu'on décide.
C'eſt, repliqua Minerve, un effet de mes ſoins ;
qu'on l'écoute, & puis qu'on prononce.
Du débat les Grâces témoins
aux deux divinités firent cette réponſe...
Déeſſes, terminez des diſcours ſuperflus :
Eglé vous doit beaucoup, mais nous doit encor plus.
Tout ce qu'en ſa faveur votre amour n'a pu faire,
à vos bienfaits nous l'avons ajoûté.
Vous donnez, il eſt vrai, l'eſprit & la beauté ;
mais c'eſt par nous, que vos dons ſavent plaire.

Par M. l'Abbé PORQUET.

INSCRIPTION

Pour le portrait de M. DE MIRBECK, *Avocat au Conſeil.*

OUI, c'eſt toi, cher Mirbeck ! oui : ces traits ſont fidèles.
Je te vois, père tendre, homme aimable, ami sûr,
éloquent avocat, eſprit juſte, cœur pur,
le portrait d'un ſeul homme offre ici vingt modèles.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

A MON ESTOMAC.

MÉCHANT & pareſſeux valet,
ſerviteur incongédiable,
qu'il faut les printems mettre au lait,
lutin caché, deſpote, ou diable,
je veux enfin te parler net.

L'ambition n'eſt point mon fait;
avec ce faſte qui l'accable,
ſon train, ſa roue & ſon hochet,
la Fortune eſt trop mépriſable:
la gloire eſt un colifichet
trop envié, pour être aimable...
il eſt clair que, d'après cela,
mon grand plaiſir eſt d'être à table:
j'en voulois vîte arriver là,
& mon but eſt très-raiſonnable.

C'eſt-là que la gaîté jaillit
avec la mouſſe du Champagne;
le verre en main, Caton ſourit,
& Socrate bat la campagne.
Voyons quelle eſt l'affliction
qui, par le tems enracinée,
puiſſe tenir contre un flacon
de Vougeot ou de Romanée!

Eh! ſi de gloire on eſt tenté,
& que ſes ardeurs ſoient trop vives,

on peut, avec de la ſanté,
tenir un coin dans nos archives.
N'eut-il pas au haſard jetté
vingt bagatelles fugitives,
Chapelle auroit été cité.
Il eſt une immortalité
qui n'appartient qu'aux bons convives.

Ce gros jouffu d'abbé Courtin,
aſſez peu ferme ſur la rime,
à ſon bureau mince écrivain,
dans un repas étoit ſublime :
Chaulieu l'a dit dans un quatrain.

Dieux ! tariſſez l'eau d'Hipocrène,
bien digne du ſacré vallon !
Bacchus, l'imagination
naît de ta liqueur ſouveraine,
&, ma foi ! l'âne de Silène
vaut le Pégaſe d'Appollon.

Quoi qu'il en ſoit, de mon épître
objet indomptable & malin,
toi, mon ennemi clandeſtin,
& que j'accuſe à plus d'un titre,
toi, que je veux fléchir enfin,
traitons : pour clauſe, je m'engage,
car j'ai les goûts accommodans,
à t'envoyer des mets friands,
de très-vieux nectar pour breuvage.
Tous les jours, faiſant pour le mieux,
j'aurai de l'ordre & du courage :
mais toi, digère, malheureux !

& ne me fais pas, si tu peux,
payer tous les frais du message.

Que diable ! à la fin, je suis las
d'aller t'amadouant sans cesse ;
je renverrai, dans tous les cas,
mon médecin & mon ânesse,
puis, après, tu t'arrangeras.
D'ailleurs, quand tu me fais la guerre,
mon moral même est démonté.
J'ai de l'humeur, de la colère,
d'après ta moindre hostilité.
Moi, qui suis loin de vouloir nuire,
enclin alors à m'égarer,
aiguillonné par la satire,
je suis plus lent pour admirer,
& j'oublîrois presque de rire.
L'hiver passé, dans mes chagrins,
armé d'une sombre marotte,
j'ai pensé, comme Don Quichotte,
livrer bataille à des moulins.

Quand tu vas mal, maudit organe,
fut-ce Horace, Homère ou Buffon,
il n'est rien que l'on ne condamne,
il n'est plus d'écrit qui soit bon.
N'aguère encore, grâce à la gêne
où tu m'as mis à tout propos,
j'ai pensé haïr des rivaux,
qui n'en valoient pas trop la peine.

Ah ! c'est trop m'imposer la loi ;
& ton désordre enfin m'ennuie,

je veux être bien avec toi,
pour être mieux avec Lesbie ;
je veux l'adorer sur ta foi,
& plus gaîment pousser la vie.
Vuidons, il en est encor tems,
nos querelles que je déteste.
Il s'agit de servir céans
Bacchus & l'Amour, que j'atteste ;
fais ton métier pendant cent ans....
je veux bien me charger du reste.

Par M. DORAT.

IN-PROMPTU

A une jolie Femme malheureuse.

SUR l'aimable Thémire,
les dieux cruels épuisent leur courroux :
c'est une rose, amante de Zéphire,
qui tombe sous l'effort de l'Aquilon jaloux.
L'Amour qui vole autour de cette Belle,
n'en écarte point le malheur :
elle peut donner le bonheur,
& ne sait le garder pour elle.

Par M. DE FLIN DES OLIVIERS.

AUX INCONSTANS.

L'Amour fait se venger de vous,
ce dieu punit les infidèles :
& quand il leur prête ses aîles,
c'est le signal de son courroux.

La rose ne voit qu'une aurore;
c'est trop pour le léger Zéphir :
envain il poursuit le plaisir;
il l'atteint & le cherche encore.

Le papillon qui, tour-à-tour,
offre & retire son hommage,
meurt jouet de son goût volage,
avant d'avoir connu l'Amour.

Par Madame la Comtesse de B**.

QUATRAIN.

Aux charmes divins d'Uranie,
personne encore n'a résisté ;
les uns cédent à sa beauté,
& les autres à son génie.

ÉPIGRAMME.

HARPIN & Grippon ſon compère,
s'étant pris un jour aux cheveux,
l'un à l'autre, dans la colère,
ſe diſoient, frippon! malheureux!
je t'étrangle! je t'aſſaſſine!
— Tais-toi, cocu. — Tais-toi, ſorcier.
Ah! ah! repliqua le premier,
tu trouves donc que je devine!

Par M. L. PONS.

A M. LE CHEVALIER DE NERCIAT.

AU haut du Pinde, en vrai Guerrier,
il eſt monté par eſcalade;
les Muſes l'ont pour Ecuyer,
Minerve pour ſon Chevalier;
Vénus lui garde l'accolade.

Par M. DE SAINT-PÉRAVI.

LA BERGÈRE ET LES OISEAUX, FABLE.

LISETTE, gentille Bergère,
desiroit avoir un oiseau ;
un oiseau n'est pas une affaire ;
au sein d'un paisible hameau,
elle pouvoit se satisfaire.
Oui : mais tous les oiseaux ne savoient point lui plaire.
Au serin même, aux ailes d'or,
Lisette préféroit encor
un linot joli, doux & tendre ;
un linot seroit un trésor !
où le trouver ? comment le prendre ?
La petite frippone imagine un réseau
si solide & si fin, fait de telle manière,
qu'il devoit arrêter le plus subtil oiseau.
Le réseau fabriqué, sous la fleur printanniere,
Lisette court l'étendre au bord d'un clair ruisseau,
& se promet une voliere.
En effet, nombre de moineaux
sont pris, & sont lâchés : d'eux, elle a bien affaire :
leurs rustiques chansons ne l'amuseroient guère ;
d'ailleurs elle en veut aux linots.
Un linot cependant, au filet de la Belle,

vient, eſt pris, elle accourt... où le logera-t-elle ?
point de cage : embarras nouveau ;
point de cage, hélas! point d'oiſeau.
Elle prend ſon linot, le baiſe... ah! quel dommage
s'il alloit s'envoler!.. qu'il eſt doux! qu'il eſt beau!
La Belle en eût dit davantage :
mais de ſes jeunes mains le ruſé ſe dégage,
& s'envole ſur un berceau.
La Belle en pleurs, des yeux ſuit envain le volage;
il rit de ce piége nouveau.
Caché ſous un épais feuillage,
& de-là, regardant le perfide réſeau,
il dit : Liſette eſt fine, & Liſette eſt peu ſage.
Quand on veut avoir un oiſeau,
on doit ſe munir d'une cage.

Par M. DROBECQ.

VERS

Pour le Portrait de M. le Comte DE BUFFON.

LA Nature, pour lui, prodiguant ſa richeſſe,
dans ſon génie & dans ſes traits,
a mis la force & la nobleſſe :
en la peignant, il paya ſes bienfaits.

Par M. l'Abbé DE LILLE.

*

A M. LE MARÉCHAL-DUC DE MOUCHY,

En lui présentant mon Voyage de Bourgogne, au Bal de la Saint-Louis.

Vous, qui des mains de la Victoire,
tenez le sceptre des Guerriers ;
Vous, dont les Filles de mémoire,
au Temple brillant de la Gloire,
ont déjà placé les lauriers ;
Vous, que l'Athénien volage
jadis, pour plus d'une raison,
en foule eût suivi chez Platon,
au Portique, à l'Aréopage,
& dans les champs de Marathon,
recevez mon itinéraire,
& souffrez qu'au sortir du bal,
un très-modeste volontaire,
sous vous, apprenant l'art de plaire,
& l'art de combattre un rival,
ose, d'une main téméraire,
attacher quelques brins de lierre
sur le front de son Général !

Dans ce frivole badinage,
l'auteur n'a peint, suivant l'usage,
que la moitié de ses travers :

sachez qu'au printems de mon âge,
j'ai déjà fait plus d'un voyage
qu'un jour on lira dans mes vers.

Au ton mélodieux d'Horace,
montant le luth d'Anacréon,
enflammé d'une noble audace,
d'abord, au sommet du Parnasse
j'osai planter mon pavillon,
& là, je marquai votre place,
entre Mécène & Pollion.

Prenant mon caprice pour guide,
épris d'un maître plus charmant,
bientôt je quittai brusquement,
sans un seul mot de compliment,
le Dieu de l'onde aganyppide;
& je crus que, d'un vol rapide,
tour-à-tour un enfant de Mars,
devoit, du palais des Beaux-Arts,
passer dans le temple de Gnide.

Aux pieds des Amours demi-nus,
je fis une courte prière;
& par des sentiers inconnus
fuyant l'empire de leur mere,
loin de Paphos & de Cythère,
je portai mes vœux ingénus
aux autels d'une autre Vénus,
plus touchante que la première.

Heureux cent fois qui la peindrait
d'un crayon savant & fidèle!

l'image à tous les yeux plairait,
& ne pourroit offenser qu'elle :
mais dispensez-moi du portrait,
vous, qui connoissez le modele.

C'est l'aimable Divinité
que l'essain des jeux environne,
qui tempère par sa bonté
l'auguste éclat de sa couronne,
& qui tiendroit de sa beauté
le sceptre que son rang lui donne.

Sous ses auspices, à la Cour,
enfin j'ai borné, sans retour,
ma course inquiette & volage ;
j'abjure dans ces lieux charmans
mes éternels égaremens :
c'est mon dernier pélerinage ;
ou, si, d'un paisible repos,
Bellone vient troubler les charmes,
s'il faut ressaisir nos drapeaux,
& dans le sang de nos rivaux
venger la gloire de nos armes,
daignez être mon conducteur :
me voilà prêt pour ce voyage ;
formez mon docile courage,
&, si l'indulgence d'un sage
permet cet orgueil à mon cœur,
jamais mon maître, aux champs d'honneur,
ne rougira de son ouvrage.

Par M. DE BERTIN.

VERS

A MADAME LA COMTESSE DE**,

Après sa petite vérole.

Vous échappez, Comtesse, au plus affreux danger.
Votre beauté, qu'un mal funeste
se préparoit à ravager,
oui, dans tout son éclat, votre beauté vous reste.
Un esprit tour-à-tour & solide & léger,
un esprit fin, tel que le votre,
auroit bien, il est vrai, su vous dédommager :
mais il est mieux de joindre l'un à l'autre.
Ecoutez votre sexe, ardent à se venger
du plaisir qu'à jamais vous causerez au nôtre :
« Quoi ! toujours les mêmes appas
» dont ces hommes sont idolâtres !
» toujours ces mêmes yeux qui ne finissent pas !
» Encor si ces taches rougeâtres
» pouvoient.... je les vois s'effacer ;
» roses, lys plus brillans viennent les remplacer
» je vois la peau s'unir, du mal aucunes traces ».
Ainsi la jalousie exhale son courroux,
tandis que les Amours, ramenés par les Graces
plus tendres, plus soumis, embrassent vos genoux

Par M. GUICHARD

CHANSON A BOIRE, *MORALE ET PHILOSOPHIQUE.*

Air de M. Albaneze, n°. 4.

CROYEZ-MOI, buvons à longs traits, ô mes amis ! & buvons frais.

Laiſſez les Sages de la Grèce ;
quittez les rêves-creux anglois.
Je tiens école de ſageſſe,
d'après Horace & Rabelais.
Du vin qui cauſe ſon ivreſſe,
Horace chante les attraits.
L'autre, pour ne mourir jamais,
nous preſcrit de boire ſans ceſſe.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Qu'eſt-ce que la foudre qui gronde ?
combien eſt-il d'aſtres aux cieux ?
La terre n'eſt-elle plus ronde,
comme l'ont cru nos bons ayeux ?
Dans cette obſcurité profonde,
nos Meſſiers ont-ils de bons yeux ?
Je n'en ſais rien :... mais le vin vieux
eſt le point ſur quoi je me fonde.

Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Oui, toute la philosophie
est au fond d'un verre de vin.
Est-il souci que ne défie
ce frère du nectar divin ?
A la sombre mélancolie,
un raisonneur est trop enclin :
mais auprès d'un flacon bien plein,
la raison n'est qu'une folie.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Du monde, le tableau nous fâche;
les frippons y mènent les sots.
La vertu gémit sans relâche ;
la foi, l'amitié sont des mots.
Au grand cœur, on préfere un lâche;
au bon esprit, un esprit faux.
Réformerons-nous ces défauts ?...
laissons aux Dieux faire leur tâche.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Héraclite pleure & soupire,
en contemplant cet univers.
Démocrite n'en fait que rire ;
il voit la médaille à l'envers.
Un siécle est mauvais, l'autre est pire.

Nos ayeux avoient leurs travers :
nos neveux feront des pervers ;
tout dégénere & tout empire.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Du fort, l'influence finiftre,
vous force-t-elle, ô mes amis,
d'effuyer des airs de Miniftre
dans l'anti-chambre d'un Commis ?
je fais bien que l'épreuve eft trifte :
mais pour éclaircir vos ennuis,
prendrez-vous le chantre des nuits
ou Sénéque le moralifte ?
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Monfieur l'Auteur, foyez moins fombre,
quoiqu'on ait fifflé vos effais.
Croyez-vous aller fans encombre
au fommet du Pinde Français ?
Souvent on n'embraffe qu'une ombre ;
le Parterre eft fot à l'excès :
mais lui ferons-nous fon procès
par un appel au petit nombre ?
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Vous pâliffez, grands nouvelliftes !
Parlez ? qui vous trouble ? auroit-on
malignement rogné les liftes

des nombreux héros de Boſton ?...
Laiſſons mentir les Journaliſtes ;
& prenant un plus joyeux ton,
à la ſanté de Waſinghton,
faiſons toſter les Royaliſtes.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Mais ces miſères politiques
nous touchent moins que l'Opéra ;
grace aux merveilles dramatiques,
que, parmi nous, Gluck opéra.
Vaugirard même a ſes critiques :
qui l'auroit cru de ce ſol là ?...
Pour l'art d'*ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*,
nous battrons-nous en fanatiques ?
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Et vous, que l'amour déſeſpère,
Amans trompés, Amans jaloux !
Martyrs de la vieille Cythère,
s'il en eſt encor parmi nous....
O vous auſſi, que je révère,
pauvres maris !... accourez tous ;
point de fureur, point de couroux !
Bacchus vous préſente ſon verre.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis ! & buvons frais.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LES

LES FRERES DU TEMS PASSÉ.

DANS la demeure paternelle,
vivoient jadis deux frères & deux sœurs.
L'amour pur, l'amitié fidèle
de leurs dons les plus chers combloient ces jeunes cœurs,
& n'en faisoient qu'un seul. Que c'étoit chose aimable,
de voir ces quatre enfans à cet âge adorable
où le rire joyeux est le suprême bien,
ne se quitter jamais & s'amuser d'un rien;
de les voir bien parés, pere & mere à leur tête,
au sortir de la messe, un jour de bonne fête,
la gaîté dans les yeux, se tenant par la main,
s'en aller en sautant chez leur tante Colette,
manger du lait, cueillir la violette,
& faire en folâtrant le plus charmant festin!
O jours délicieux tant regrettés du sage!
enfans n'y pensoient pas: pense-t-on à cet âge?
hélas! qu'importe? heureux enfin
ils s'aimoient bien, c'est tout. Entre eux point de querelle;
le goût d'un seul décidoit tous les goûts;

en bleſſer un, c'étoit les bleſſer tous.
De cette union fraternelle,
chacun dans le village admiroit la candeur :
dans ſes prônes, le vieux Paſteur
ſouvent la larme à l'œil, la citoit pour modèle.
Souvent même on le vit, malgré le poids des ans,
ſe prêtant avec joie à leurs jeux innocens,
enchaîner d'un long fil la tremblante hirondelle,
ou danſer avec eux ſur ſes pieds chancelans.

Raiſon ne fit qu'accroître une amitié ſi belle,
rien ne put la troubler, ni le mien, ni le tien,
ni l'avarice criminelle :
l'eſtime en devint le ſoutien,
& la vertu la rendit éternelle.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

EPIGRAMME.

PAUL ne mange jamais chez lui ;
ſur chacun il tire à cartouche,
& quand cet homme ouvre la bouche ;
c'eſt toujours aux dépens d'autrui.

Par M. L. D. B.

PORTRAIT DE SULPICIE, A MARS.

ÉLÉGIE DE TIBULLE.

SULPICIE, heureux Mars, aujourd'hui s'est parée.
Laiſſe donc, Dieu charmant, laiſſe aux cieux Cythérée,
& viens, à ſon inſçu, contempler mille attraits
que l'Olympe & Paphos ne t'offriront jamais.
Hâte-toi, vois, ô Mars, s'avancer Sulpicie,
entre les cieux charmés & la terre embellie.
Une grace inviſible accompagne ſes pas;
chacun d'eux lui dérobe & lui rend mille appas;
& l'Amour, qui ſourit, en marchant ſur ſes traces,
lui-même s'y méprend, & croit ſuivre les Graces.
O front noble! ô front pur! moins belle, aux bords des mers,
Cythérée, en naiſſant, enchanta l'univers.
Cependant, prens bien garde, en contemplant ſes charmes:
je vois déjà ta main laiſſer tomber tes armes;
prens garde: quand l'Amour veut enflammer les Dieux,
le feu dont il les brûle, il l'allume à ſes yeux.

Mais, quoi ! de tant d'atours, crains-tu quelque artifice ?

Mars ! elle embellit tout, sans que rien l'embellisse.
Quand sa main, sur son front, a tressé ses cheveux,
quel éclat brille alors sur son front radieux !
Que sa main, à l'instant, les rende à la nature :
cet heureux abandon suffit à sa parure.
Tous les cœurs sont émus, quand d'un lin argenté,
le nuage infidéle a voilé sa beauté ;
tous les cœurs sont émus, quand la pourpre éclatante
veut cacher d'un sein pur la neige éblouissante.
C'est ainsi qu'à jamais, & semblable, & nouveau,
qu'à jamais jeune & vieux, Vertumne est toujours beau.

Oui, sans doute, à vos pieds, on devroit, Sulpicie,
consumer tout l'encens que cueillit l'Arabie ;
la toison qui, dans Tyr, boit la pourpre à grands frais,
n'auroit dû colorer que vos nobles attraits,
& le noir Africain, pour eux seuls, dut encore
ramasser les rubis sous le char de l'Aurore.

O Phébus ! ô neuf Sœurs ! faites, dans vos concerts,
briller les seuls appas qui brillent dans mes vers.
O Phébus ! ô neuf Sœurs ! votre lyre attendrie
doit aimer dans l'Olympe à chanter Sulpicie.

AUX MANES

D'UN POETE (*).

C'EST donc toi que je presse, Urne simple & chérie,
où là feuille du myrte au cyprès se marie!
C'en est fait! il n'est plus ce Chantre harmonieux
qui parloit aux mortels le langage des Dieux!
Astre brillant & pur, dans sa courte carrière,
il versa doucement sa tranquille lumière.
L'amitié, jusqu'à lui, vint m'ouvrir un accès:
j'enviai ses talens, & non pas ses succès.
Rivaux toujours unis, ensemble nous franchîmes
les rocs glissans du Pinde, & ses hauteurs sublimes:
nous respirions tous deux un légitime orgueil.
Dieux! son char de triomphe enfermoit son cercueil!...
Ici tout vient finir: dans cet abîme immense,
aux portes du trépas, l'égalité commence.
Ici la gloire même a perdu sa fierté,
& n'est qu'un bruit stérile au hasard répété.
Mais non: une ame douce en ses écrits respire;

(*) M. Colardeau.
L'Auteur a fait beaucoup de retranchemens & d'heureuses corrections à cette Epître, qui est devenue l'un de ses meilleurs Ouvrages en ce genre.

la terre eſt ſa priſon, le ciel eſt ſon empire,
l'éternité ſon terme, & reprenant ſes dons,
l'Olympe s'enrichit des biens que nous perdons.
Sous les cieux épurés où tu bois l'ambroiſie,
ah! c'eſt toi qui nous plains & qu'il faut qu'on envie.
Pourrois-tu regretter nos ſerviles grandeurs,
nos triomphes ſi vains, nos plaiſirs ſi trompeurs,
la médiocrité que ſa baſſeſſe irrite,
uſurpant les honneurs qu'on arrache au mérite,
tous ces lâches mortels à l'intrigue vendus,
frappant du même trait les arts & les vertus?
Quand la mort vint ſur toi déployer ſon empire,
ton cœur ſaignoit encor des coups de la ſatyre.
Ce cœur ſenſible, ouvert, & facile à bleſſer,
eſt le but où ſes traits ſembloient tous s'adreſſer.
Que dis-je? ô mon ami! la rage envenimée
même par le trépas à peine eſt déſarmée;
l'infortuné talent proſcrit dès le berceau,
n'eſt point tranquille encor dans la nuit du tombeau!
la haine qui le ſuit toujours ſe renouvelle;
on abat une tête, & l'hydre eſt immortelle.
Dans ce cirque bruyant, témoin de nos travaux,
on a des ennemis, & non pas des rivaux.
L'antique Poéſie aujourd'hui détrônée,
s'achemine à pas lents de pavots couronnée.
Ce n'eſt plus, ce n'eſt plus cette fille des cieux
qui conſtruiſit l'Olympe, & donna l'être aux Dieux;
qui du chaos informe où dormoit la matière,
fit éclore la vie & jaillir la lumière,
alluma de Vulcain l'antre toujours ardent,

trempa l'acier de Mars, ou forgea le trident,
sous la sensible écorce, enferma les Driades,
joignit l'urne d'Alphée à l'urne des Nayades,
soupira de Syrinx le douloureux accent,
suspendit de Phœbé le mobile croissant,
de roses parsema le berceau de l'Aurore,
attela les coursiers du Dieu qui la colore,
& se jouant parmi tant de trésors ouverts,
des rêves de la Fable enrichit l'univers.
C'est une Muse adroite, indigente & glacée,
gardant envain l'orgueil de sa gloire éclipsée,
dépouillant de ses fleurs son front grave & hautain,
& mesurant sa marche un compas à la main.
Une raison timide a surpris son hommage.
Altière dans ses vœux, humble dans son langage,
elle n'habite, hélas! qu'un ciel sans majesté,
où les feux d'un beau jour n'ont jamais éclaté.

Sous l'infidèle abri de sa palme fragile,
l'héritier de Pradon, s'égalant à Virgile,
d'un esprit uniforme & jamais inspiré,
aligne tristement son vers décoloré.
un autre se traînant sur la scène avilie,
d'un appareil funèbre enveloppe Thalie,
& fier de rembrunir ses caractères faux,
émeut le spectateur, à force d'échaffauds.
Voilà depuis un tems les fameux personnages
dont l'ardente cabale encensa les images!
De l'émulation les feux sont amortis:
tout éprouve ou ressent la fureur des partis.
Honteux acharnement! inimitié cruelle!

que d'amis de la paix. font affligés par elle ?

Mais pourquoi m'arrêter fur de fi noirs tableaux ?
ta Mufe, en ce moment, vient m'offrir fes pinceaux.
Pourfuis, conduis mon ame à jamais abufée,
fous l'ombrage fleuri du tranquille Elifée,
où les chantres fameux, fans trouble & fans defirs,
puifent l'oubli des maux dans le fein des plaifirs.

Où fuis-je? ô doux repos, ô vafte folitude,
d'où n'approchera plus la vague inquiétude!
Un foleil éternel levé fur ces réduits,
n'y connoîtra jamais l'intervalle des nuits.
La volage efpérance à la fin enchaînée,
au terme qu'elle atteint pour toujours eft bornée,
& l'on voit en vapeurs fuir nos illufions
fur le muet Léthé qui dort dans les vallons.

Ton fantôme, déjà, ceint du plus verd feuillage,
folitaire & paifible, erre fur le rivage.
Mais bientôt Montefquieu fort d'un bofquet divin
femblable à ceux de Gnide embellis fous ta main.
Des moiffons qu'il fit naître, il te fait des offrandes;
il t'enlace avec lui de fes propres guirlandes,
& te découvre au loin l'édifice adoré
qu'élève fon génie, & par toi décoré.
Yung t'offre un cyprès, & Racine moins trifte
fourit enfin aux vers de l'Auteur de Califte.
A ce nom précieux, Tibulle s'empreffant,
te préfente Délie & fon luth gémiffant.
Aux jeux qui l'occupoient, Anacréon fidèle
orne ton front ferein d'une rofe immortelle;
Sapho brûlante encore, & la rougeur au front,

te demande des vers pour attendrir Phaon ;
d'un Héros trop ingrat, Didon toujours éprise,
Didon court embrasser le chantre d'Héloïse ;
& la Valiere (*), hélas ! avec de longs sanglots,
vient, t'apperçoit, soupire & fuit sous des berceaux.
Eh ! qui sut mieux que toi chanter ce sexe aimable,
sensible, délicat, presque jamais coupable,
des Muses adoré, des talens amoureux ?
s'il abrégea tes jours, il les rendit heureux.
Objets idolâtrés des Rois de l'harmonie,
arbitres de nos chants, & seul prix du génie,
notre gloire, par vous, acquiert de la valeur ;
vous doublez le plaisir, vous charmez la douleur ;
vous animez nos jeux, & jusques à nos songes :
la triste vérité ne vaut pas vos mensonges.

Pardonne, ô mon ami, ce délire d'un cœ
nourri de tes accens & plein de ta chaleur.
Tu ne peux condamner, après la même ivresse,
la sensibilité qui mène à la tendresse.
Oui, oui, tu sus aimer... cher aux sensibles cœurs,
tu connus le plaisir de répandre des pleurs ;
peintre des passions, tu ressentis leur flamme ;
la douce aménité respiroit dans ton ame.
Ton génie & tes mœurs, leur abandon charmant,
tout, jusqu'à ta foiblesse étoit un sentiment.
Puisse, hélas ! de cette urne & si triste & si chère,
jusqu'à moi rejaillir un rayon salutaire,
qui calme les transports de ce cœur trop ardent,

(*) M. Colardeau avoit commencé une Epître de la Valiere.

que nul pouvoir encor n'a rendu dépendant,
de ce cœur peu connu, mais content de lui-même,
qui ne se croit heureux que du moment qu'il aime,
qui ne sait point haïr, mais qui sait résister,
pardonner aux méchans, & non les imiter.
Tombe aux pieds de la mort, l'amour-propre frivole,
l'orgueil que tout aigrit & que rien ne console!
O vous de qui mon nom réveille la fureur,
importune l'oreille & fatigue le cœur,
sur ces débris formés des dépouilles humaines,
oublions nos débats, & déposons nos haînes.
Sous des chaînes de fer, au fond de ces caveaux,
la Parque inexorable unit tous les rivaux.
Venez, n'attendons pas qu'aux bornes de la vie,
le tombeau nous rapproche & nous réconcilie.
Et toi, de la concorde, ami toujours constant,
que rien n'a pu jamais aigrir un seul instant,
toi, de qui les conseils dictés par l'indulgence,
dans mes sens captivés suspendoient la vengeance,
sur ta cendre aujourd'hui vois expirer ses feux!...
l'ennemi que j'embrasse est mon frère en ces lieux.

Par M. DORAT.

LE PREMIER JOUR QU'ON AIME.

Air : *de Joconde.*

J'AVOIS à peine dix-ſept ans
que je brûlois pour Nice ;
Nice avoit vu dix-neuf printems,
& n'étoit point novice.
J'aimois pour la première fois :
Nice pour la troiſième :
mais eſt-on maître de ſon choix,
le premier jour qu'on aime ?

J'étois amoureux comme cent :
Nice me parut belle ;
au récit de mon feu naiſſant,
Nice fit la cruelle.
De mépris elle ſut armer
ſes yeux, ſon maintien même :
en faut-il plus pour allarmer,
le premier jour qu'on aime ?

J'oſai m'écrier cependant :
« Nice, daignez m'entendre ! »
« Non, reprit-elle en minaudant,
» non, ceſſez d'y prétendre. »
J'en conviens : ce froid inoui
me mit hors de moi-même :

ſait-on que non veut dire oui,
le premier jour qu'on aime

Que j'étois fou d'appréhender
cette aimable colère!
On s'obſtinoit à me gronder:
mais on ne fuyoit guère.
Nice ne gronda point toujours:
c'étoit un ſtratagême:
mais connoît-on tous ces détours,
le premier jour qu'on aime?

Bientôt un ſouris careſſant
diſſipa cet orage:
du calme qui vint renaiſſant,
un baiſer fut le gage:
lui ſeul ſuffit pour m'embrâſer;
mon plaiſir fut extrême:
qu'on ſent bien le prix d'un baiſer,
le premier jour qu'on aime!

D'abord en avouant mon feu,
un mot étoit un crime;
quand je fus bien loin de l'aveu,
tout parut légitime....
On convaincroit, dans ces momens,
l'innocence elle-même:
l'on eſt bien fort en argumens,
le premier jour qu'on aime.

Par M. Bonnier de Layens.

HYMNE

D'UNE BERGERE A L'AMOUR.

GROTTES sombres, lieux fortunés,
où, loin du faste & loin de l'imposture,
par le bonheur doucement enchaînés,
sont à jamais unis l'Amour & la nature ;
séjour chéri par mon amant,
où l'ame heureuse & non tranquille
sait jouir, même en desirant,
que j'aime votre aimable asyle !
Quel frais voluptueux ! quel doux ravissement !
tu le fais naître, Amour ; dieu vainqueur, dieu charmant,
nos attraits, nos plaisirs sont ici ton ouvrage :
va, nos cœurs, chaque jour, sont à toi davantage,
& pour toi, c'est ainsi qu'on est reconnoissant.
Dans nos cités (hélas ! rassure un cœur sensible,)
apprens-moi s'il est vrai, dis-moi s'il est possible
que même à tes faveurs, on devienne inconstant.

En ces mots s'exprimoit une jeune bergère :
l'Amour l'écoute & lui sourit ;
sachant le mieux aimer, c'est elle qu'il préfère
& Zélamire encore à parler s'enhardit.

Amour, Amour, je reſſens ton injure.
Eh bien ! de l'univers venge-toi ſur mon cœur ;
hors le trait odieux, qui conduit au parjure,
lance-moi tous les tiens, ce ſera mon bonheur ;
couronne mon amant, ſignale ton empire,
&, s'il ſe peut enfin, augmente mon délire.
Mais tu le voudrois vainement ;
malgré ton pouvoir invincible,
à toi-même il eſt impoſſible
d'ajouter à mon ſentiment...
Au ſein des ſonges, je t'adore,
je te cherche dans mon ſommeil,
& c'eſt pour t'adorer encore
que j'aime l'inſtant du réveil.

Qu'il ouvre ou ferme ſa carrière,
eh ! que me fait l'aſtre du jour !
à peine je vois ſa lumière :
l'apperçoit-on en ce ſéjour ?
c'eſt ton flambeau ſeul qui l'éclaire.
Les doux parfums des fleurs, le murmure des eaux,
la roſe, en ces vergers, plus belle & plus chérie
& ſur-tout, plus long-tems, le concert des oiſeaux,
le ſouffle des Zéphirs, l'émail de la prairie,
tout me livre à tes feux, me ſoumet à ta loi,
& peint l'enchantement qui m'abandonne à toi.

Par Madame la Comteſſe DE B***.

LE SOUPER DEMANDÉ.

LORSQUE l'on veut fouper gaîment,
qu'on a tort d'aller chez Chrifale!
En fomptuofité, perfonne ne l'égale;
mais qu'un feftin eft affommant!
& que l'on me fatigue, alors qu'on me régale!
L'ennui funefte, en tous les cas,
des grands foupers eft la harpie;
il verfe un noir poifon fur les mets délicats,
chez Chrifale, ce Dieu corrompt les meilleurs plats,
rend le rire prophane & le plaifir impie.
Demain, fi je puis échapper
aux perfides complots de fon chef de cuifine,
demain, mon aimable Rofine,
chez toi je veux aller fouper.
Mais prends bien garde à ne pas fuivre
l'exemple dangereux du nouveau Lucullus;
point d'inutile apprêt, point de mets fuperflus;
tu connois le proverbe : il faut manger pour vivre;
cette maxime eft fage, on ne peut la blâmer;
faifons encore mieux, mangeons pour mieux aimer.
Qu'à mille excès honteux, le vulgaire fe livre;
laiffons prôner aux fots les indigeftions;
que les indifférens vuident tous les flacons:
c'eft d'amour, non de vin, qu'il faut que je m'enivre.
Toutes-fois je ne prétends pas,

trop févère envers mon amante,
de fon agréable repas
exclure tout-à-fait cette liqueur charmante ;
ayons-en, mais pas trop. Aux amans malheureux
elle eft plus qu'à moi néceffaire ;
ils ont befoin de fe diftraire,
& le vin adoucit leurs tourmens rigoureux.
Mais pour moi qu'attend une fête,
cette liqueur deviendroit un poifon :
pour bien fentir le prix du bonheur qu'on m'apprête,
je n'ai pas trop de toute ma raifon.
Ne vas pas ordonner de fanglante hécatombe ;
que tes mets, s'il fe peut, foient dignes des bergers ;
je ne veux pas qu'aux hôtes des vergers,
mon eftomac ferve de tombe.
Eh ! quel homme hélas ! fans frémir,
fans craindre de l'entendre & crier & gémir,
peut dévorer une colombe ?
Cette colombe, hélas ! cette jeune perdrix,
dont le trépas me caufe une douleur amère,
ont un époux, ont des petits ;
l'une eft amante, l'autre eft mère.
De leurs amours, je juge par les miens.
Ah! Rofine, ayons pitié d'elles ;
de ces tendres oifeaux refpectons les liens,
& n'immolons pas nos modèles.
Au fiècle d'or, où les amans
étoient moins inhumains, & fur-tout moins gourmands,
ils étoient encor plus fidèles.

Par M. le Chevalier DE CUBIÈRES.

A UN JEUNE HOMME

QUI S'ÉTOIT ENRÔLÉ.

CONTE.

QUITTE ce casque, & prends un autre état,
ton choix bizarre est l'erreur d'un homme ivre.
Jeune insensé ! veux-tu, dans un combat,
chercher la mort pour avoir de quoi vivre ?
grossiras-tu la liste de ces fous
qui vont frapper au temple de mémoire ?
De tant de sang que coûte une victoire,
soldats obscurs, quel fruit retirez-vous ?
Votre partage est d'avoir tous les coups :
les Grands ont seuls le profit & la gloire !
Témoin Lycandre, au printems de ses jours,
blondin charmant à l'œil vif, au cœur tendre.
Il sembloit né pour le dieu des Amours :
Mars entreprit d'en faire un Alexandre.
L'un promettoit des plaisirs à Lycandre ;
l'autre vouloit lui donner des lauriers :
donner ? j'ai tort, disons plutôt lui vendre ;
bref ! Mars en fit l'Adonis des guerriers.
Lycandre part : tel un trait fend la nue ;
son bras répand la terreur & le deuil ;
au premier choc, Lycandre perd un œil :
il faut à Mars payer sa bienvenue.

Moins beau, plus fier, il retourne au combat,
& sa valeur semble encore augmentée;
c'est pour la gloire & son œil qu'il se bat;
un boulet vient, sa jambe est emportée.
Debout à peine, on voit mon fier-à-bras,
plus brave encor, s'élancer au carnage,
dans tous les rangs, son fer s'ouvre un passage;
il est vainqueur, mais aux dépens d'un bras.
Abandonnant les drapeaux de Bellone,
mon étourdi, réduit presque à moitié,
prend femme alors, vive, jeune & fripponne:
il veut fêter l'Amour & l'amitié.
Pour mettre mieux le comble à son déboire,
sur ses lauriers, un sot le fait ....
& mon héros meurt sans avoir vécu,
en maudissant Mars, l'Hymen & la gloire.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

ÉPIGRAMME.

DAMON se tue à se prôner,
& de cela chacun s'étonne;
il ne faut pas tant s'étonner:
Damon n'est aidé par personne.

Par M. PANIS.

LE POUVOIR DES LARMES, *ÉPITRE* *A SOPHIE.*

TU ris, infenfible Sophie,
lorfque de l'heureux don des pleurs
ton amant fait l'apologie !
Tu ris, & tu ranges les cœurs
fous l'étendard de la folie !
Moi, cependant, en proie à mes douleurs,
laffé de ta coquetterie,
je me dérobe aux flots de tes adorateurs,
& loin de tes regards trompeurs,
mon ame s'abandonne à fa mélancolie.
Le filence des bois, le murmure des eaux,
& les plaintives tourterelles
qui gémiffent fur ces rameaux,
tout accroît mes langueurs mortelles.
Hélas ! ces fidèles oifeaux !
tu juras tant de fois qu'ils feroient tes modèles,
& tu brûles de feux nouveaux !
Mais d'où vient que mes yeux fe rempliffent de larmes ?
la trifteffe déjà pèfe moins fur mon cœur.
Par quel charme confolateur,
les pleurs que je répands calment-ils mes allarmes ?

Mon déſeſpoir ſe change en attendriſſement :
mon ame éprouve un ſentiment
mêlé d'amertume & de charmes.
Si la joie eſt douce à ſentir ,
quoique trompeuſe & paſſagère ,
que le beſoin de s'attendrir
eſt bien plus doux à ſatisfaire !
Nous naiſſons , nous vivons , nous mourons dans les pleurs ;
c'eſt à ce prix qu'eſt l'exiſtence :
mais le ſommeil , les pleurs , les pleurs & l'eſpérance,
nous conſolent dans nos malheurs.
Quel charme intéreſſant ils prêtent à l'enfance ,
alors que de ſes yeux , ils coulent en torrent !
que ſon regard humide eſt devenu touchant !
ſa foibleſſe & ſes pleurs ſont toute ſa puiſſance.
Ainſi la jeune roſe, au matin d'un beau jour,
ſéduit bien plus l'amant de Flore ,
lorſque les larmes de l'Aurore
embelliſſent ſon ſein coloré par l'Amour.
Et toi, ſexe enchanteur , dont l'enfance eſt l'image ,
toi, dont nous obtenons les légères faveurs ,
avec des chanſons & des fleurs ,
doux tréſors au printems de l'âge ,
dis : quel eſt le mortel ſauvage
qui peut réſiſter à tes pleurs ?
Ils ont fléchi jadis tout un aréopage ;
j'en atteſte l'hiſtoire. Ils ont fait encor plus :
l'aſſaſſin de Britannicus,
& d'Agrippine & de Burrhus ,

voit briller, au travers des flambeaux & des armes,
les yeux mouillés de pleurs de Junie : à ces larmes,
de ce tigre étonné la rage s'adoucit,
& Néron, Néron s'attendrit.
Parjure & volage Théfée,
ton cœur, d'un triple acier armé,
n'eft point touché des pleurs d'une amante abufée;
dont tout le crime eft de t'avoir aimé.
Mais le triomphateur du Gange
aborde en ce moment aux rochers de Naxos;
ce dieu voit Ariane, & fon amour la venge
du plus perfide des héros.
Cet Achille fier, inflexible,
qui venge fon Patrocle avec férocité,
traînant, autour de Troye, Hector enfanglanté,
aux larmes de Priam fera-t-il infenfible ?
Oh ! non; dès qu'il verra ce père humilié,
ce vieillard malheureux, dont il caufe les peines,
fon ame va s'ouvrir à la tendre pitié;
aux larmes de Priam, il mêlera les fiennes.
Tel eft, tel eft des pleurs le pouvoir fouverain !
Profcrit, chaffé du fein d'une ingrate patrie,
& dégradé du nom Romain,
Coriolan, le fer & la flamme à la main,
court, vole immoler Rome à fa jufte furie;
le peuple, le fénat, rien n'a pu le fléchir;
avant la fin du jour, Rome eft anéantie....
mais tout-à-coup il voit venir
la fuppliante Véturie,
fes enfans défolés, la trifte Vulturnie :

il voit couler les pleurs du repentir....
tu triomphes, nature ! oui, vaincu par ces larmes,
sentant, à ce spectacle, expirer son courroux,
le superbe vainqueur devient fils, père, époux,
pardonne à sa patrie, & quitte enfin les armes.
J'entends de stoïques censeurs
s'écrier : votre don des pleurs
n'est que le foible d'un cœur tendre :
la tendresse toujours fut l'écueil des grands cœurs ;
vous vous cachez pour les répandre
ces pleurs, & cache-t-on ce qui peut honorer ?
Nous préférons les ris, enfans de l'allégresse,
au triste plaisir de pleurer.
— Cœurs durs, que le sentiment blesse,
les vertus que vous outragez
sont les filles de la tendresse ;
la bienfaisance est-elle une foiblesse ?
vous vous cachez pourtant, lorsque vous obligez,
si vous avez de la délicatesse.
Nous préférons les pleurs aux ris ;
le sentiment seul nous attire.
Sans se lasser, voyez accourir tout Paris,
pour s'attendrir à Phèdre, ou pleurer à Zaïre.
On est peut-être bon, mais froid, lorsqu'on a ri,
& c'est souvent, hélas ! le vice qui fait rire :
mais on veut ressembler au héros qu'on admire,
& l'on est bien meilleur, quand on est attendri.

Par M. BÉRENGER.

LE PERIL,

CONTE.

Tristes censeurs, ne blâmez plus l'Amour,
s'il ne voit pas la lumière du jour.
Voudriez-vous, ô conteurs de sornettes,
que la raison lui prêtât ses lunettes ?
il verroit trouble : il vaut mieux ne rien voir.
Par le plaisir, laissons-nous décevoir.
La vérité tristement nous éclaire :
mais l'Amour sait nous tromper & nous plaire,
& pour les yeux de son bandeau couverts,
ce prisme heureux embellit l'univers.

Damon brûloit pour la jeune Emilie ;
elle, à son tour, pour Damon soupiroit :
mais sous les yeux d'un tuteur, vieux furet,
la pauvre fille étoit ensevelie.
Un simple geste, un coup d'œil indiscret,
eut de la Belle augmenté l'esclavage.
Comment tromper ce surveillant sauvage ?
Amour, Amour ! ce fut-là ton secret.
Damon la nuit, à travers la croisée,
incognito chez Emilie entroit,
& d'une planche en l'air fort mal posée,
osant franchir la route mal-aisée,
par la fenêtre, au logis pénétroit,

non ſans péril ; mais la vive tendreſſe
donne à-la-fois le courage & l'adreſſe :
on n'aime pas ſans un cœur affermi.

Damon un jour raconte à ſon ami
tout le bonheur dont ſon ame eſt remplie,
quand au chevet de ſa chère Emilie,
à la faveur des ombres de la nuit,
grâce à la planche, il ſe voit introduit.

On me dira que cette confidence
en lui découvre aſſez peu de prudence ;
qu'un amant ſage, un modeſte vainqueur
jamais ne dit l'hiſtoire de ſon cœur ;
que la tendreſſe exige du myſtère ;
qu'on doit enfin être heureux & ſe taire :
on a raiſon ; je conviens de ce point.
Damon eut tort ; je ne l'excuſe point :
mais cependant, pourſuivons notre idée.

Du confident, l'ame eſt intimidée
par ſon récit : « Comment ! vous êtes fou !
» eh ! vous riſquez de vous rompre le cou
» dix mille fois ! car j'y ſuis, il me ſemble
» vous voir d'ici ſur la planche.... je tremble,
» à chaque pas, que le pied vous gliſſant,
» & votre corps en l'air ſe balançant,
» vous n'acheviez, par quelque cataſtrophe,
» ce beau roman. » Frappé de l'apoſtrophe,
notre amoureux répond incontinent :
« oui, le danger m'effraye.... en revenant. »

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L.

LA CONSOLATION MUTUELLE.

J'AI vu Zulmé ſenſible & belle
me déployer, dans ſes douleurs,
le charme touchant de ſes pleurs,
& j'étois plus malheureux qu'elle.
Quand ſon cœur battoit ſur le mien;
lorſque, par un accent ſi tendre,
ſon ame ſe faiſoit entendre,
j'aimois, & je n'inſpirois rien.
Ses lèvres ont preſſé ma bouche;
ſes bras ont voulu m'enlaſſer:
Zulmé, que ſon ſeul malheur touche,
ne penſoit point à m'embraſſer.
J'ai vu ſe voiler ſon viſage,
ſon ſein s'agiter, treſſaillir,
bientôt, à force de ſentir,
du ſentiment perdre l'uſage.
Un mélancolique ſoupir
à cet accablement ſuccède....
& ce n'eſt point Zulmé qui cède
à l'emportement du plaiſir.
Qu'ils ſont doux, pour l'amant qu'on aime,
ces orages & ce repos!
mais c'étoit le déſordre extrême
d'un cœur oppreſſé de ſes maux;
ces maux qu'il faut que je partage,

je les souffre tous à mon tour :
quand je viens à parler d'Amour,
Zulmé n'entend plus mon langage.
Ah ! votre barbare amitié,
Zulmé, me déchire & m'accable.
Quels sont vos droits sur ma pitié,
quand vous êtes impitoyable ?
Eh ! que m'importent vos chagrins ;
& vos éternelles allarmes,
vos regards doux, mais inhumains,
& l'éloquence de vos larmes ?
Laissez-moi, c'est trop.... Ecoutez :
la nature m'a fait sensible :
aux cœurs tendres & tourmentés,
je ne suis point inaccessible :
mais, par un retour généreux,
souffrez que l'amour nous rassemble ;
& que du moins deux malheureux
puissent se consoler ensemble.

Par M. DOIGNI.

ÉPIGRAMME.

J'AI vu Julie avec la vieille Orphise :
Julie est belle & doit tout enchanter ;
sur sa vertu, l'on vient me consulter :
sur sa vertu, que veut-on que je dise ?
j'ai vû Julie avec la vieille Orphise.

Par M. MARTEAU.

L'AMOUR ET LA MORT,

FABLE.

Le monde étoit dans sa saison première.
Le tendre Amour, la Mort sauvage & fière,
(ils ne se boudoient pas encor,)
vers les champs, un beau jour, ayant pris leur essor;
se promenoient de chaumière en chaumière:
l'un, sur son dos, portoit son carquois d'or;
l'autre, sa faulx en bandoulière.

Fatigués au retour, chacun desiroit fort
d'aller se délasser au gîte:
il se fait tard. — Bon soir, la Mort!
— Adieu l'Amour! Puis on se quitte:
à droite, à gauche, ils dirigent leurs pas.
La Mort logeoit ce soir chez un sexagénaire,
qui lui fit un accueil, qu'elle n'attendoit pas;
sitôt qu'il apperçut sa face funéraire:
« Viens, cria-t-il, déesse tutélaire!
» ô douce Mort! viens, je vole en tes bras!
» accours, toi seule as pour moi des appas. »

Trouver un ami tendre, où l'on cherchoit sa proie,
c'est de quoi s'étonner. Peu faite à cet accueil,
sur son front épilé, l'Immortelle déploie
l'étonnement, le plaisir & l'orgueil.

L'allégresse en son cœur fait trouver une voie :
sa faulx même en tressaille, & semble s'attendrir ;
on voit presque le rire entre ses dents courir,
& tous ses os craquer de joie.
« Eh quoi, disoit-elle tout bas !
» les hommes, à mes coups, viennent s'offrir eux-
» mêmes !
» on est tout réjoui de voler dans mes bras !
» on m'accueille ! j'ai des appas !
» je suis la douce mort, qu'on aime ! »
Elle n'y tient plus ; à l'Amour
elle veut à l'instant raconter sa prouesse :
elle sort ; le vieillard, toujours plein de tendresse,
lui fait jurer un prompt retour :
car plus de mort, plus d'allégresse.

Au gîte de l'Amour, elle courut envain :
il avoit délogé comme elle,
pas tout-à-fait comme elle : mais enfin
c'est par hasard que l'Immortelle
le rencontra dans son chemin.
Dieux ! quel contraste ! à la douleur en proie,
en cheminant, le pauvre Amour pleuroit ;
& la Mort, dans l'ivresse où son ame se noie,
vient, par un récit indiscret,
l'attrister encor de sa joie.

De son bonheur tandis qu'elle parloit,
de plus en plus l'Amour se désoloit ;
à travers ses sanglots, à la fin sa tristesse

éclate ainſi : « Pauvre Amour !... on careſſe
» la Mort, hélas ! & l'Amour ſeul déplait !
» L'on m'a chaſſé ! l'on me délaiſſe !
» la Mort eſt belle !... & je ſuis laid ! »
(Ses larmes à ces mots d'aller encor plus vîte.)
« Mépriſé ! moi ! preſque battu !
» nud que j'étois, quand je demande un gîte !
» Maman Vénus, que diras-tu ?
» ah ! j'en mourrai ! » Soudain ſa voix expire,
au milieu des ſanglots de ſon cœur oppreſſé.
Or, ſon chagrin, puiſqu'il faut vous le dire,
c'eſt qu'un heureux de ſon empire
l'avoit, pour tout accueil, injurié, chaſſé.
La Mort le conſola. Quand on ſent l'allégreſſe,
l'amour-propre aiſément ſe fait conſolateur;
dire aux gens : réſiſtez au malheur qui vous preſſe,
c'eſt dire : moi, je n'ai point de malheur.
« Mais on m'attend ! allons, je vais, dit-elle,
» rejoindre mon vieillard ; adieu, conſolez-vous. »
A-peine à quatre pas étoit notre Immortelle,
que notre amant, apoſtat & rébelle,
court, vole, atteint l'Amour, & tombe à ſes genoux.
Au remords ſon ame eſt en proie :
il implore un pardon qu'il obtient aiſément.
Ses torts ſont effacés ; vienne un moment de joie,
l'Amour oublie un ſiècle de tourment.

Tandis qu'en volupté ce dieu change ſa peine,
la Mort, chez ſon vieillard arrive hors d'haleine ;

mais en entrant, figurez-vous
ce bon-homme effrayé, qui s'écrie : « O ma fille !
» ma femme ! mes valets ! à l'aide ! accourez tous !
» chassez ce monstre ! » Alors, tout fumant de courroux,
de fourches, de bâtons il arme sa famille,
& ferme sa porte aux verroux.
La Mort surprise un peu de pareille inconstance ;
& plus du geste encor que du propos,
va trouver Jupiter, lui demande audience,
& Jupiter lui répond en ces mots :
Votre double aventure est chose naturelle.
Celui par qui l'Amour avoit été chassé,
croyoit sa maitresse infidelle.
Le vieillard qui t'aimoit, qui te trouvoit si belle,
d'un vaisseau chargé d'or, sur l'onde fracassé,
venoit d'apprendre la nouvelle.
Or ce vieillard, on a su l'informer
que son vaisseau revient des portes de l'aurore ;
l'amant, trop prompt à s'allarmer,
apprend enfin qu'on l'aime, qu'on l'adore :
le bon-homme veut vivre encore,
& l'amant veut encore aimer.

Rien n'est peine ou plaisir, parmi la race humaine ;
mais tout prend la couleur de son opinion :
ce qu'il reçoit d'en haut, suivant l'occasion,
en arrivant chez lui, devient plaisir ou peine.

Par M. IMBERT.

PORTRAIT DE CINTHIE,

Traduction de Properce.

LE coursier doit bondir : le feu doit consumer ;
l'oiseau, fendre les airs ; & moi, je dois aimer.
Aimons, je m'abandonne à l'attrait qui m'enchante.
Que Cinthie, ô Vénus, est belle ! elle est charmante !
Tout en elle offre aux yeux mille appas séducteurs.
Pour paîtrir son beau teint, les Amours & leurs sœurs,
dans le lait, ou la neige, ont exprimé des roses,
ont ravi le duvet des fleurs à-peine écloses.
C'est ton astre, ô Vénus, qui, dans ses yeux, me luit.
Vois, du bout de son aîle, un Zéphir qui la suit,
balancer le roseau de sa taille ondoyante!
Vois le tissu léger de la gaze éclatante
en trahir les trésors, & les heureux contours!
Ces cheveux qu'ont poli les baisers des Amours,
suivant son cou d'albâtre, incessamment descendent;
ou versés à flots d'or, à flots d'or se répandent.
Quand ta main sert à boire au monarque des dieux,
tu souris, jeune Hébé, de cet air amoureux.
Beautés de l'univers, rendez-lui donc les armes ;
vainement vous montrez, ou vous cachez vos charmes ;
vous vantez vos talens ! eh ! pourriez-vous jamais
égaler ses talens, non plus que ses attraits ?

Quand les folâtres Jeux l'invitent à la danſe,
quelle légéreté ! quel feu ! quelle cadence !
& comme en un concert, émule de ſa voix,
ſa lyre harmonieuſe obéit à ſes doigts !
Moins divine, ô Phœbus, eſt ta lyre divine.
On exalte Erynna ; l'on célèbre Corinne ;
on répète, à l'envi, leurs poëmes divers ;
Cinthie ! on n'a pas tort : on n'a pas lu vos vers.
Les dieux, de tous leurs dons, ont paré ma Cinthie :
mais je crains Jupiter ! elle eſt trop accomplie ;
je la perds, s'il la voit... Que mes ſoucis ſont vains !
elle eſt, ô Jupiter, l'ouvrage de tes mains.
Sœur des ſœurs de l'Amour, divinité mortelle,
Hélène eut moins d'eſprit, & ne fut pas plus belle.
Pardonnez, belle Hélène, un doute injurieux.
Comment donc une femme, une beauté, deux yeux,
ont-ils pu mettre en cendre & l'Europe & l'Aſie,
diſois-je ? Alors mes yeux n'avoient pas vu Cinthie.
Que Troye eût vu Cinthie, & Troye, aſſurément,
eut tombé bien plutôt, tombé plus noblement !

On doit les honorer, ces amants qu'on outrage.
Paris, tu fus prudent ; Ménélas, tu fus ſage,
l'un réclamant toujours, l'autre ne cédant pas ;
toi, tu la poſſédois ; toi, tu la poſſédas.
Ah ! rendons-lui juſtice : elle étoit aſſez belle,
pour qu'Achille ou Priam duſſent périr pour elle.

O vous, qui, de Zeuxis, ambitieux rivaux,
brûlant d'humilier l'orgueil de ſes pinceaux,
voulez, à ſon portrait, que Vénus porte envie,
le ſecret eſt bien ſimple, il faut peindre Cinthie.

ÉPITRE

A UN HOMME EN FAVEUR.

TE voilà donc, quel doux partage !
bien enrichi, bien décoré,
de tout, disposant à ton gré,
&, dès-lors, comme c'est l'usage,
très-accueilli, très-entouré,
& jouant presqu'un personnage !
Du tourbillon, grand partisan,
dans la carrière politique,
tu vas prendre un rapide élan,
muni du titre magnifique,
& du brevet de courtisan !
Frappé de ta brillante escorte,
ébloui de tes nouveaux fers,
je sais bien que tout l'univers
doit se faire écrire à ta porte.
Pour moi, juste appréciateur,
de qui t'envie ou qui t'encense,
je veux honorer ta faveur
par des vers de condoléance ;
je ne crois plus à ton bonheur,
en apprenant ta dépendance.
L'éclat, le crédit, l'opulence
ne sont pas des biens pour le cœur ;

&, n'en déplaiſe à ta Grandeur,
ſont des écueils pour l'innocence.
Quant au repos où tes beaux jours
ont jadis commencé leur cours,
c'en eſt fait ! eſclave à la mode,
il s'envole avec les Amours,
dans quelque aſyle plus commode.

D'abord, ſans trouble, & te fiant
aux flots d'une mer immobile,
tu ne verras qu'un ciel riant,
qu'un horiſon vaſte & tranquille;
goûtant tes faſtueux plaiſirs,
tu n'entendras, exempt de peine,
que le murmure des Zéphirs,
& que le chant de la Sirène.
Prends garde! un foudre, encor lointain,
eſt enfermé dans le nuage;
les Autans amaſſent l'orage,
qui, ſur toi, va fondre ſoudain,
quand tu ſeras loin du rivage.

Mais laiſſons-là, frivole ami,
tous ces tableaux métaphoriques,
& ces eſquiſſes prophétiques
de ton deſtin mal affermi;
cauſons : à mon zèle ſincère,
oui, c'eſt ton cœur qui répondra;
ſi c'eſt le bien que tu veux faire,
le feras-tu.... comme on voudra?
L'audace, l'intrigue vénale,
les grands, les femmes, les valets

t'engageront dans un dédale
d'où tu ne fortiras jamais.
Armé d'une heureufe conftance,
de tous ces flots envain battu,
fi tu tiens ferme la balance
entre les mains de la vertu....
ton fort eft décidé d'avance ;
on rira bien d'un franc Gaulois,
fans effor, fans philofophie,
dupe affez pour chérir les loix,
& citer encor la patrie.
A nuire, fi tu n'es pas bon,
eh ! de toi que veux-tu qu'on faffe?
Il n'eft pas fi mince frélon,
qui ne s'agite fur ta trace,
pour te darder fon aiguillon.
Tous les fuppôts de l'injuftice
ne te verront qu'avec horreur ;
fonge qu'il leur faut un complice,
& non pas un accufateur.
Dans ce beau fiècle où l'on publie
que chaque branche a fon progrès,
que tout enfin fe rectifie,
un honnête homme, foyons vrais,
pour telles gens que tu connais,
eft bien mauvaife compagnie !
Tu déplairas.... eh bien ! tant mieux !
tu n'es pas loin de ton naufrage ;
l'orgueil t'impofe un joug pompeux :
la malignité t'en foulage.

Déjà tous les vents à la fois
ébranlent ce frêle édifice,
d'où va te chasser, je le vois,
la haine ouverte, ou l'artifice;
chaque instant te mine & te perd:
un coup de baguette perfide
a détruit les jardins d'Armide,
& te voilà dans un désert!...

Et c'est là que j'irai t'attendre;
de l'amitié, c'est le moment.
Le faîte où je t'ai vu prétendre
est respectable assurément:
mais, quand je t'en verrai descendre,
tu recevras mon compliment.
En attendant ce jour de fête,
ose le voir dans l'avenir;
l'ame du sage est toujours prête,
& son calme ne peut finir,
dès qu'il a prévu la tempête.
Sur cet océan agité,
au sein même de l'imposture,
où te jette la vanité,
ah! retiens la simplicité
d'une ame indépendante & pure;
garde un vœu pour la liberté,
un regret à la vérité,
un souvenir à la nature!

Pauvre fou qui crois être grand?
autour de toi, tout est surface;
va! le premier pas vers le rang,

eſt le premier vers la diſgrace.
Ta faveur n'eſt qu'un trébuchet :
tes pareils, aux ames flottantes,
briguent la lettre de cachet,
en ſollicitant leurs patentes.

Il faut en rire, il faut ſur-tout
te ménageant une reſſource,
cultiver ton ame & ton goût,
puiſer le bonheur à ſa ſource,
au ſentiment immoler tout.
Dès aujourd'hui, rien n'eſt plus ſage,
prévenant les retours fâcheux,
penſe à meubler ton hermitage;
qu'on y trouve, au gré de nos vœux,
du frais, du calme, de l'ombrage,
tout ce qui peut flatter les yeux,
& t'offrir le prix du courage,
de jeunes Amours, des vins vieux,
des vertus, ſans airs ſoucieux,
& ces écrits ſans étalage,
où l'on apprend l'art d'être heureux !

Cet art vaut mieux qu'un diadême;
ſous des cieux toujours ennemis,
juſques à notre heure ſuprême,
au changement tout eſt ſoumis :
mais, tes honneurs évanouis,
oſe au moins compter ſur toi-même ;
mérite enfin un cœur qui t'aime !...
les rois n'ôtent point les amis.

Par M. DORAT.

SUR L'ESPRIT,

OU

L'AVOCAT DES PAUVRES.

N'AVOIR que son esprit & porter son visage,
est pour beaucoup de gens une bien dure loi !
qu'y faire cependant ? il faut bien être soi.
O vous, qui d'être vous n'avez pas le courage,
écoutez la leçon d'un sage,
que sur l'esprit un jour j'osois faire parler :
un sage est indulgent & cherche à consoler.

De l'esprit entre nous le partage est bizarre ;
un sot tout-à-fait sot est l'être le plus rare.
Dans un espace étroit tout homme est circonscrit ;
chacun a son genre d'esprit ;
aucun ne les a tous ; nul ne ressemble à l'autre.
En un mot, tel objet pour tel homme est prescrit :
la sagesse consiste à se borner au nôtre.

Par M. l'Abbé PORQUET.

LES BAISERS RENDUS,

IDYLLE.

HEUREUX les cœurs qu'un doux penchant rassemble !
mais que l'absence est cruelle à leurs feux !
Nise & Mirtil se faisoient leurs adieux :
près du départ, ils conclurent ensemble
qu'à certaine heure, en regardant les cieux,
ils s'enverroient des baisers amoureux.
En se quittant, leur chagrin fut extrême :
douleur d'amans est pis que la mort même :
car à son aide on appelle la mort ;
je le sais bien : me préserve le sort
d'être obligé de quitter ce que j'aime !
Le couple absent fut pendant tout un mois
inconsolable ; & c'est un long veuvage.
Au tems marqué, les baisers chaque fois,
alloient, venoient, soufflés entre les doigts,
& les Zéphirs se chargeoient du message.
Mais le bonheur passe comme l'éclair :
il nous fatigue, inconstans que nous sommes !
le changement, dans ce siècle de fer,
est devenu le lot de tous les hommes.
Las, à la fin de ces baisers perdus,
le beau Mirtil ne fut plus qu'un volage ;
sur Nise absente, Emire eut l'avantage;

il oublia l'objet qu'il ne vit plus.
Etant un jour entre les bras d'Emire,
il se souvint que dans ce même instant,
Nise envoyoit son gage à l'inconstant :
à cette idée, il éclata de rire ;
à son récit, sa belle en fit autant ;
elle disoit dans sa maligne joie :
rends-moi soudain les baisers qu'on t'envoie.
Mais savez-vous ce que Nise faisoit ?
elle donnoit ses baisers à Sylvandre ;
en les donnant, l'infidelle disoit :
à mon Berger, charge-toi de les rendre.

Par M. Léonard.

ÉPITAPHE.

CI gît, qui but, chanta, joua,
des vers & de l'amour sentit la double ivresse,
de mille voluptés doucement s'enivra,
sans rien ôter à la délicatesse.
Bravant le sort contraire, au sien toujours soumis,
il n'eut que le regret de ne pouvoir sans cesse
faire du bien à ses amis
& du plaisir à sa maitresse.

Par M. le Comte de Viermes.

ROMANCE

Faite auprès du berceau d'un enfant endormi.

HEUREUX enfant que je t'envie
ton innocence & ton bonheur !
ah ! garde bien toute la vie
la paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors : mille ſonges volages,
amis paiſibles du ſommeil,
te peignent de douces images
juſqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre : tu vois ton père
joyeux accourir à grands pas ;
il t'emporte au ſein de ta mère ;
tous deux te bercent dans leurs bras.

Eſpoir naiſſant de ta famille,
tu fais ſon deſtin d'un ſouris ;
que ſur ton front la gaité brille,
tous les fronts ſont épanouis.

Heureux enfant que je t'envie
ton innocence & ton bonheur !
ah ! garde bien toute la vie
la paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue ;
ſans regrets, comme ſans deſirs,
chaque objet qui s'offre à ta vue
t'apporte de nouveaux plaiſirs.

Si quelquefois ton cœur ſoupire,
tu n'as point de longues douleurs ;
& l'on voit ta bouche ſourire,
à l'inſtant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foibleſſe,
tu nous attaches à ta loi ;
& juſqu'à la froide vieilleſſe,
tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant, que je t'envie
ton innocence & ton bonheur !
ah ! garde bien toute la vie
la paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas ! que d'un vol rapide
ils viennent ces jours orageux,
où le ſort & l'amour perfide
vont porter le trouble en tes jeux !

Moi qui des goûts de la nature
garde encor la ſimplicité,
avec une ame douce & pure,
quels ſoins ne m'ont pas agité !

Amours trompeuses ou legères,
parens ravis à mon amour,
mille espérances mensongères
detruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant que je t'envie
ton innocence & ton bonheur!
ah! garde bien toute la vie
la paix qui règne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
me garde quelque trait nouveau,
je viendrai de son injustice
me consoler à ton berceau.

Et tes caresses & tes charmes,
& ta douce sécurité,
à mon cœur en proie aux allarmes
rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante,
du seul âge heureux parmi nous!
ce jour peut-être où je le chante
de mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant que je t'envie
ton innocence & ton bonheur!
ah! garde bien toute la vie
la paix qui règne dans ton cœur.

Par M. BERQUIN.

A M. ROUCHER,

Sur son Poëme des Mois *qu'il se dispose à mettre au jour.*

TU vas donc ceindre enfin ta couronne immortelle !
tes *Mois*, au palais d'Apollon,
feront ton passe-port : ami, cela s'appelle
frapper en maître aux portes d'Hélicon.
Ensemble, tu le sais ; compagnons de voyage,
on nous a vû tenter ce grand pélerinage :
nous avons sur la route eu des destins divers ;
mais si je touche à peine à ces bords toujours verds,
quand je te vois Grand-Prêtre au Temple de Mémoire,
je me console au moins, en relisant tes vers,
& je gagne en plaisir ce que je perds en gloire.

Par M. IMBERT.

QUATRAIN.

ENFIN je respire un moment :
Hilas quitte ces lieux, Corinne me délaisse,
& je demeure au même instant
& sans rival & sans maitresse.

Par M. JOURDAIN.

A EGLÉ,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

VERS les antres du nord, l'hiver fuit en courroux,
& déjà le Soleil lance un rayon plus doux.
Sur ſon humble buiſſon, la roſe renaiſſante
développe l'éclat de ſa pourpre brillante,
& le Dieu du printems, aux portes du matin,
vient ſourire à la terre, & parfumer ſon ſein.
Eglé, dans ſes beaux jours, que la Nature eſt belle!
Vous lui prêtez encore une grace nouvelle;
vous ajoutez un charme à de ſi doux inſtans:
le jour de votre fête eſt un jour de printems.
Eh! qu'importe en effet, lorſque rien ne nous lie,
que la nature expire, ou renaiſſe embellie?
il faut qu'un intérêt plus vivement ſenti
ouvre ſur ſes beautés notre œil appeſanti;
il faut que l'amitié, peut-être l'amour même...
que ſais-je? rien n'eſt beau qu'autant que le cœur aime.
Nos paſſions, nos goûts ſont l'ame de nos ſens,
& la nature échappe aux yeux indifférens;
elle me plaît par vous, & m'en plaît davantage.
Eglé, j'aime les fleurs dont je vous rends hommage;
ſans le tendre intérêt d'en parer votre ſein,
leur fraîcheur, leur émail n'eût point tenté ma main;
elles ont plus d'éclat, quand l'amour les moiſſonne;

heureux qui les reçoit! plus heureux qui les donne!
mais plaignez le mortel, qui seul dans son ennui,
va cueillir une fleur, & la garde pour lui.

Par feu M. COLARDEAU.

DITHYRAMBE.

C'EST Dorimène! elle gronde, frémit.
Vois-tu ses pleurs? l'homme de bien prospère.
L'entens-tu rire? ah! l'innocent gémit.
Fille du Styx, le parjure est son pere:
on l'arracha de l'antre d'Aleſton,
& de son lait la rage l'a nourrie:
mais si la mort vient la rendre à Pluton,
tremblez, méchans, vous l'aurez pour Furie!

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

A MADAME ***.

VOUS paroissez toujours nouvelle:
d'intelligence avec le tems,
l'Amour perd sur vos pas l'usage de son aîle,
& le dernier de vos amans
mettra tout son bonheur à vous être fidèle.

Par M. DOIGNI.

VERS

Sur la maiſon de campagne de M. Watelet, où ſe trouvent deux ruiſſeaux, un bois de chênes, un pont de fleurs, & une petite iſle où l'on a placé la ſtatue de la Liberté.

SUR LES RUISSEAUX.

VOYEZ-VOUS ces flots purs, ſans bruit, d'un même pas,
l'un à l'autre enchaînés, fuyant ſous cet ombrage ?
à leur exemple, amis, ne nous ſéparons pas,
& de la vie enſemble achevons le voyage.

SUR LES CHÊNES.

L'un par l'autre appuyés, nous craignons peu les vents;
ſur ce ſol paternel, nous vieilliſſons enſemble;
nos rameaux encor verds ſont unis pour long-tems :
heureux les vieux amis dont le cœur nous reſſemble!

SUR LES FLEURS.

Fleurs qui parez ſans art ces tapis de verdure,
avec quel nouveau charme on vous revoit toujours !
quand Vénus dans les airs vole avec les Amours,
vous tombez mollement des plis de ſa ceinture.
Que votre émail eſt vif! que votre odeur eſt pure!
ſur l'aîle du zéphir, elle eſt dans les beaux jours,
l'encens que vers le ciel fait monter la nature.

SUR LA LIBERTÉ. (*C'eſt elle qui parle.*)

Triſtes ambitieux, ne quittez point la cour;
ne venez point ici profaner mon bocage;
je ſuis la liberté; j'habite en ce ſéjour;
j'en ai même exilé l'amour:
car l'amour eſt un eſclavage.
Ici j'offre aux cœurs purs tous les tréſors du ſage,
les arts, les doux loiſirs, des plaiſirs ſans tranſport,
l'amitié, le repos, des fleurs & de l'ombrage.
Le monde eſt un écueil, & mon iſle eſt un port.
Sans ſoin du lendemain, ſans remords de la veille;
ſatisfait du préſent, l'homme en paix y ſommeille,
& comme il a vécu, dans le calme il s'endort.

Par M. DUCIS.

LE SOUHAIT ACCOMPLI.

LUBIN, dès le printems, partit pour un voyage;
ſa femme étoit enceinte; il lui fit en partant
les adieux les plus doux, les complimens d'uſage
que ſe font deux époux qui s'aiment tendrement:
« Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
» & te rende à mes vœux, telle que je te vois »!
Le Ciel qui l'entendit fut docile à ſa voix,
le bon Lubin revint au bout de douze mois,
& retrouva ſa femme enceinte.

Par M. SIMON.

FRAGMENT

FRAGMENT

D'un Poëme sur la Nature & sur l'Homme (*).

HOMME, quand de la mort les leçons t'environnent,
quand tes plus chers amis tous les jours t'abandonnent,
sur ce globe changeant, prétends-tu t'arrêter?
demain comme une tente il faudra le quitter.
Es-tu prêt? Tu gémis, & ton orgueil murmure
contre le juste arrêt qu'a porté la Nature!
La Nature en courroux s'élevant contre toi
t'accuse : O fils ingrat que révolte ma loi,
arrête, arrête enfin ta plainte illégitime!
la mort, quand tu naquis, te marqua pour victime;
tu connois ton destin : je viens redemander
les jours que pour un temps je voulus t'accorder.
Ne me reproche point l'injustice & la haine.
Un contrat éternel tous les deux nous enchaîne;
je dois te concevoir, t'animer, te nourrir :
mais chaque homme à son tour me promet de mourir.
L'heure vient : de tes ans la course est accomplie.
C'en est fait! je m'arrête, & ma tâche est remplie.
Tous les jours, pour servir tes caprices nouveaux,
de mes riches saisons variant les travaux,

(*) Ce morceau finit le second Chant.

j'épuiſois les tributs que m'apporte l'année;
tous les jours, ta molleſſe à ſe plaindre obſtinée
demandoit à-la-fois, dans ſes vœux inconſtans,
les tréſors de l'automne, & l'eſpoir du printems.
D'abord de l'hymenée achevant le myſtère,
je daignai te former dans le ſein de ta mère.
Foible & nud tu naquis aſſiégé de beſoins.
Au milieu des périls, protégé par mes ſoins,
tu vécus : de tes pas j'affermis la faibleſſe;
de l'eſſaim des plaiſirs, j'entourai ta jeuneſſe;
tu penſas; tu reçus, tu rendis tour-à-tour
les ſoins de l'amitié, les plaiſirs de l'amour.
L'amour, juſqu'à la mort, t'a ſuivi dès l'enfance:
tes parens tranſportés ont béni ta naiſſance,
& tes fils adorés comblant tes derniers vœux,
font revivre ton nom dans leurs jeunes neveux.
Ouvre les yeux : regarde avec quelle tendreſſe
de la mort qui te fuit j'avertis ta vieilleſſe !
J'affoiblis en ſecret tes reſſorts languiſſans;
la vie avec lenteur s'éloigne de tes ſens;
& par degrés, enfin, ma prudence attentive
relâche tous les nœuds de ton âme captive.
Inſenſé ! vainement tu demandes des jours :
dans un cercle uniforme, ils reviennent toujours;
un an fuit : les ſaiſons l'une à l'autre enchaînées
de leurs mêmes couleurs reparoiſſent ornées.
Pour commencer encor, chaque âge doit finir.
Déja dans le paſſé je t'ai peint l'avenir.
Viens donc, & dans mes flancs hâte-toi de deſ-
cendre !

je vieillis comme toi : je tenais de ta cendre.
Viens, ne crains point, je t'aime, & de tous mes
bienfaits,
le dernier est la mort qui t'apporte la paix.
Oui, la nature est juste, & sa voix maternelle
a droit de gourmander ta foiblesse rebelle.
Homme, veux-tu, réponds, que le fleuve des jours
immobile s'arrête, ou rebrousse son cours?
La race qui s'éteint d'une race est suivie :
ici pleure un vieillard qu'abandonne la vie;
là sourit un enfant qui folâtre au berceau :
ainsi du tronc mourant sort un faible rameau.
Tu te plains, malheureux dont la vie insensée
est depuis ta naissance une mort commencée !
Henri, dont les vertus charmèrent nos ayeux,
Newton qui nous transmit les annales des cieux,
ont payé comme toi ce tribut nécessaire.
Un jour nous gémirons au tombeau de Voltaire...
Lâche! accomplis la loi de la nécessité,
meurs, & céde la place à la postérité.
Déjà d'un front joyeux, au plaisir préparée,
d'un vêtement de fleurs avec grace parée,
jeune, & donnant le jour à des peuples nouveaux,
elle croît, & s'avance au milieu des tombeaux.
Homme, ne tarde plus : le tems presse, commande,
& la terre muette en secret te demande.

Infortuné, dis-tu, permets-moi de pleurer :
quand je desire encor, me faut-il expirer?
O douleur ! le trépas va fermer ma paupiere ;
adieu, chere cabane, où j'ai vu la lumiere !

Faut-il perdre sitôt, enlevé par le tems,
le souris d'une épouse, & les fleurs du printems?
La mort donne le signe, & ma tombe s'entr'ouvre;
j'existe : encore une heure, & ce sable me couvre.
L'épouvante me glace : ah ! puis-je sans frémir,
sonder ce lit de poudre où je vais m'endormir,
où plongé dans la nuit, dépouillé, solitaire,
je dormirai couché sous le drap funéraire;
où, telle qu'un flambeau qui perd ses derniers feux,
l'ame, fille des sens, se dissipe avec eux?
— Console-toi : rejette une erreur insensée.
Citoyenne des cieux, ta vivante pensée
ne pourra de la mort éprouver le sommeil.
Celui dont la parole appellant le soleil
des ombres du chaos, fit jaillir la lumiere,
a d'un souffle immortel fécondé ta poussiere. &c.

Par M. DE FONTANES.

VERS

Sur le Mariage de M. DE MARMONTEL.

CELUI qui célébra l'Amour
du ton de Catulle & d'Ovide,
au Dieu qu'il chantoit, dit un jour :
je veux être heureux, sois mon guide.
Non, non, je ne suis point ingrat,
lui dit l'Amour, & par contrat,
je te promets Adélaïde.

Par M. THOMAS.

LA JEUNE FILLE CORRIGÉE.

AU tems jadis, certaine Fée habile
corrigea bien une fiere beauté.
Cloris voyoit ſon dix-ſeptiéme été ;
Cloris avoit l'œil vif, la jambe agile,
& le corps droit. La jeuneſſe en ſa fleur
entretenoit ſur ſa peau blanche & liſſe
ce velouté, cette douce fraîcheur
de la ſanté voluptueux indice ;
bref, tous ſes ſens étoient dans leur primeur.
Mais elle étoit trop vaine & trop moqueuſe,
s'imaginoit être à l'abri du tems,
& rioit fort ſur-tout des vieilles gens.
Pourquoi ſouvent ſa mere affectueuſe
lui dit : « Mon Dieu! ſoyez moins orgueilleuſe;
» l'âge viendra : vos couleurs, par degrés
» s'effaceront, & vous vous fanerez ».
Sermon uſé qui ne la touchoit guère!
La maman donc, en ſa douleur amère,
un beau matin, la conduit ſans fracas
chez une Fée humaine & débonnaire,
à qui d'avance elle avoit dit le cas.
Or celle-ci, (ſon nom étoit Alcine)
pour la guérir n'employa qu'un miroir,
miroir unique, où, par vertu divine,
aux yeux des gens l'avenir ſe fait voir.

— « Allons, Cloris, que voyez-vous? — Ma-
» dame,
» j'apperçois-là je ne sais quelle femme,
» qui m'a bien l'air, parmi ses grands enfans,
» de regretter en secret son printems!
» Ah! qu'elle est drôle avec sa peau brunie,
» son pied très-gros & sa taille arrondie!
— » Belle Cloris, la reconnoissez-vous?
— » Moi!.. non, vraiment. — Et celle-ci,
» ma chere?...
» remarquez bien!. — Quoi! cette douairiere,
» & triste, & maigre, & soit dit entre nous,
» n'ayant jamais eu de gorge peut-être!
» oh! je n'ai pas l'honneur de la connoître.
— » Cette autre enfin!... — Cette autre a
» soixante ans:
» fi! quelle horreur! elle a le corps étique;
» elle est ridée, & sous sa coeffe antique,
» de tous côtés percent les cheveux blancs.
» Ces femmes-là font un trio comique,
» & j'ai bien droit de rire à leurs dépens.
— » C'est fort bien dit! riez donc de vous-
» même,
» ou mieux encor abjurez vos travers.
» D'avance ici, grace à mon art suprême,
» vous voici peinte à trois âges divers.
» Quand plusieurs fois vous aurez été mere,
» vers quarante ans, adieu, taille legere,
» teint animé, port noble, & *cætera*,
» & vous serez la femme que voilà.

» Celle qui fuit, eſt l'image certaine
» de vos attraits à votre cinquantaine.
» Pour la derniere, objet faſtidieux,
» c'eſt vous encor qu'elle peint à vos yeux,
» telle qu'un jour, ſans doute un peu plus ſage,
» vous paroîtrez dans l'hiver de votre âge ;
» & cet hiver, hélas ! viendra bientôt ».

A ce diſcours, Cloris ne répond mot :
mais la pauvrette affectant de l'audace,
les yeux troublés, regarde dans la glace,
& ſe détourne, & puis toute en émoi
regarde encore, & recule d'effroi.
Bien eſt-il vrai que ce ſpectacle utile
rabattit net ſon orgueil indocile.

Belles, le tems vous mine à chaque pas,
& cependant la vanité vous berce
d'autres penſers. Si ces triſte dégâts
s'offroient ſoudain à vos yeux délicats,
vous tomberiez toutes à la renverſe.

Par M. SÉLIS.

INSCRIPTION

Pour un Boudoir.

HABITONS ce petit eſpace,
aſſez grand pour tous nos ſouhaits :
le Bonheur tient ſi peu de place !
& ce dieu n'en change jamais.

Par feu M. BERNARD.

VERS

Inſerits dans un Jardin, ſur une eſpèce de petit Mauſolée.

REPROCHE ALLÉGORIQUE
à une Maitreſſe infidelle.

CE n'eſt point une froide cendre
qui repoſe ſous ces cyprès :
hélas ! pour un uſage auſſi triſte, & plus tendre,
je viens de les planter exprès.

Je veux, dans ce ſombre bocage,
que ce lugubre monument,
me rappelle à chaque moment,
le ſouvenir d'une volage....
elle eſt morte pour ſon amant.

ÉNIGME.

ELOIGNÉ de l'objet que j'aime,
lui ſeul peut calmer mon ennui ;
il eſt plus beau que l'Amour même :
mais elle plus belle que lui.

Le mot eſt à la Table.

TRADUCTION

D'une Epître de Properce à Tibulle, qui se marioit avec Délie (*).

FLEUVE heureux du Léthé, j'allois passer ton
onde,
dont j'ai vu si souvent les bords;
lassé de ma souffrance, & du jour & du monde,
je descendois en paix dans l'empire des morts;
lorsque Tibulle & Délie,
avec l'Hymen & l'Amour,
ont embelli mon séjour,
& m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux;
la Parque a renoué ma trame désunie :
leur bonheur me rend heureux.
Enfin, vous renoncez, mon aimable Tibulle,
à ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
à tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle;
& vous osez dans ma cellule
goûter de pures voluptés!
Des petits-maîtres emportés,
gens sans pudeur & sans scrupule,
voudront tourner en ridicule

(*) Cette Piece a été faite à l'occasion du mariage de M. le Marquis de Villette avec Mademoiselle de Varicourt, célébré au Château de Ferney.

la réforme où vous vous jettez.
Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
la Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
la Vénus qui n'aime personne,
qui séduit tant de monde, & qui n'a point d'amant,
vaut mieux que la Vénus & tendre & raisonnable,
que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie ; heureux entre ses bras,
osez chanter sur votre lyre
ses vertus comme ses appas ;
du véritable amour établissez l'empire :
ces beaux-esprits Romains ne le connoissent pas.

Par M. DE VOLTAIRE.

A MADAME TH**,

Pour l'engager à ne plus veiller la nuit.

NON, non, ne veillez pas :
ressemblez à la rose ;
c'est la nuit qui repose
sa fraîcheur, ses appas ;
dormez toute la nuit ;
vous serez toujours belle,
& pour être immortelle,
couchez-vous à minuit.

Par feu M. GRESSET.

ÉPITRE DE MADAME***,

A Mademoiſelle le Chevalier d'Eon.

ENFIN, monſieur l'ambaſſadeur,
de Dragons jadis capitaine,
orateur en cour ſouveraine,
aide-de-camp, miniſtre, auteur;
malgré votre ton militaire,
& votre eſprit ſi cavalier,
& votre talent pour vous taire,
ou pour tuer votre adverſaire,
quand il étoit trop familier;
malgré la croix de chevalier,
le nom de plénipotentiaire
& d'agent extraordinaire
qu'on n'oſoit pas contrarier,
vous voilà des nôtres, j'eſpere!
Les jurés ont regardé là,
& Mansfield, arbitre ſévère,
a même opiné ſur cela
dans un tribunal d'Angleterre.
Femme en un mot, décidément,
ſans en avoir été moins ſage!....
loin de vous plaindre du partage,
je vous en fais mon compliment.
Pallas qui, dit-on, reſta fille,

valoit bien Mars assurément,
&, dans son mâle accoutrement,
levoit la lance lestement,
après avoir tenu l'éguille.
Quoiqu'on s'avise d'en penser,
votre sèxe, brave Pucelle,
avec orgueil peut s'annoncer ;
s'il vous manque une bagatelle,
vous avez sû vous en passer,
& votre gloire en est plus belle.

Nous sommes, vous le prouvez mieux
que tout ce que j'en pourrois dire
à ces hommes présomptueux,
des politiques plus fins qu'eux :
souvent nos plus frivoles jeux
cachent le grand art de séduire,
que nous avons reçu des cieux,
& qui vaut seul tout leur empire.
Dans tous les postes d'apparat,
nous brillerions comme tant d'autres,
Pour les secrets.... d'après les vôtres,
il faudroit que l'on publiât
que nous gardons ceux de l'état,
comme on nous voit garder les nôtres.
Quant au talent de batailler
dont ces hommes font étalage,
(car c'est-là qu'ils pensent briller,)
grâce enfin à votre courage,
ils trouveront à qui parler.

De l'honneur atteignant la cîme,

que par vous nos bras ſoient armés ;
de nos eſcadrons emplumés
on vous fait généraliſſime.
Nos tyrans, ſans tant de façon,
tendront aux fers leurs mains rébelles :
puiſqu'ils n'entendent pas raiſon,
nous ferons marcher du canon
contre ces monſtres d'infidelles.

Point de quartier pour les amans
ſans honneur, ſans délicateſſe ;
pour les maris trop exigeans,
qui voudroient bien que ſans foibleſſe,
avec des minois de vingt ans,
on eût les goûts de la vieilleſſe ;
pour les jaſeurs impertinens,
les ſots, les fats de toute eſpèce,
& les faiſeurs de faux ſermens !
Oui, leur renvoyant les allarmes,
avec les maux qu'ils nous ont faits,
glaive au poing, cocarde aux bonnets,
les ayant battus par nos charmes,
nous y joindrons d'autres ſuccès ;
& nous moquant de leurs vacarmes,
& les traitant en ennemis,
ces Dames mettront bas les armes,
quand ces Meſſieurs ſeront ſoumis.

Par M. DORAT.

L'ANNONCE DU PRINTEMS.

L'Hiver a peine à fuir : mais il combat envain;
bientôt il va céder à la toute-puissance
de cet astre brillant dont la douce influence
console la nature & réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
l'arbuste dépouillé n'offre point de verdure;
tout repose & tout dort : mais malgré ce sommeil,
tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
revient, chante, se taît, cherche & fuit sa compagne.
Rien ne s'anime encor : mais tout va s'animer ;
tout paroît sans amour : mais tout est prêt d'aimer.

Par Madame la Marquise DE CAS.**.

IN-PROMPTU

Sur les Lettres secrettes de l'Auteur, imprimées en Hollande.

Voici donc mes lettres secrettes,
si secrettes que, pour lecteur,
elles n'ont que leur imprimeur
& ces messieurs qui les ont faites ?

Par M. DE VOLTAIRE.

DISCOURS

Sur les Dégoûts de la Littérature.

« QUOI! tant d'autres ont pu, dans ce siècle
» commode,
» habiller la raison & la rime à leur mode!
» sur l'Hélicon françois, de nouveaux conquérants
» auront prescrit des loix, auront fixé les rangs!
» tant d'autres, d'un vain tas d'œuvres assoupissantes,
» fatiguent de Lambert les presses gémissantes!
» & toi, de leur succès, spectateur indolent,
» tu voudrois, sans pudeur, enfouir ton talent!
» Quoi! la palme t'invite, & tu crains d'y prétendre!
» Celui-ci, cependant, crie à qui veut l'entendre,
» que la scène tomboit, si, par un sort heureux,
» il n'avoit inventé le genre ténébreux.
» L'autre, d'une brochure allongeant la préface,
» croit qu'avec une estampe, il n'est rien qu'il
» n'efface.
» Messieurs, crie un troisième, il doit tout à Cochin!
» je le démontrerai l'ordinaire prochain.
» Les sotises qu'on fait, c'est moi qui les recueille :
» êtes-vous amateurs? souscrivez pour ma feuille.
» — Messieurs, vous dit un autre, oubliez ce brouil-
» lon,
» qui remplit de son fiel les journaux de Bouillon :

» moi, je veux au rabais vous vendre tous mes drames.
» — Messieurs, j'ai, contre dieu, broché des épi-
» grammes,
» & je rime, sur l'ame, un systême nouveau.
» — Messieurs, mon héroïde est réliée en veau.
» — Messieurs, par mes leçons, les rois s'immor-
» talisent ;
» trop heureux les sujets... si les princes me lisent!
» — A moi, messieurs, à moi! j'instruis sur la clef
» *d'ut !*
» hors l'Opéra-comique, il n'est point de salut.
» Tous vous pressent ainsi, d'un ton fier, d'un air
» rogue,
» d'acheter de leur baume, & de croire à leur
» drogue.
» Chacun, de la raison, croit hâter les progrès;
» chacun, du dieu du goût, croit dicter les arrêts.
» Crains-tu de t'égarer sur des traces si belles ? »
Ah! que sans vouloir plaire à des lecteurs rébelles,
j'aime mieux ma paresse & mon obscurité !
Que mon humble silence a de sécurité !
Je pourrois, enivré d'un charme épidémique,
disputer, comme un autre, un prix académique,
& mettant, à la fois, tout le Pinde à l'envers,
faire des vers en prose, & de la prose en vers.
L'esprit est de nos jours, si commun, si facile!
Pégase, à nos rimeurs, se montre si docile!
j'en ai vu, traduisant le grec avec succès,
sans avoir jamais su le grec, ni le français.
Je pourrois donc passer, dans ma verve légère,

ſur ces difficultés que le goût exaggère ;
je pourrois.... mais je crains un honneur dangereux :
s'il eſt beau d'être illuſtre, il eſt doux d'être heureux.
La gloire eſt un tourment plus qu'une récompenſe.
Dans la retraite obſcure où je vis, où je penſe,
à loiſir, enfoncé dans mes rêves ſavans,
je puis, avec les morts, oublier les vivans ;
m'éclairer, en ſecret, au flambeau de l'étude ;
braver les préjugés, rois de la multitude ;
&, ſans craindre jamais de me voir dénigré,
raiſonner à ma guiſe & rimer à mon gré.
O félicité pure ! ô ſort digne d'envie !
qu'il eſt doux de cacher & d'oublier ſa vie !
Voluptés de l'eſprit ! plaiſir myſtérieux !
qui vous goûte en ſecret, vous ſavoure bien mieux.
Je ſuis ſeul. Je ſuis libre, &, loin de tout profane,
j'admets, ou je proſcris ; j'abſous, ou je condamne ;
le vol de ma penſée embraſſe l'univers.
Si Paris eſt en feu pour quelques petits vers,
ſi Rome fait la guerre à la philoſophie,
ſi Londre eſt en procès avec Philadelphie,
je ſuis leur juge, & nul ne conteſte mes droits.
Mais c'eſt peu de juger les ſavans & les rois,
je pèſe, en ma balance, & l'homme & la nature,
& les ſiècles paſſés, & la race future ;
je fais, auprès du doute, aſſeoir la vérité ;
&, devant ma raiſon, Dieu lui-même cité,
comparoît, tour-à-tour, ſous toutes les images,
que des peuples divers lui prêtent les hommages ;
& ſes plats défenſeurs, & ſes plats ennemis,

ſont tous à mes arrêts également ſoumis.
Au prix de ce bonheur, vantez votre chimère,
écrivains couronnés d'une palme éphémère!
Mes rèves, j'en conviens, ne ſeront pas loués;
mes drames, ſi j'en fais, ne ſeront pas joués;
par un crayon flatteur, ma tête deſſinée
n'ira pas d'un ſalon parer la cheminée;
je n'enchaînerai pas, en rimeur courageux,
le tumulte & les flots d'un parterre orageux;
je mourrai tout entier: l'auteur du Nécrologe
ne pourra, dans ſon livre, inſérer mon éloge;
& les Grâces en deuil, & les Muſes en pleurs,
ſur ma tombe, jamais ne répandront de fleurs.
Mais eſt-il un triomphe, un ſuccès que n'altère,
de quelque ennui ſecret, le mêlange adultère?
Compterai-je pour rien les dédains qu'un rimeur
dévore, en rougiſſant, chez un ſot imprimeur,
& des cenſeurs royaux l'abſurde rigoriſme,
& des pédants jaloux le pointilleux puriſme,
& la fièvre, ſur-tout, d'un poëte troublé,
qu'attendent les ſifflets du public aſſemblé?

Avant que l'on me ſifle, ou que ma pièce amène
un peuple admirateur aux jeux de Melpomène,
m'en irai-je aux foyers, humble & timide auteur,
des princes du théatre eſſuyant la hauteur,
eſtropier mes vers pour gagner leur ſuffrage?
au fond du répertoire, enterrer mon ouvrage?
&, courbé trop long-tems ſous une indigne loi,
renouveller enfin la mort de Dubelloi?

Si ma Muſe, de Plaute imprudente écolière,

pour consoler ton deuil, ô veuve de Molière,
veux tracer, de nos mœurs, les tableaux ressemblans,
de Molière lui-même eussai-je les talens,
n'ai-je pas tout à craindre? & peut-on, sans scrupule,
moissonner aujourd'hui le champ du ridicule?
De ce champ si fécond, n'a-t-on pas écarté
l'audace nécessaire & la libre fierté,
qui sans craindre la haine, ou ménager le vice,
des catins & des sots nous auroient fait justice?
ô honte! ô déshonneur du théâtre français!

A ces dangers, se joint le danger du succès.
Verrai-je, sans frémir, qu'un vil folliculaire
soutienne, si j'ai plu, que je n'ai pas dû plaire;
&, qu'en dogue acharné contre tous les passans,
il abboie après moi, comme après le bon sens?
Dieux! à combien d'écueils me soustrait ma prudence!
Oui, je reste à jamais dans mon indépendance.
Au charme libre & pur de mes amusemens,
que peuvent de la gloire opposer les amans?
Quelle est, de leurs travaux, la suite accoutumée?
pour loyer de leur vie, ils ont de la fumée.
Nous pleurons leur misère en répétant leurs vers,
& le sort les punit d'éclairer l'univers.
Et cet univers même, où par la Renommée,
tout modeste rimeur voit sa gloire semée,
cet immense théâtre, où ses vers sont connus,
qu'est-il à des regards un peu moins prévenus?
Des dieux de l'Hélicon, l'univers est le temple;
l'univers nous entend; l'univers nous contemple;
un petit auteur croit, dans un petit soupé,

d'un petit madrigal l'univers occupé.
On nourrit ſa folie, on l'entoure, on le prône ;
de la littérature on lui dreſſe le trône ;
il trouve, dans ſon cercle, & le Pinde, & Paphos ;
les dames du logis, qu'il nomme des Saphos,
retrouvent à leur tour, dans ſon vers foible & vuide,
le tendre Anacréon & le galant Ovide.
Notre auteur ſe rengorge ! il ne ſe doute pas
que ſon triomphe expire à la fin du repas :
ſi même auparavant ſa vanité naïve
n'a pas fait, dans un coin, rire un malin convive ;
& ſi des gens du monde excitant les brocards,
il n'a pas, à leurs yeux, avili les beaux Arts.
Toutes-fois, j'y conſens, ſoyez à juſte titre,
du Parnaſſe moderne, & l'idole & l'arbitre :
mais vous ſavez alors quelle fatalité
pourſuit les aſpirants à l'immortalité.
Dans les ſiècles fameux que les arts enrichirent,
ſous le joug du malheur, tous les talents fléchirent :
plus le mérite eſt grand, plus il eſt outragé.
Le chantre d'Athalie eſt mort découragé ;
les méchans démaſqués tourmentent la Bruyère,
& Tartuffe diſpute une tombe à Molière.
Envain me direz-vous que la poſtérité,
tôt ou tard, en ſon jour, place la vérité ;
que des contemporains les jugemens peu ſages,
ne corrompent jamais la juſtice des âges ;
& qu'en ceſſant de vivre, on ceſſe d'irriter
ces haines qu'il eſt beau pourtant de mériter.
Du préſent dépouillés, l'avenir nous demeure,

Pour désarmer l'envie, il suffit que l'on meure,
je le sai : mais quoi donc ! bornerai-je mes vœux,
à réussir un jour chez nos derniers neveux ?
Puis-je de mille affronts dévorer l'amertume,
dans l'espoir incertain d'une gloire posthume ?
De ce beau dévoûment quel sera donc le fruit ?
De ma gloire future, entendrai-je le bruit ?
Au fond de mon tombeau, la vaine Renommée
viendra-t-elle éveiller ma cendre inanimée ?
R'ouvrirai-je les yeux, pour voir, avec orgueil,
ces lauriers qui, trop tard, croîtront sur mon cercueil ?

Si de Lagus envain l'éloquente voix crie,
s'il meurt loin d'une ingrate & trop chère patrie,
s'il n'obtient pas justice avant que d'expirer,
sans doute, après sa mort, il la doit espérer ;
son nom, qui, de nos jours, fut rayé par la haine,
aux noms des orateurs & de Rome & d'Athène,
sera joint, par la gloire & par la vérité,
sur l'eternel tableau de la postérité :
il sera, dans un siècle, au rang de nos grands hommes...
En fut-il moins proscrit dans le siècle où nous sommes ?
ces hommages tardifs qui lui seront rendus,
pourront-ils consoler ses mânes éperdus ?
pourront-ils réparer les malheurs de sa vie ?

D'ailleurs, qui vous l'a dit, que l'implacable envie
ne me poursuivroit pas dans l'asyle des morts !
Connoît-elle la honte ? a-t-elle des remords ?
N'avons-nous pas ouï des clameurs frénétiques
offenser de Boileau les mânes poétiques ;
& le fatal ciseau des infernales sœurs

ravit-il notre Horace aux traits de ses censeurs?
La vertu qui n'est plus est encor déchirée.
Et toi, Voltaire, & toi, dont la Muse adorée
a, par ses longs succès, irrité si souvent
les ennemis jaloux du mérite vivant,
quel spectacle offrira ton incroyable histoire?
Ta vie entière embrasse un siècle entier de gloire;
ton Ferney, de nos jours, fut le sacré vallon.
Les princes à l'envi, courtisans d'Apollon,
accrurent dans Ferney l'honneur du diadême.
Tusculé, ni Tibur, ni les bois d'Académe
ne reçurent jamais tant d'hommages divers.
Le voyageur parti des bouts de l'univers,
demanda le séjour du père de Mérope;
il fallut voir Ferney, pour avoir vu l'Europe.
Cependant, ô douleur! quand nous ne pourrons plus
t'offrir que des regrets & des pleurs superflus,
les reptiles impurs des marais du Parnasse
ranimeront alors leur sacrilège audace.
Du Pinde vainement tous les dieux, à la fois,
en chœur harmonieux, élèveront leurs voix;
cette hydre de l'envie, impuissante, abattue,
osera mordre encor les pieds de ta statue:
nous la verrons encor défigurer tes traits,
& blasphêmer ta gloire, & souiller tes portraits,
& vomir contre toi les poisons de sa rage.
Qu'un tel penser m'afflige, & qu'il me décourage!
Si, du nom d'écrivain, l'infructueux honneur
te fit payer la gloire aux dépens du bonheur;
si tu ne forças pas les pédants à se taire,

qui les y forcera ? quel autre que Voltaire
des cerbères du Pinde enchaînant la fureur,
dira la vérité sans allarmer l'erreur ?
Quel autre, aux sots humains, imposant plus d'estime,
sera leur bienfaiteur, sans être leur victime,
& n'aura pas besoin, à son dernier soupir,
d'implorer des vengeurs au sein de l'avenir ?

Mais je pardonne encor à ces lâches corsaires,
du goût & du génie ennemis nécessaires.
Nous-mêmes peu contens d'être insultés par eux,
falloit-il nous flétrir par nos débats affreux ?
Quel tumulte, bon dieu ! quelles clameurs sauvages
du Permesse agité font frémir les rivages ?
Sont-ce là ces esprits, si paisibles, si doux ?
Ils prêchent la concorde, & se détruisent tous.
Les plumes, dans le fiel artistement trempées,
servent, à ces guerriers, de lances & d'épées.
Ceux-ci de textes grecs, cuirassés savamment,
traînent un lourd bagage & marchent pesamment;
ceux-là, pour l'escarmouche, armés à la légère,
l'épigramme à la main, font la petite guerre.
Dans leurs vastes écrits, les chefs sont retranchés;
sous le canon d'autrui, les goujats sont cachés:
on se mêle, on s'escrime, & d'estoc & de taille;
les libelles aigus sont rangés en bataille;
on fait pleuvoir, au lieu de la flamme & du fer,
l'injure, & l'ironie, & le sarcasme amer.
La Discorde en sourit; noire d'encre & de crimes,
elle met en lambeaux & la prose & les rimes;
&, témoin du combat, le public en suspens,

ne fait auquel entendre, & rit à nos dépens.
Vainement, de nos jours, l'auteur d'une satyre
a blâmé tous ces maux que la dispute attire;
digne élève d'Horace, il démontre fort bien,
qu'il ne faudroit jamais se quereller sur rien,
à la ville, à la cour, & pas même en Sorbonne.
Discutez, nous dit-il. La maxime est très-bonne;
les vers plaisent: chacun est d'accord sur ce point;
mais c'est un beau sermon qui ne convertit point.

Eh! qui peut ramener l'union sur la terre!
les sermons n'y font rien: l'homme est né pour la guerre;
du temple de la paix, les talents sont exclus;
l'esprit, pour la discorde, est un titre de plus.

Ainsi donc les neuf Sœurs, vaines Enchanteresses,
n'ont plus qu'un miel perfide & de fausses caresses.
Malheureux qui se fie à leurs traits ingénus!
Telles, depuis Colomb, si funeste à Vénus,
de timides beautés, des nymphes séductrices
assassinent, au sein des plus tendres délices,
le jeune-homme imprudent, dont l'amour croit saisir
ce fugitif éclair qu'allume le plaisir.

Et l'on veut cependant que j'aille, foible atôme,
d'un renom chimérique embrassant le fantôme,
au caprice d'autrui vouer tous mes instans?
pour me rendre immortel, mourir avant le tems?
mendier le suffrage & l'appui d'un insecte?
honorer des grimauds, pour me faire une secte,
ou, contre moi, du Pinde armer les embrions?
ménager ses tyrans? craindre ses espions?

&

& ſervir de ſujet au naiſſant journaliſte,
qui, des auteurs vivans nouvel anatomiſte,
vient, le ſcalpel en main, ſur ma production,
eſſayer ſes talents pour la diſſection ?
puis, tout eſtropié, me trouver avec gloire
l'objet d'un vaudeville, ou d'un réquiſitoire;
afin qu'en me voyant, un ſénateur tout fier,
diſe : voilà l'auteur que nous brulâmes hier !
Ah ! que d'un fol eſpoir une Muſe enivrée
tente une mer perfide aux aquilons livrée :
je dérobe à l'éclat de ces triſtes revers,
le papier indulgent qui recevra mes vers.
Oui, j'en fais aujourd'hui l'authentique promeſſe,
vous ne me verrez plus, bords trompeurs du Permeſſe;
idole des guerriers, reine des écrivains,
ô gloire ! je renonce à tes ſonges divins;
va de nos jeunes foux déranger les cervelles;
dicte, à de vieux auteurs, des ſottiſes nouvelles :
je ſuis ſage, j'immole à mes pavots chéris
tes lauriers que la foudre a trop ſouvent flétris.

C'eſt ainſi que Lyſis, dans ſes regrets parjures,
accabloit les neuf Sœurs d'éloquentes injures,
& contre Apollon même exhaloit ſon dépit.
La rage d'un poëte a ſes jours de répit.

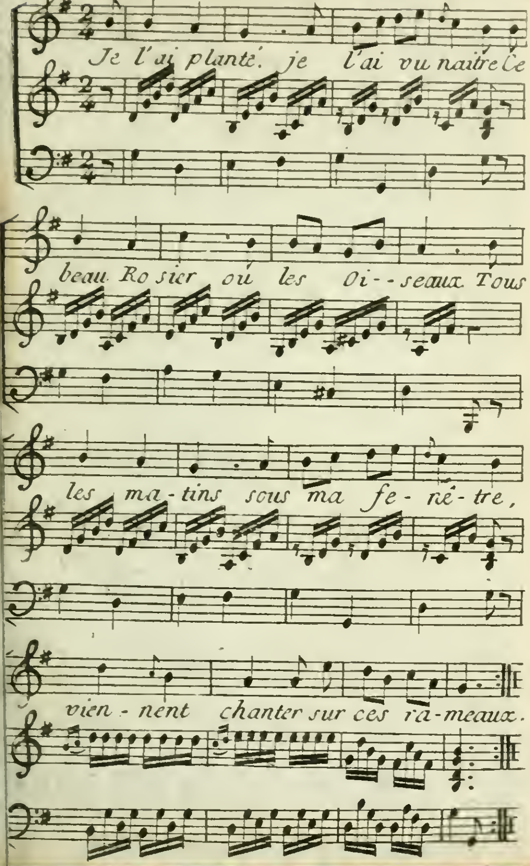
Le lendemain Lyſis, (ô ſurpriſe, ô merveille !)
adorateur du dieu qu'il blaſphémoit la veille,
rime une tragédie en cinq actes complets;
pour l'actrice à la mode, arrange des couplets;
va diſputer au Louvre, & manquer les médailles;

des ſiflers de Paris, paſſe à ceux de Verſailles ;
brigue un fauteuil vacant chez les quarante élus,
& proteſte, en rimant, qu'il ne rimera plus.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

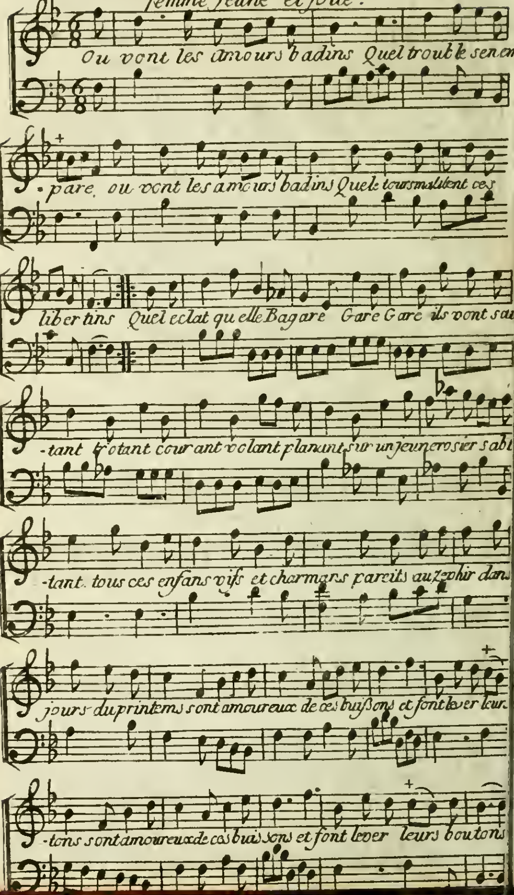
FIN.

Nº I. Romance, *paroles de M DELEYRE*

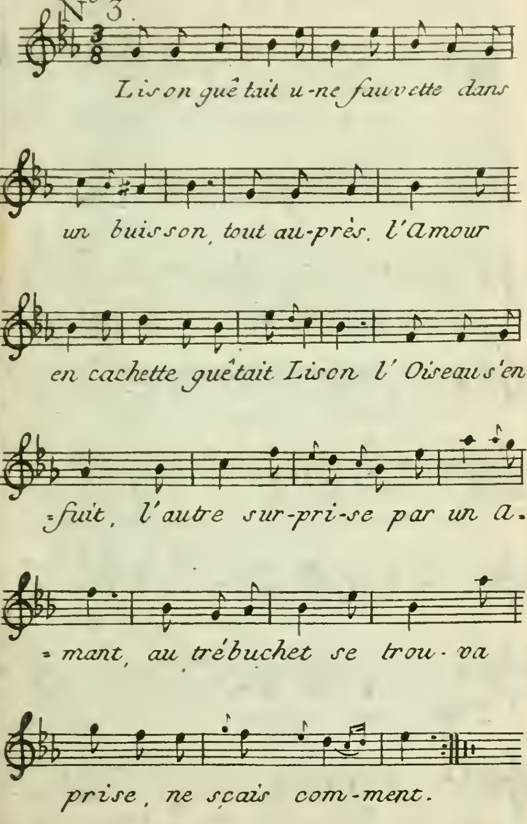


N°2. Chanſon à Mᵉ. DE ROSE

femme jeune et jolie.



ROMANCE


N° 3.
Lison guêtait u-ne fauvette dans
un buisson, tout au-près. l'Amour
en cachette guêtait Lison l' Oiseau s'en=
=fuit, l'autre sur-pri-se par un a=
=mant, au trébuchet se trou-va
prise, ne sçais com-ment.

Chanſon Philoſophique et morale

Pour un Deſſus, ou une Baſſe Taille.

N°. 4. *Gaiement Refrain* *Air de M. Albanèse*

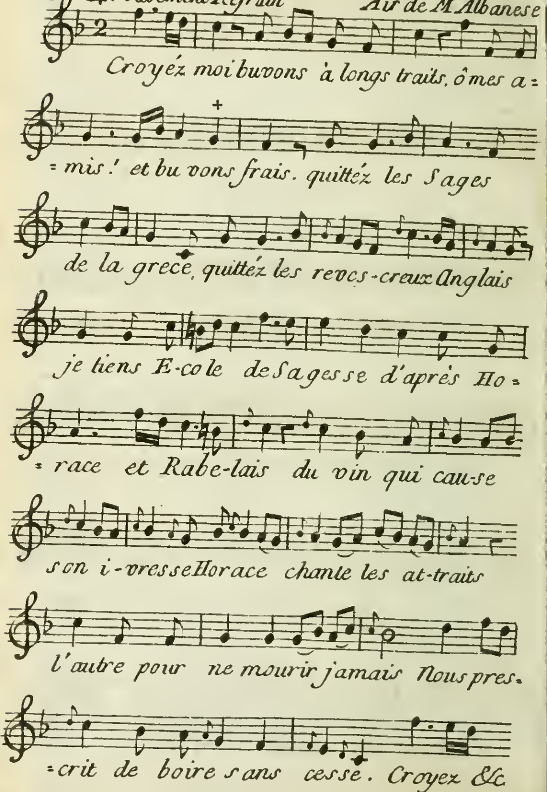


TABLE.

ANONYMES.

Fin de la Table.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1777.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1777.

POEMES.

L'ÉGYPTIENNE, Poëme Epique, en douze chants. Paris, Lacombe, petit in-12. de 373 pages.

Beaucoup de merveilleux pris de la Légende. Poëme comparable à celui de la Magdeleine. Saint François en eſt le héros, l'un de ſes enfans l'auteur, & le ſujet eſt le voyage du Saint en Egypte, pour convertir le Soudan. Mais il a en tête un terrible adverſaire ; c'eſt le démon Belphégor, qui

Briſe d'un coup de pied quatre portes d'airain

Encore plus malin qu'il n'eſt fort, il fait le

diable à quatre ; il prend toutes ſortes de déguiſemens ; il excite une tempête effroyable ,

Et la mer s'écarquille en cent endroits divers.

Il évoque les vents , la ſoif , le ſommeil , la diſcorde , la luxure ; il s'entend avec la Sultane favorite ; enfin il dérange toute l'économie du Poëme ; le Soudan ne ſe convertit pas , & l'auteur eſt obligé de changer d'action : il emmène ſon héros ſur le mont Alverne , où il le repréſente recevant des ſtigmates & la couronne du martyre.

De l'imagination , des tableaux dans le goût de Calot ; quelques détails agréables noyés dans ſept ou huit mille vers de Capucin.

Le Meſſie , Poëme , ſuivi de quelques poéſies mêlées , par M. Dubourg. Paris , Muſier fils , in-12. de 213 pages.

Petit Poëme Epique en cinq chants. L'Auteur ne le propoſe que comme un eſſai d'Epopée. *Imitations de Milton ; quelques vers paſſables , mais en très-petit nombre. Fiction bizarre : Raphaël va demander à l'Archange qui préſide au ſoleil un rayon de lumiere , afin de mieux pourſuivre Satan dans l'abyme , & après l'expédition , il reporte fidélement le rayon où il l'a pris. Long récit de Gabriel qui parle à la Vierge de Vauban , d'Eſculape , d'Euclide , d'Apelle , de Copernic , de Deſcartes , de Newton , ſans oublier la Faculté de Médecine , contre laquelle il lance cette petite Epigramme :*

Un peuple d'ignorans, ſous l'habit de docteur,
plus meurtrier cent fois que la foudre ou la guerre;
à l'ombre des cyprès, fera gémir la terre:
a Médecine enfin, fille des tems premiers,
trop négligée alors, n'ira pas aux derniers.

M. Dubourg blâme le procédé de Boileau, qui n'a pas ménagé les Poëtes médiocres.

L'Odyſſée d'Homère, traduite en vers, avec des Remarques, ſuivie d'une Diſſertation ſur les voyages d'Ulyſſe, par M. de Rochefort, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Paris, Brunet, 2 vol. in-8°.

Ouvrage d'un Savant, d'un homme de mérite: mais pour traduire Homère en vers, il faut être Poëte.

L'Héroïſme dans l'adverſité, Poëme, par M. l'Abbé de Saint-Hulet. Paris, Eſprit, brochure in-8°.

Très foible eſſai, dans lequel on répete des vérités communes, & qui ne laiſſe appercevoir aucune étincelle de talent pour la Poéſie.

L'Agriculture, ou les Géorgiques Françoiſes, Poëme, (par M. de Roſſet), ſeconde édition. Paris, Moutard, petit in-8°. de 336 pages.

Poëme trop didactique, où l'on trouve des tirades excellentes. (Voyez *la notice de* 1775.)

* Cette aſtérique marque les nouvelles Editions.

Loiſirs de Libanius, Poëme philoſophique, par M. Duclozel d'Arnery, Ecuyer. Londres; Paris, Cailleau, in-8°. de 20 pages.

Morceaux traduits de Properce, de Perſe, de Juvenal, & aſſez mal liés les uns aux autres. Quelques beaux vers. Du talent: point de goût.

Le Baguenaudier, par M. l'Abbé Delaunay. Paris, chez les Marchands de nouveautés, in-8°. de 14 pages.

Projet d'embelliſſement pour la Capitale, conçu en baguenaudant *ſur le pont-neuf: de-là le titre de* Baguenaudier:

Sur un pont fort antique, & pont-neuf appellé,
j'ai conçu mon projet en rimes libellé.
Que le plan en paroiſſe ou bon ſens, ou délire,
c'eſt à l'autorité de l'admettre ou d'en rire.
J'oſe enfin m'expoſer à paſſer pour un fou,
requérant que l'on faſſe un quai du Gros-caillou.

ODES, ODES ANACRÉONTIQUES, &c.

Ode ſur l'érection de la ſtatue de S. A. R. le Prince Charles de Lorraine, & ſur la conſtruction de la nouvelle place où cette ſtatue eſt érigée, par M. de Saint-Peravi. Bruxelles, Boubert, in-8°. de 45 pages.

Pièce un peu longue pour une Ode. Peu d'idées frappantes: quelques ſtrophes aſſez heureuſes. L'auteur auroit pu ſe diſpenſer de parler de Jean-Baptiſte Rouſſeau, s'il n'avoit que du mal

à en dire. Et puis, cela n'est pas adroit : le lecteur ne pense pas vraisemblablement aux chefs-d'œuvres de notre célèbre Lyrique : pourquoi les lui rappeller? il en est si loin !

L'Harmonie, Ode, par M. de Saint-Marcel, Garde-du-corps de Monseigneur le Comte d'Artois. Paris, Monory, in-8°. de 16 pages.
Lieux communs sur la musique. Essai de jeune-homme.

Bibliothèque des Amans, Odes Erotiques, par M. Sylvain Maréchal. Paris, veuve Duchesne, petit in-8°. de 200 pag. avec cette épigraphe :

L'amant en prescrira la lecture à s'amie.

Plusieurs cadres ingénieux ; de la douceur, de la sensibilité, de la foiblesse ; quelques pièces charmantes : d'autres très-vuides, ou fort négligées.

IDYLLES, FABLES, CONTES, &c.

Idylles de Théocrite, traduites en prose, avec quelques imitations en vers de cet Auteur, précédées d'un essai sur les Poëtes bucoliques, (par M. de Chabanon). Paris, Pissot, in-12. de 392 pages.
De la correction, & même une sorte d'élégance dans les imitations en vers ; un style soigné, mais souvent trop sec, trop peu animé.

La plus intéressante de ces Idylles est celle de l'Enchanteresse. Racine la citoit comme l'un des plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Idylles & autres Poésies, par M. Brunel, suivies de Pensées philosophiques du même Auteur. Paris, in-12. d'environ 200 pages.

> Parce que j'embrasse Colin,
> maman me gronde. Hier matin,
> mon papa l'embrassoit; je la vis toujours rire,
> Pourquoi, me dit-elle: Zémire,
> fais comme moi. Je fais comme elle. Hélas!
> elle me gronde: oh! je suis malheureuse, &c.

Voilà un échantillon du style pastoral de M. Brunel. Ces Idylles sont accompagnées de quelques autres poésies dans le genre froid. Il y en a une très-remarquable par sa briéveté: elle est intitulée Sentiment. *La voici toute entière:*

Ne serons-nous jamais contens de notre sort?

Fables, par M. Villemain d'Abancourt. Paris, Cellot, in-8°. de 258 pages.

Cent Fables: c'est le compte ordinaire depuis la Motte. Beaucoup imitées de l'Allemand; beaucoup dont la moralité est inintelligible; quelques-unes assez agréables.

Facilité lâche, verbeuse; quelque naturel, mais souvent de la trivialité, ou un excès de

naïveté plaiſante, comme lorſque l'auteur dit à la Fontaine :

> Si l'âne avec toi peut parler,
> l'âne avec moi ne fait que braire.

Fables, par M. Boiſard, de l'Académie des Belles-Lettres de Caen, &c. Paris, Lacombe & Eſprit, 2 vol. in-8°. formant environ 500 pages, avec des gravures.

Fables, dont les deux tiers ne ſont pas des Fables, & qui finiſſent rarement d'une façon ſatisfaiſante. Du talent dans pluſieurs détails; de l'agrément dans la narration. Moralité preſque jamais exprimée, & qu'on ne devine preſque jamais.

Le premier volume a paru il y a quelques années; le ſecond eſt nouveau.

Fables nouvelles, ſuivies du Poëme de Pyrame & de Thyſbé, &c. & autres pièces fugitives, par le Sieur Nivet Deſbrières, Gradué en l'Univerſité d'Orléans & Profeſſeur des Langues modernes. Londres; Paris, Baſtien, in-8°. de 96 pages.

Eloge délicat du bon la Fontaine. M. Nivet *a imaginé de faire réimprimer une vingtaine des chefs-d'œuvres de notre Fabuliſte, & de mettre à côté de chacun une imitation en vers de ſa façon. Jamais ce contraſte ne manque ſon effet.*

Des traductions de pluſieurs morceaux d'Ovide,

entr'autres de l'enlevement d'Europe, qui finit par ces beaux vers :

Sans fe méfier du panneau,
Europe ofe fauter fur le dos du taureau,
qui dans les tranfports de fa joie,
s'élance dans la mer, & nage avec fa proie.
En voyant le rivage échapper à fes yeux,
les flots tout autour d'elle agités, furieux,
elle pâlit d'abord, puis bientôt raffurée,
elle tient de la droite une corne ferrée,
de la gauche, appuyée au dos de fon amant,
elle traverfe ainfi le liquide élément,
fa robe & fes jupons flottant au gré du vent.

Le faux Ibrahim, Conte Arabe, & le Rève impatientant, Conte François, fuivis des Réformes de l'amour, & précédés de quelques Réflexions fur Montefquieu. Paris, veuve Thibouft, in-8°. de 38 pages, avec une gravure.

Deux Contes un peu libres, dont le premier imité des Lettres Perfanes. *Style de perfifflage, defcriptions brillantes, tournures ingénieufes. Peut-être n'eft-il guère poffible d'exprimer avec des mots plus décens des objets qui ne le font pas.*

Les Méprifes, ou Lucrece & Bradamante, Conte, fuivi des Aveux, Conte-bleu en profe, & d'Actéon, Romance, par M. Cazalet. Paris, Gueffier, in-12. de 120 pages.

Imitation de l'hiſtoire de Bradamante *&* de Fleur-d'épine, *dans* l'Arioſte. *Pluſieurs expreſſions repréhenſibles. De l'aiſance, des graces, & une élégante facilité.*

Quelques pièces fugitives qui annoncent auſſi du talent, mais un goût peu formé.

Daphnis & Chloé, Conte allégorique, préſenté à S. A. S. Madame la Ducheſſe de Chartres, ſur la maladie de Monſeigneur le Duc de Chartres, par M. l'Abbé de Favre, Membre de la Société littéraire de Metz, in-8°. de 14 pages.

EPITRES, LETTRES, &c.

Didon à Enée, Epître en vers, par M. Cerceau. Dufour, in-8°.

Eſſai qui promet peu de talent ; des longueurs, point de plan, beaucoup de détails communs, des incorrections. Didon dit à Enée dans ſa colère :

Des horreurs de la mer, & des ſoins du trépas,
Tu montes ſur mon trône & paſſes dans mes bras.

Lettre de Berneval à Julie ſon amante, ou le Fanatiſme de l'Amour, par M. de Saint-Hulet. Londres ; Paris, Eſprit, in-8°. de 71 pages.

Très-longue Héroïde, pour laquelle l'Auteur

réclame l'indulgence du Public éclairé. *C'est* un jeune-homme à son quatrième lustre, *qui se* présente dans la carrière du génie, où il est permis à tout le monde d'entrer. *Tout en se présentant, il fait rimer* retraites *avec* désertes, effroi *avec* voix, charmée *avec* enchantée, super-flu *au singulier avec* plus : *il est vrai qu'il glisse une* s *à la fin, pour qu'il n'y paroisse pas. Voici deux vers curieux* :

Je déteste la chaîne éternelle & barbare,
que nous forgea le sort qui jamais nous sépare.

Le sens voudroit pour jamais : *la mesure ne le veut pas.*

Epître à l'Ombre d'un ami, suivie de deux Odes & de quelques idées sur Corneille, (par M. Dorat). Paris, Delalain, in-8°. de 45 pages, avec des gravures.

Pièce corrigée depuis par l'auteur, & insérée dans ce Volume.

Voyage de Bourgogne, à M**. Paris, Lejay, in-8°. de 28 pages.

Opuscule mêlé de prose & de vers, dans le goût du voyage de Chapelle & de Bachaumont. Moins de feu & d'imagination : des vers délicats, faciles & bien tournés.

Epître à Madame Vestris sur son succès dans
Gabrielle

Gabrielle de Vergy, par M. C**. Paris; veuve Duchesne, in-8°.

Brochure composée de vingt-quatre vers médiocres.

Epître de Pierre Bagnolet aux grands-hommes du jour. A Paris, chez les Marchands de nouveautés, in-8°. de 10 pages, avec une gravure.

Badinage anti-philosophique, où l'on a cru reconnoître la touche de l'un de nos Poëtes les plus agréables. Peut-être M. Bagnolet a-t-il un peu trop d'esprit pour Gonesse. Il fait bien de s'adresser à d'autres grands-hommes *qu'à ceux de son village : car ceux-ci probablement n'entendroient pas un mot de ce qu'il veut leur dire.*

Jean Gringalet, Bedeau de Gonesse, à Pierre Bagnolet son compatriote, in-8°. de 8 pages.

Pour M. Gringalet, on ne lui reprochera pas d'être trop brillant : sa réponse, quoiqu'écrite assez facilement, n'est pas d'un style absolument honnête. On en jugera par ces quatre vers :

> Le petit Harpin n'est pas doux,
> & compte bien, je t'en assure,
> te faire sentir la piquûre
> des chardons dont il est jaloux, &c.

POÉSIES DIVERSES.

Mélanges & Fragmens poétiques, en françois & en latin, par M. de Marvielles, Chevalier

de l'Ordre de Saint-Louis. Paris, Berton, petit in-8°. de 128 pages.

Petites pièces assez médiocres. Il en faut excepter les Epigrammes, parmi lesquelles il s'en trouve de fort jolies.

Poésies diverses de société, par M. de L * *. Londres, petit in-8°. de 24 pages.

Des Epîtres, des Eglogues, des Odes, des Chansons, des Noëls, &c. &c. Vers de société, à ce que dit l'Auteur. Il nous fait part de ses irrésolutions sur l'usage qui leur convenoit :

> Je ferois aussi bien peut être
> de les laisser en manuscrit.....

Voici une des raisons qui l'ont décidé à se faire imprimer :

> Cotin en proie à la satyre,
> étoit des froids rimeurs réputé le plus sot:
> quatre heureux sons échappés de sa lyre,
> de noyé qu'il étoit, le remirent à flot.

Mélanges de poésie & de prose, par Madame la Comtesse de Vidampiere. Londres; Paris, chez les Marchands de nouveautés, petit in-8°. de 64 pages.

Une jolie pièce, intitulée: les Baisers de la Nature; *dans les autres, de la facilité.*

Mes Récréations, ou Mélanges de pièces fugitives en vers, suivis de Virginie ou le Décem-

virat, Tragédie en cinq actes & en vers, par M. S** D**. La Haye; Paris, Hardouin, in-8°. de 317 pages.

Poésies diverses, parmi lesquelles on trouve ne Ode à la Fortune *qui commence par ces eux beaux vers :*

> Fortune cruelle & bizarre,
> grand fléau des tristes humains, &c.

Dans la pièce suivante, un avare donne un epas :

>) fâcheux contre-temps! quoi! tandis qu'on le leurre,
> limi passe, emportant une livre de beurre.
> rusquement il se lève, il court après le chat,
> ui tout saisi d'effroi se sauve, & casse un plat.

Pour la Tragédie de Virginie, Appius *veut y tuer dès la première scène. Un de ses cliens rrive à la seconde pour lui retenir le bras, & ire un coup de théâtre.*

L'Auteur ne vouloit pas rendre public ce uit de ses récréations. *Il l'a communiqué à uelques amis*, & ce sont justement *ces amis erfides qui lui ont fait* une espèce de violence. ette démarche, *nous dit-il*, prouve combien séjour de la capitale est dangereux.

ssais de Poésies légères, suivis d'un Songe, par MM. Lablée & Maréchal. Geneve; Paris, Lejay, petit in-8°. de 48 pages.

Quelques Odes anacréontiques de M. Maré-

ckal, déja imprimées dans la Bibliothèque des amans. Le voisinage des poésies de M. Lablée leur est extrêmement avantageux.

Fête des Bonnes-gens de Canon. A Avignon; & se vend au profit des Rosières de Briquebec, (par M. l'Abbé Lemonnier). Paris, Prault, Jombert & Cellot, veuve Valat-la-Chapelle, in-8°. de plus de 200 pages, avec une gravure.

A la fin de cette Relation, un Conte en vers très-touchans, intitulé: le Curé de Briquebec. *On y fait l'essai d'un nouveau genre de dialogue, dans lequel un des deux interlocuteurs parle seul, en supposant toujours la réponse de l'autre: ce qui jette de l'obscurité dans le Conte, & n'est pas commode pour le lecteur.*

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par feu Messire François de Salignac de la Motte de Fenelon, &c. Livre septième, mis en vers par M. H. F. Pelletier; dédié au Roi. Paris, veuve Duchesne & Desennes, in-8°, de 44 pages.

Essai qui n'a pas reçu un accueil fort encourageant. L'auteur comptoit mettre en vers le Télémaque entier, afin que tout le monde l'apprît par cœur, *& que* les préceptes de Mentor *fussent* donnés souvent pour prix de mémoire. *Voici quelques-uns des vers qu'il voudroit nous faire apprendre par cœur, pour le*

plus grande gloire de Fénelon. Les Nymphes de Calypso admirent l'éloquence & les graces de Télémaque : mais disent-elles ensuite :

Mais quel est ce Mentor? Par sa simplicité
sans peine on le croiroit né dans l'obscurité :
mais attentivement quand on le considère,
il semble d'un mortel bien surpasser la sphère.

M. Pelletier donnera le reste de sa traduction, dès qu'il aura deux cens Souscripteurs.

Hymne au Soleil, par M. l'Abbé de Reyrac, Censeur Royal, Associé Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. Paris, Lacombe, petit in-12. d'environ 200 pages.

A la suite de cet Hymne en prose, plein de grandes idées, de superbes descriptions & d'images vraiment poétiques, une douzaine de petites pièces fort agréables, dont plusieurs ont été insérées dans différens volumes de cette Collection.

Le Philosophe des Amours, ou le Bonheur du bel âge, par M. de C. Paris, Monory, in-8°. de 14 pages.

Six pages de vers assez médiocres, où l'on peint les transports d'un amour sans contrainte. Cœurs sensibles, *dit l'Auteur dans un avertissement*, tendres amans dont on persécute les

amours, dont on veut rompre les liens, fuyez une odieuse tyrannie; allez à Otahiti.

L'Amour vengé, ou Licoris, Anecdote pastorale, en vers & en prose, suivi d'une Idylle & de deux Odes anacréontiques, par un jeune homme de dix-huit ans. Paris, in-8°. de 15 pages.

Quatre ou cinq petites pièces très-fugitives, la première mêlée de prose & de vers. Est-il de bonheur sans amour, *dit le Poëte de dix-huit ans*? Je m'en rapporte à ces tourtereaux qui se caressoient il y a deux ans, & qui se caressent encore. *A l'égard des vers, en voici :*

La jeune Déité qui sous ses loix m'engage,
a de l'Amour le souris gracieux,
& de l'Amour j'ai le tendre langage :
nous sommes l'Amour à nous deux.

ŒUVRES.

Œuvres diverses de M. le Vicomte de Graves. Paris, Duchesne & Cailleau, in-12. de 198 pages.

Deux Tragédies : Varron *qui a eu du succès en* 1751 ; Phœdime *qui n'a point paru sur la scène, probablement parce que l'auteur y a employé le trait de piété filiale de* Zelmire. *La pièce de M.* le Vicomte de Graves *paroît avoir été faite la premiere.*

Quelques pièces fugitives.

Œuvres complettes de M. Palissot de Montenoy, Liege, 6 vol. in-8°. d'environ 500 pages chacun, avec des gravures.

Une Tragédie froide, ouvrage de jeunesse ; huit Comédies d'un style soigné, & auxquelles il ne manque que de la gaieté & du talent comique ; un Poëme satyrique en dix chants, où il y a trois bonnes plaisanteries bien constatées ; une foule de mémoires, de justifications, d'avertissemens, de notes, de préfaces, de post-faces, qui prouvent clair comme le jour que l'auteur de la Dunciade est le meilleur homme du monde, & qu'en lui seul revivent à jamais Aristophane, Plaute, Molière, Pope, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

* Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'Auteur. La Haye ; Paris, Pissot, 2 petits vol. in-12. de plus de 350 pages chacun.

RECUEILS DE POÉSIE.

Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon, contenant l'éloge historique du grand Corneille, par M. de Voltaire, le Fontenelliana, &c. Paris, veuve Duchesne, Prault fils, Esprit, Merlin & Ruault, petit in-12. de 220 pages.

Trois ou quatre pièces de Gresset qui ne sont point dans ses Œuvres.

Etrennes des Poëtes, ou Recueil de pièces de

vers, extraits de plus de deux cens manuſcrits du dix-ſeptième ſiècle, ſecond recueil. Paris, Leſclapart, petit in-12. d'environ 200 pages.

Poéſies un peu mieux choiſies que celles qu'on a publiées l'année dernière ſous le même titre. Une foule d'Epigrammes, dont quelques-unes aſſez piquantes.

Etrennes du Parnaſſe, choix de poéſies. Paris; Fétil, petit in-12. de 190 pages.

L'Almanach des Muſes, ou Choix des poéſies fugitives de l'année 1776. Paris, Delalain, petit in-12. de 294 pages; prix, 1 liv. 10 ſols.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a quatre Journaux dans leſquels on inſère ordinairement des poéſies fugitives: le Mercure de France, *le* Journal Encyclopédique *& le* Journal des Dames. *On en imprime auſſi quelquefois dans l'*Année Littéraire, *le* Journal de Politique & de Littérature, *le* Journal François, *& le* Journal de Paris. *Les autres Journaux ſe contentent de donner l'extrait des Ouvrages de poéſie, à meſure qu'ils paroiſſent.*

THÉATRE.

Tragédies repréſentées.

Pierre le Cruel, Tragédie, par M. de Belloy, Citoyen de Calais, & l'un des Quarante de

l'Académie Françoise. Paris, Sorin, in-8°, de 107 pages.

Fureurs extravagantes de Dom Pèdre, Roi de Castille qui, au mépris de ce qu'il y a de plus sacré, veut faire arrêter au sortir d'une entrevue Transtamare son frere, Du Guesclin, Blanche de Bourbon, & même le Prince de Galles son défenseur. Ce n'est pas tout : après avoir obtenu son pardon du généreux Transtamare, il feint de vouloir l'embrasser, & se jette sur son poignard pour l'assassiner. Personnage qui ne peut être intéressant : car il n'est point passionné, il n'est que perfide & bas.

Trois autres caractères qui ont de beaux développemens : ceux du Prince de Galles, de Transtamare & de Du Guesclin ; mais tous trois jettés à peu près dans le même moule : ce qui produit une monotonie fatigante d'héroïsme, de beaux discours & de complimens réciproques.

Plusieurs coups de théâtre invraisemblables. Beaucoup moins d'incorrections, de vers durs & péniblement contournés que dans les autres Tragédies de M. de Belloy.

Zuma, Tragédie de M. le Fèvre, jouée à Fontainebleau devant Leurs Majestés, le Jeudi 10 Octobre 1776, & représentée à Paris, le Mercredi 22 Janvier 1777. Paris, veuve Duchesne, in-8° de 88 pages.

Tragédie dont l'action n'est qu'un tissu d'in-

vraiſemblances : *ce qui rend le ſujet difficile à expliquer en peu de mots. Les deux fils du célèbre Pizarre, conquérant du Pérou, ſont amoureux d'Azélie fille de Zuma. Cette Zuma eſt une Reine détrônée qui s'eſt retirée dans un déſert. La naiſſance du plus jeune des deux frères eſt inconnue; il a été trouvé dans ſon berceau par Zuma qui l'a élevé, & qui eſt ſur le point de lui faire épouſer Azélie ſa fille dont il eſt aimé. Pour l'autre, qui a conſervé le nom de Pizarre, il revient chercher ſon frère au Pérou. Jetté depuis un mois ſur ces côtes par la tempête, tourmenté par la faim, il éprouve, ſans ſe montrer, une violente paſſion pour Azélie. Il deſcend enfin du haut des rochers, & Zéliſcar qui ne le connoît pas, lui procure un accueil favorable. Cependant une autre tempête ramène les compagnons de Pizarre, & auſſi-tôt il conçoit & exécute le projet d'enlever Azélie. Mais Zeliſcar eſt allé chercher du ſecours chez une peuplade d'Indiens des environs ; il reprend ſa maîtreſſe ; Pizarre de ſon côté s'empare de la mère, & fait lever un poignard ſur ſa tête pour qu'on lui rende la fille. Cet expédient ne réuſſit pas, & ne produit que du mouvement. Zéliſcar propoſe à Pizarre de ſe battre pour terminer la querelle. Ils apprennent qu'ils ſont frères. Pizarre cède Azélie, & renonce à ſon amour : mais Zuma qui n'étoit inſtruite de rien, tire un coup de flèche & le frappe à mort.*

Une assez belle ouverture de scène, des événemens romanesques & mal amenés ; des situations théâtrales, mais forcées ; le caractère de Pizarre odieux, peu naturel, peu soutenu ; de l'énergie dans le rôle de Zuma ; quelque pathétique dans celui de Zélifcar ; une très-belle scène entre les deux frères. Plusieurs détails séduisans ; mais en général un style incorrect, obscur, embarrassé & fort déclamatoire.

Cette Tragédie a eu beaucoup de succès à la représentation.

Tragédies non représentées.

* Fayel, Tragédie par M. d'Arnaud, nouvelle édition. Paris, Delalain, in-8°. de 126 pages, avec des gravures.

Pièce que la plûpart des Gens de Lettres préfèrent aux autres Drames de M. d'Arnaud ; *il y a corrigé heureusement la plupart des fautes que la critique avoit relevées dans la premiere édition. On lui avoit reproché l'invraisemblance du repas de Gabrielle : il fait imaginer à cette infortunée qu'on a dessein de lui donner du poison, & la cause de son empressement est le desir de terminer ses maux & sa vie.*

On ne fait ici aucune mention de Gabrielle de Vergy, *qui n'a pas été réimprimée cette année : l'on s'en tient à ce qu'on a dit de cette Tragédie dans la notice de* 1771. *Ceux qui y auront recours verront qu'on étoit bien*

loin de soupçonner que le cœur de Couci feroit un si bel effet.

Drames non représentés.

Eulalie, ou les Préférences amoureuses, Drame en cinq actes, présenté aux Comédiens François ordinaires du Roi & refusé. Paris, Couturier fils, in 8°. de 57 pages.

Drame en prose très verbeuse. Un honnête Officier essuie des dédains d'une jeune personne qui préfère un fat. Une des meilleures raisons de la petite fille, est qu'on ne peut avoir l'Officier que par semestre. *Les deux amans se battent. Le fat reçoit une légère blessure à la main, & l'Officier son congé.*

Des milliers de points pour du sentiment; des bégaiemens & des renâclemens pour du comique.

Ce petit chef d'œuvre a été refusé à la Comédie: l'Auteur y a joint un long Mémoire où il prouve que l'é-thase, *la* catasthase, *l'*hypotyposé. *tout en est excellent. Il déclare aussi qu'il a lu sa Pièce à* une Demoiselle, *à* un Gentilhomme, *à* un Garçon Marchand *& à* une Cuisinière, *qui l'ont jugée fort amusante: il n'y a que les* Savans, *les* Beaux-Esprits *& les* Comédiens, *qui l'ont trouvée mauvaise.*

Le vrai Généreux, ou les bons Mariages, petit Drame villageois en un acte & en prose, mêlé de chants & suivi d'un divertissement, représenté sur plusieurs théâtres, avec quel-

ques poésies du même auteur ; par M. Collot d'Herbois. A Paris, chez Prault, Libraire, rue de la Harpe, in-8°. de 36 pages.

Un Seigneur, à son arrivée dans sa Terre, marie quatre filles. Le nœud du petit Drame, c'est que Marcel, qui doit épouser l'une d'elles, a emprunté deux louis à Sans-Quartier, Grenadier dans le régiment de Monseigneur, à condition qu'il se trouvera engagé, s'il ne peut pas les rendre. On s'amuse long-tems de son embarras & de l'inquiétude de Jeannette sa future, jusqu'au moment où le Seigneur rend l'argent à Sans Quartier en faisant gravement cette réflexion : est-il possible qu'une somme aussi modique eût pu retrancher de la patrie une race de bons citoyens ?

Le défaut de tout ce village est une grande intempérance d'esprit. La petite Jeannette toute la première, qui craint de manquer une aussi belle occasion de se marier, ajoûte fort savamment : nous sommes si pauvres, & dans ce tems-ci.... il faut acheter le bonheur ! *M. d'Herbois recommande beaucoup que les habits de ceux qui joueront sa pièce soient de laine ou de toile Il n'y pense pas : une fille n'a jamais parlé comme cela en cotillon de laine.*

* Lucie, ou les Parens imprudens, Drame en cinq actes & en prose, par M. d'Herbois, &c. Paris, Prault, in-8°. de 78 pages.

Drame compris dans la notice de 1773. L'auteur y a fait des corrections.

Comédies représentées.

Le Malheureux imaginaire, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Dorat, représentée à Paris pour la première fois par les Comédiens François, le 7 Décembre 1776. Paris, Delalain, in-8°. de 109 pages.

Comédie qui a eu une douzaine de représentations, malgré toutes les critiques qu'on en a faites. On y voit un homme du premier rang comblé des faveurs de la fortune, jouissant dans le monde de la plus haute considération, aimant une femme charmante dont il est aimé, & s'obstinant à empoisonner tous les plaisirs, toutes les jouissances qui l'environnent par le singulier travers de se croire toujours malheureux. La jalousie de ce personnage sur laquelle roule la principale intrigue de la Pièce, a paru trop peu motivée. Le Marquis d'Epermont forme avec lui le plus parfait contraste: au milieu des revers, il est content & se moque de tout. Ce dernier rôle, qui est vraiment comique, a beaucoup réussi.

L'Egoïsme, Comédie en cinq actes & en vers, représentée par les Comédiens François, le Jeudi 19 Juin 1777, par M. de Cailhava. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 135 pages.

Caractère difficile à traiter. M. de Cailhava

a pris le parti de distribuer différentes nuances d'égoïsme à cinq ou six personnages de sa Pièce. Son principal égoïste est un certain Philémon qui s'empare de l'esprit de son oncle, homme très-riche, nouvellement arrivé d'Amérique, & se fait confier par lui un porte-feuille de quinze cens mille livres, pour en faire la distribution au reste de la famille. Quand l'oncle commence à ouvrir les yeux, il redemande ses effets que le frippon de neveu refuse de lui rendre. Ce dernier, dans le même temps, est exilé pour un livre dangereux qu'il vient de faire imprimer. Cependant le valet de l'oncle avoit finement substitué aux effets de quinze cens mille livres, des billets sans valeur; il en avertit son maître, & Philémon reste confondu.

Ce Philémon a trouvé peu d'approbateurs : on n'a pu reconnoître en sa personne l'égoïste tel qu'on s'en est formé l'idée, d'après ceux que l'on rencontre tous les jours dans la société.

Une scène d'escamotage assez plaisante, mais peu vraisemblable; une autre scène très-comique, dans laquelle le portier donne la liste des visites à Philémon, qui consigne les gens inutiles. Quelques portraits bien frappés, quelques détails heureux; en général peu de saillie & d'aisance dans le style.

L'Amant bourru, Comédie en trois actes & en vers libres, représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Mercredi 14

Août 1777 ; dédié à la Reine, par M. Monvel. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 96 pages.

Sujet pris dans les Lettres de la Comtesse de Sancerre, Roman de Madame Riccoboni, dont M. Monvel a dialogué & versifié un épisode intéressant. Ce caractère de Bourru, amoureux sans succès, ne pouvoit manquer d'être fort théatral. Aussi a-t-il toujours fait le plaisir le plus vif à la représentation. Le rôle de la Comtesse de Sancerre très-décent, très-noble. Quant à Madame de Martigue son amie, & à M. de Piennes, que la Comtesse doit épouser, ces deux personnages ont rappellé à tous les spectateurs Céliante & Damon, du Philosophe marié.

De l'intérêt & de la simplicité dans l'action, quoique le nœud en soit assez foible ; du naturel dans le dialogue : une versification lâche & prolixe.

La Rupture, Comédie en un acte, en vers, représentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1776. Paris, veuve Duchesne, in 8°. de 50 pages.

Pièce qui n'a point eu de succès.

Comédie non représentée.

Les Prôneurs, ou le Tartuffe littéraire ; Comédie en trois actes, en vers, par M. Dorat. Paris, Delalain, in-8°. de 87 pages, avec des gravures.

Comédie dont le plan est foible.

Les Prôneurs, espèce d'intrigans littéraires, ont rafollé Madame de Norville, veulent u'elle donne sa fille en mariage à l'un de leurs rotégés. Un certain Forlis se moque d'eux dans ne Pièce nouvelle qui a du succès: Madame e Norville partage leur confusion, & finit par ccorder la main de sa fille à un jeune homme ui n'est pas prôneur.

Scène remarquable où le chef du parti en-loctrine un nouveau candidat. Quelques expres-ions recherchées, des détails très-piquans.

Comédies non représentées, ou représentées en société.

Galathée, Comédie en un acte, en vers libres. Paris, Lesclapart, in 8°. de 60 pages.

Cette Galathée est la statue que Pygmalion a sû animer. Elle aime Phénix, éleve de l'artiste. Pygmalion qui ne se doute point de leurs amours, est jaloux d'un homme riche qui fait des présens. L'amour de Phénix & de Galathée se découvre, & Pygmalion, quoiqu'avec peine, finit par céder sa maîtresse à son éleve.

Ouvrage de jeune-homme; des incorrections; quelques étincelles de talent; l'idée d'une situation intéressante: Pymalion charge son jeune rival de pénétrer les dispositions de Galathée, & de lui exposer tous les tourmens qu'il éprouve.

Le Tribunal domeſtique, Comédie en trois actes & en proſe. Amſterdam ; Paris, Eſprit, in-8°. de 144 pages.

Comédie de ſociété, ainſi que la précédente.

Un Juriſconſulte Vénitien veut renouveller la loi des Romains qui autoriſoit les maris à juger leurs femmes dans une aſſemblée de famille. Il fait avertir les parens de la ſienne qui eſt fort coquette. Dans cet intervalle, il noue une intrigue avec la femme de-chambre, qui, d'accord avec ſa maitreſſe, exige du grave Juriſconſulte qu'il ſe laiſſe enchaîner avec un ruban, & qu'il ait d'autres complaiſances du même genre. Comme il s'y ſoumet, arrive la mère de ſa femme ; on ſe moque de lui : il eſt forcé de renoncer à ſon ſublime projet.

La Courſe, ou les Jockeis, Comédie en un acte & en proſe, repréſentée pour la première fois aux S..... le 24 Août 1776. Paris, Eſprit, in-8°. de 58 pages.

Une folle, une jeune veuve a quatre amans ; elle promet ſa main à celui d'entr'eux qui aura le meilleur cheval, & arrivera le plutôt de la barrière du Roule à Neuilly. Le plus mauvais ſujet court le plus vîte. Très-embarraſſée ainſi que ſon oncle, elle imagine de ſe déguiſer en houzard, & de ſervir à table, pour ſavoir les propos qu'on tiendra ſur ſon compte. Elle entend beaucoup d'impertinences que ſon oncle lui fait re-

marquer chaque fois, en demandant à boire. Elle se fait connoître à la fin, & donne sa main au plus sage de ses quatre amans, qui avoit couru le plus mal.

Une scène assez théâtrale, quoique peu décente, & très-peu vraisemblable.

Le Service récompensé, Comédie en un acte; mêlée d'ariettes, par M. Fardeau. Paris, veuve Duchesne & le Boucher, in-8°. de 36 pages.

Madame la Marquise de Champfleuri est poursuivie par un gros sanglier; Lucas chasse l'animal avec sa fourche, & la Marquise donne cinquante louis, pour marier la fille de son libérateur avec Colin qui l'aime. Voilà tout ce qui compose le Service récompensé, *où personne ne disconviendra qu'il ne se trouve beaucoup de simplicité, caractère distinctif des ouvrages de M. Fardeau. Voici de ses vers: c'est Lucas qui se met en devoir de répondre aux remerciemens de Madame de Champfleuri.*

De ce trait je me félicite;
ce n'est qu'un hommage au mérite.
En vain voudroit-on s'abuser,
l'on ne pourroit s'en excuser.
Qui doute des vertus exquises
de la meilleure des Marquises?

Opéra-Comiques à Ariettes, à Vaudevilles, Parodies, &c.

Les trois Fermiers, Comédie en deux actes en prose & mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mai 1777, par M. Monvel. Vente, in-8°. de 87 pages.

Opéra-Comique dans le genre attendrissant. Sujet tiré d'un fait véritable, consigné dans les Ephémérides de 1769. Ce sont des Fermiers qui, pour empêcher leur Seigneur de vendre sa Terre, contribuent à lui payer cent mille écus de dettes.

Du jargon de village assez naturel, mais quelquefois trop d'esprit pour des Paysans ; un rôle de vieillard fort touchant ; une action sans aucune espèce de nœud : un tableau plutôt qu'une pièce. L'Auteur l'a fait précéder d'un épisode agréable qui n'y a point de rapport.

Quelques personnes ont trouvé la générosité des Fermiers peu vraisemblable. M. Monvel répond à chaque incrédule par ce vers paternel qu'il a choisi pour épigraphe :

Mon Fils, ne sois jamais surpris de la vertu.

Laurette, Comédie nouvelle en un acte en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 23 Juillet 1777, musique de M. de Méreaux. Paris, Cailleau, in-8°. de 38 pages.

Sujet tiré du Conte de M. Marmontel, qui porte le même titre. De la profe commune & vague ; des ariettes tout au plus médiocres : des prétentions au fentiment.

Gabrielle de Paffy, Parodie de Gabrielle de Vergy, en un acte en profe & en vaudevilles, repréfentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 30 Août 1777. Paris, veuve Ducheſne & Delalain, in-8°. de 45 pages.

Pièce qui étoit d'abord en deux actes, dont le premier ne réuffit pas à la première repréfentation. Réduite à un feul acte, elle a été fort applaudie.

Des critiques piquantes de la Tragédie de M. de Belloi ; de la gaîté, de jolis couplets ; allufion plaifante au fameux denoûment de Gabrielle, dans ce refrain du dernier vaudeville :

> Ah ! il n'eft pas de fête,
> quand le cœur n'en eft pas.

L'Opéra de Province, nouvelle Parodie d'Armide en deux actes en vers, mêlée de vaudevilles, repréfentée à Paris le 17 Décembre 1777. Paris, Venté, in-8°. de 45 pages.

Un Etudiant en Droit devient amoureux d'une Comédienne de province, & eft fur le point de s'engager dans la Troupe. Son oncle & le Maître

en Droit viennent l'arracher à son amour : la Comédienne met le feu au théâtre.

Plusieurs couplets agréables ; des plaisanteries qui tombent moins sur la pièce de Quinault que sur le spectacle de l'Opéra.

Divertissement de Société.

Le double Déguisement, ou les Vendanges de Puteaux, Opéra-Comique en deux actes, mêlé de petits airs & de vaudevilles, représenté le 3 Novembre 1776, suivi de deux divertissemens. Paris, Bastien, in-8°. de 102 pages.

OPÉRA.

Alain & Rosette, ou la Bergère ingénue, Intermède en un acte, &c. représenté par l'Académie Royale de Musique le 10 Janvier 1777. Paroles de M. Bouteiller, musique de M. Pouteau, in-4°.

Petite pièce qui n'a point réussi.

Armide, Drame héroïque en cinq actes, représenté par l'Académie Royale de Musique le 23 Septembre 1777. Paroles de Quinault, musique de M. le Chevalier Gluck. Paris, Delormel, in-4°.

Opéra qui continue d'avoir le plus grand succès, malgré tous les beaux raisonnemens de ses illustres détracteurs.

Il est difficile de concevoir pourquoi l'on réim-

prime les *Opéra de Quinault sous le nom de* Drame héroïque, *comme le* Childeric *de M. Mercier, l'Anti-Racinien.*

Mirtil & Licoris, Pastorale représentée par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 2 Décembre 1777; Paroles de MM. Bocquet & Bouteiller, musique de M. Desomery. Paris, Delormel, in-4°.

Opéra non-représenté.

L'Enéïde, Opéra François pour être représenté quand il sera en état, suivi d'Armide à son Tailleur; Héroïde. Londres; Paris, Bastien, in-8°. de 68 pages.

Espèce de Parodie lyrique, dont on ne voit point l'objet. C'est l'Enéïde toute entière, mise en Opéra. On y trouve, comme l'observe l'auteur, des fêtes, une chasse, un orage, une bergerie, un sommeil, des songes tristes & gracieux, des Furies, un sacrifice, des conjurations, un embrâsement, une tempête, des expiations, un incendie, la pluie, la grêle, le tonnerre, des ombres, des incantations, les enfers, les Euménides, Caron, Cerbère, Alecton, une entrée d'Ambassadeur, des Bacchantes, Vénus & les Grâces, les Nymphes de la mer, une intrigue d'amour, une bataille, un duel, un triomphe, un mariage, une apothéose, des danses & des ariettes sans fin; on y trouve de tout, excepté de bons vers & de bonnes plaisanteries.

THÉATRES.

Théâtre de Société, par M. Collé, second édition, &c. Paris, Gueffier, 3 vol. in-1 de 4 ou 500 pages chacun.

La Partie de Chasse, Dupuis & Desronais le galant Escrocq, la Tête à Perruque, *Vérité dans le vin,* &c. &c. *toutes pièces char mantes dont on ne dira rien de plus dans cett Notice, de peur de fâcher M. Collé, qui a fa une sortie épouvantable dans sa Préface, contr ceux qui se sont avisés de le louer un pe trop fort.*

Théâtre de Famille, ou Recueil de Comédies Pièces, Farces, Parodies, Opéra-Comique & Divertissemens, par M. le Chevalier d Coudray. Paris, Durand, 2 vol. in-8°.

Vieilles pièces rassemblées sous un frontispic neuf. La première de ces Comédies est la Cinquantaine, *dictée, à ce que dit l'auteur, pa l'admiration d'un homme de lettres* pour son con frère, *& ce confrère de M. de Voltaire, c'es M. le Chevalier du Coudray !*

Travaillez donc, ramez comme Corsaires, &c.

FIN.